



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CHIFFRE-NOUVEAU
DU RÉPERTOIRE
DES
MELODRAMES



PARIS.

chez M. V. BACHELIER, Libraire, rue de
la Harpe, n. 17.

1811.

mond
and

1870

Libraries

ANVERS, DE L'IMPRIMERIE

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
MÉLODRAMES.
6.

~~~~~  
**SENLIS,**  
**IMPRIMERIE DE TREMBLAY.**  
~~~~~

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME VI.



A PARIS,
CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N^o 14.
1824.

1. The first group of people who are affected by the disease are those who are in the early stages of the disease. These people are usually in their late 20s or early 30s and are often in good health. They may have a family history of the disease or they may have developed it on their own. They are usually diagnosed with the disease after a physical examination and a blood test.

2. The second group of people who are affected by the disease are those who are in the middle stages of the disease. These people are usually in their late 30s or early 40s and are often in good health. They may have a family history of the disease or they may have developed it on their own. They are usually diagnosed with the disease after a physical examination and a blood test.

LES ENFANS
DU BUCHERON,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. CAIGNIEZ ET LEMAIRE;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 24 janvier 1809.**

PERSONNAGES.

LORÉDIN, seigneur suzerain.

ODALINDE, veuve du prince Théobald, en paysanne, sous le nom de Catherine Walter.

LE COMTE DE VORDAC, ami d'Odalinde sous le nom d'Ambroise, jardinier de Lorédin.

RAIMBAUD, confident et commandant des gardes de Lorédin.

ÉVRARD, officier, neveu de Raimbaud.

BELPLANTE, bûcheron.

PETIT-JACQUES, { âgés de 8 à 9 ans, crus tous
deux enfants de Belplante,
GÉORGETTE, { mais dont l'un est celui d'O-
dalinde et de Théobald.

FINOT, charbonnier.

UN OFFICIER de Lorédin, parlant.

UNE JEUNE PAYSANNE, parlant.

OFFICIERS, GARDES ET GENS de Lorédin, **VASSAUX** dévoués à Odalinde, **VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, CHARBONNIERS ET MEUNIERES.** }

La scène se passe vers le seizième siècle dans le château de Lorédin et dans ses environs.

LES ENFANS
DU BUCHERON,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin du château de Lorédin.

SCÈNE I.

LE COMTE DE VORDAC, seul, vêtu en
jardinier, sous le nom d'Ambroisé.

(Il cherche quelque tems à terre avec beaucoup
d'inquiétude.)

LE COMTE.

ALLONS, il est perdu ! fâcheux accident ! si ce
billet tombe entre les mains de l'infâme Lorédin... Pourquoi m'alarmer ? il n'y a ni signature ni suscription, personne n'y est nommé... Non, mais le contenu ne doit-il pas faire soupçonner à Lorédin que ce billet est écrit par la princesse Odalinde, la veuve infortunée de son oncle Théobald ? et s'il soupçonnait aussi que c'est à moi qu'il est adressé, adieu tout espoir, ce serait en vain que depuis six mois,

4 LES ENFANS DU BUCHERON.

caché sous ces habits de jardinier, je me serais introduit dans ce château. Quelque chose me rassure : je suis sorti ce matin, et ce n'est peut-être pas dans le jardin que j'ai perdu ce papier. Qu'on le trouve hors du château, rien ne peut faire présumer que ce soit moi, plutôt qu'un autre, qui l'aie égaré. C'est un bonheur pour la princesse que la lettre importante dont son billet fait mention n'ait pas été entre ses mains, car je ne doute pas qu'elle ne me l'eût adressée de même, et alors... Oh ! Ciel ! j'aperçois Lorédin qui tient un papier : serait-ce le mien ? Il a l'air agité, le voilà qui appelle Raimbaud, son féroce complice ; ils viennent de ce côté, éloignons-nous un peu, mais tenons-nous à portée de les voir, et s'il se peut de les entendre.

(Il s'éloigne par le fond.)

SCÈNE II.

LORÉDIN, RAIMBAUD, ensuite LE
COMTE, qui paraît dans le fond, au bord de
la coulisse.

RAIMBAUD.

DAIGNEZ vous expliquer, Seigneur : vous m'appellez, j'arrive, et vous continuez à garder le silence, en parcourant des yeux un papier qui paraît vous occuper beaucoup.

LORÉDIN, regardant autour de lui.

Personne ne nous écoute ?

RAIMBAUD, regardant à son tour.

Je ne vois là-bas qu'Ambroise qui taille ses orangers, et ne paraît pas même s'apercevoir que nous sommes ici.

LORÉDIN.

Raimbaud, es-tu bien sûr qu'aucune de nos victimes n'a été épargnée ?

RAIMBAUD.

Quoi ! Seigneur, vous douteriez ?...

LORÉDIN.

Non, mon cher Raimbaud, je suis loin de soupçonner ta fidélité ; mais tu as pu t'abuser comme moi sur les résultats. Rappelle-toi bien les circonstances de l'expédition qui m'a rendu possesseur des titres et des domaines de cette principauté. Ne serait-il pas possible ?..

RAIMBAUD.

Eh ! non, Seigneur ; trois victimes seulement vous étaient nécessaires, votre oncle Théobald et ses deux enfans, uniques fruits encore à cette époque de son mariage avec la princesse Odalinde. Ils ont péri tous trois, rien n'est plus certain. Quant à la princesse, qui, vous le savez, traîne bien loin d'ici une vie languissante et solitaire, vous a-t-elle depuis huit ans donné le moindre sujet de craindre qu'elle songeât à se venger ? d'ailleurs quels seraient ses droits ? n'êtes-vous pas le seul

6 LES ENFANS DU BUCHÉRON.

héritier de votre oncle Théobald, puisqu'il n'a point laissé d'enfans.

(Le comte parait en ce moment au bord de la coulisse, une serpette à la main.)

LORÉDIN.

Point laissé d'enfans ! eh ! voilà justement la certitude que la lecture de ce billet vient de m'arracher.

LE COMTE, au bord de la coulisse.

Écoutons.

RAIMBAUD.

D'où vous vient ce billet ?

LORÉDIN.

Je l'ai trouvé sous mes pas, en me promenant ce matin dans la campagne, non loin du château.

LE COMTE, à part.

Je respire ! ce n'est pas dans le jardin.
(Il disparaît.)

SCÈNE III.

LORÉDIN, RAIMBAUD.

LORÉDIN.

MALHEUREUSEMENT je ne puis conclure de cet écrit rien autre chose, sinon qu'il est de la main d'Odaliode.

RAIMBAUD.

Vous avez reconnu l'écriture ?

LORÉDIN.

Non ; car je ne la connais pas plus que son visage. J'étais à l'armée quand mon oncle fit ce mariage qui détruisait toutes mes espérances , et tu sais qu'à mon retour Odaline était allée voir ses parens , et qu'elle n'a plus reparu dans ce pays après la fatale catastrophe.

RAIMBAUD.

Que dit donc cet écrit ?

LORÉDIN.

Écoute. (*Il lit.*) « Mon cher Comte. » (*A Raimbaud.*) Quel peut être cet ami de la princesse ? où est-il ? (*Il lit.*) « Mon cher » Comte, si j'en crois un avis anonyme, l'un » de mes deux enfans aurait échappé à la bar- » barie de notre persécuteur. On doit, m'é- » crit-on, me communiquer une lettre de la » femme même qui lui a prodigué ses soins. » Mais avant de me donner des informations » plus positives, on désire s'assurer de leur » exactitude, et l'on m'engage à ne point me » livrer à une joie trop précoce. On ne me » dit pas si c'est mon fils ou ma fille que la » protection du Ciel aurait conservé. Dans » cette conjoncture, je crois, cher Comte, » qu'il convient de ne point précipiter les me- » sures que vous avez déjà prises pour une » vengeance, et d'attendre le moment con- » venu entre nous où nous pourrons conférer » de vive voix sur le parti que nous conseil-

8 LES ENFANS DU BUCHERON.

» lera la prudence. » (*A Raimbaud.*) Point de date ni de suscription.

RAIMBAUD.

Pas même un nom qui vous indique que ce billet vous regarde.

LORÉDIN.

Mais les deux enfans , victimes d'un persécuteur ?

RAIMBAUD.

Qui vous dit que ce soient ceux de votre oncle ?

LORÉDIN.

Un garçon et une fille ?

RAIMBAUD.

Belle merveille ! on voit cela partout.

LORÉDIN.

Mon cher Comte, écrit-on. Ce n'est donc pas une femme de la classe commune

RAIMBAUD.

Qu'importe ? d'après la manière dont les choses se sont passées , il est cent fois plus vraisemblable qu'une autre femme , aussi grande dame que la veuve de votre oncle , ait écrit ce billet , qu'il ne l'est que l'un des enfans de celle-ci ait pu survivre au coup qui l'a frappé.

LORÉDIN.

Songez donc, Raimbaud, que, si dans le tumulte et la confusion qu'a produits l'attaque des pré-

tendus brigands, au milieu d'un bois sombre, Clorina, gouvernante de ces enfans, a bien pu s'échapper, elle aurait pu sauver de même...

RAIMBAUD.

Non, Seigneur. Rappelez-vous donc les faits. Certainement votre crainte était raisonnable le premier jour, quand nous n'avions encore trouvé que l'un des enfans auprès de son père expirant ; mais avez-vous oublié que le lendemain l'autre a été retrouvé nu et meurtri dans le fond d'un ravin où il avait roulé sans doute au moment de l'expédition ? Quant à Clorina, vous savez qu'elle est morte peu de jours après de ses blessures et de son désespoir, chez le pasteur du village des Autans, où elle s'était réfugiée. Ainsi, croyez-moi, Seigneur, ce billet n'a rien qui doive vous alarmer.

LORÉDIN.

Tes réflexions sont justes, elles devraient me rassurer, et cependant je tremble comme si c'était mon arrêt que je vinsse de lire. Ce billet, perdu dans un lieu si voisin de ce château, avec un rapport si frappant entre ce qu'il renferme et ce que nous avons fait... non, je ne suis pas tranquille. S'il y avait en ce moment des étrangers à ma cour, je pourrais croire que l'un deux... Mais non, le seul nouveau visage que je voie ici, c'est Évrard, qu'à ta recommandation je viens de nommer officier de ma garde.

RAIMBAUD.

Évrard, mon neveu? mais songez donc, Seigneur, qu'on ne le qualifierait pas de *mon cher Comte*.

LORÉDIN.

C'est ce que je pensais aussi.

RAIMBAUD.

D'ailleurs, quoique absent depuis plusieurs années, Évrard ne peut être considéré comme étranger; il est né dans cette résidence, c'est le fils de ma sœur; la place que vous daigniez lui accorder le fixera, et je vous réponds que sous ma direction il deviendra bientôt l'un de vos plus zélés serviteurs.

LORÉDIN.

Je me plais à le croire. Au reste, mon cher Raimbaud, vois s'il ne serait pas possible de découvrir qui peut avoir perdu ce billet inquiétant. Observe tout le monde, informe-toi, examine, interroge; un rien peut nous mettre sur la voie. Tiens, prends ce billet, rends-moi compte chaque jour de tes moindres démarches.

RAIMBAUD.

Oui, Seigneur.

LORÉDIN.

As-tu donné des ordres pour la chasse?

RAIMBAUD.

Oui, Seigneur, tout est prêt, et quand vous voudrez partir...

ACTE I, SCÈNE V. 11

LORÉDIN.

Je vais m'y disposer; je te ferai avertir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RAIMBAUD.

VOYEZ donc quelle idée il lui est venu là sur mon neveu ! aller s'imaginer que ce pourrait être lui... peste soit de ses sottes alarmes ! car, j'en suis sûr, ce billet ne signifie rien. Ah ! le voilà, Évrard, qui ne se doute guère, je gage...

SCÈNE V.

RAIMBAUD, ÉVRARD.

ÉVRARD.

EH bien ! mon oncle, le seigneur Lorédin m'accorde-t-il la place ? .

RAIMBAUD, avec humeur.

Oui, oui, l'affaire est faite. Te voilà bien content, n'est-ce pas ? mais prends-y garde, Lorédin est un terrible homme, on n'est jamais sûr de rien avec lui.

ÉVRARD.

Oh ! je ferai si bien mon devoir...

12 LES ENFANS DU BUCHERON.

RAIMBAUD.

Ton devoir ! ton devoir ! il faut bien le faire
son devoir, ce n'est pas là...

ÉVRARD.

Qu'avez-vous donc ? d'où vient votre humeur ?

RAIMBAUD.

Elle vient... Tu n'as pas perdu sans doute
un papier important ?

ÉVRARD, avec saisissement.

Un papier important !

(Il cherche sur lui avec agitation.)

RAIMBAUD, avec effroi.

Eh ! mais, mon Dieu ! serait-il vrai ?... Que
cherches-tu là ?

ÉVRARD, tirant plusieurs papiers.

Pardón, c'est que... (*Se remettant.*) Ah !
voilà... non, non, mon oncle, je n'ai rien
perdu.

RAIMBAUD.

Fort bien. Mais d'où vient cette si grande
peur d'avoir perdu quelque chose ? Qu'est-ce
c'est ?

ÉVRARD.

Rien... rien absolument.

RAIMBAUD.

Si fait, si fait ! tu as eu peur.

ACTE I, SCÈNE V. • 13

ÉVRARD, à part.

Je frémis! (*Haut, affectant un air de confiance.*) C'est la lettre d'une femme bien intéressante que j'aime beaucoup, et qui de son côté... Pour tout au monde, je n'aurais pas voulu qu'elle fût compromise.

RAIMBAUD, riant.

Oh! coquin, je comprends, je comprends. (*Lui montrant le billet.*) Ainsi tu ne connais pas cette écriture?

ÉVRARD, examinant le billet.

Aucunement. (*Lisant les premiers mots.*)
• Mon cher Comte, si j'en crois un avis anonyme... (*A part.*) Oh! oh! (*Lisant.*) « L'un de mes deux... »

RAIMBAUD, lui reprenant le papier.

Cela suffit.

ÉVRARD.

Vous ne voulez donc pas que je lise?...

RAIMBAUD.

Inutile.

ÉVRARD.

Où l'a-t-on trouvé ce papier?

RAIMBAUD.

Ici près, ce matin.

ÉVRARD.

Ah! Et l'on ne sait pas qui peut l'avoir perdu?

14 LES ENFANS DU BUCHERON.

RAINBAUD.

Eh ! non, sans doute. Allons, au revoir.
(Il va pour sortir.)

ÉVRARD.

A propos, mon oncle ; ne connaissez-vous pas un nommé Belplante ?

RAINBAUD.

Ah ! oui, le bûcheron qui tient une petite auberge dans la forêt ? il vient souvent ici, pour aider notre jardinier Ambroise.

ÉVRARD.

Ambroise ? c'est donc un nouveau jardinier ?

RAINBAUD.

Oui, nous ne l'avons que depuis six mois, et le jardin n'est déjà plus reconnaissable. C'est un homme fort entendu, ma foi ! un homme plus instruit qu'on n'est accoutumé d'en trouver parmi les gens de son état. Lorédin en est enchanté, aussi le paie-t-il généreusement.

ÉVRARD.

Et Belplante ?

RAINBAUD.

Oh ! lui, quand il n'a rien à faire dans son auberge ou dans la forêt, il vient travailler avec Ambroise. Mais que lui veux-tu, à ce Belplante ?

ACTE I, SCÈNE V.

15

ÉVRARD.

Je suis chargé de commission pour lui, de la part de son beau-frère, qui est mon ami intime.

RAIMBAUD.

Ah ! c'est du frère de sa femme que tu parles ?

ÉVRARD.

Oui.

RAIMBAUD.

Tu sais sans doute qu'il y a près d'un an qu'elle est morte, cette femme ?

ÉVRARD.

Oui. A cette nouvelle, son frère se serait empressé de venir lui-même, sans une fièvre opiniâtre qui ne l'a pas quitté depuis cette époque. Belplante a deux enfans, je crois ?

RAIMBAUD.

Oui, un garçon et une fille, qui sont fort gentils, vraiment.

ÉVRARD.

Vous sentez que mon ami, qui aimait tendrement sa sœur, porte à ses enfans un intérêt tout particulier, et voilà pourquoi...

RAIMBAUD.

J'entends. Eh bien ! si tu ne trouves pas Belphante et ses enfans dans le jardin, je t'indiquerai leur demeure pendant la chasse, où

tu vas venir avec nous. Adieu, je vais voir si nous partons bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉVRARD.

« Mon cher Comte, ai-je lu sur ce papier, si j'en crois un avis anonyme, l'un de mes deux enfans .. » Je n'ai pu lire davantage. Cet avis anonyme... Eh ! mais, c'est le mien, c'est celui que j'ai cru devoir adresser à la princesse Odalinde, d'après la lettre que la femme de ce Belplante avait écrite à son frère, et que celui-ci venait de me confier. Ainsi point de doute, le billet que m'a montré Raimband est de la princesse. Mais le seigneur qui l'a reçu est donc ici ? sous quel déguisement est-il caché ? Je tremble encore du quiproquo qui a failli me trahir devant Raimband, que je rougis d'appeler mon oncle. Qui n'aurait cru d'abord qu'il s'agissait de cette précieuse lettre de la sœur de mon ami ? tout était perdu, grand Dieu ! car Lorédin apprenait que l'un des deux enfans de ce bûcheron est justement... Allons, j'en suis quitte pour la peur. Voyons, cherchons le jardinier, il me dira si Belplante... Oh ! oh ! je vois venir ici un paysan avec deux enfans. Serait-ce celui que je cherche, par hasard ? il est avec une paysanne qui a fort bonne tournure.

SCÈNE VII.

ODALINDE en paysanne, BELPLANTE,
PETIT-JACQUES, GEORGETTE,
ÉVRARD, qui reste à l'écart pour les examiner.

(Les enfans courent dans le jardin et disparaissent
pendant cette scène.)

BELPLANTE.

ENTREZ, entrez hardiment, Mam'selle.
J'trouverons sûrement maître Ambroise dans
l'jardin.

ODALINDE.

Que d'obligations.

BELPLANTE.

Pas du tout, pas du tout, c'est un plaisir ça.

ÉVRARD, à part.

Que vois-je ? Cette paysanne... si ma mé-
moire est fidèle...

BELPLANTE.

C'est vrai que je n'devions pas v'nir aujour-
d'hui travailler dans l'jardin. C'est la fête du
village, voyez-vous, et c'te fête est d'autant
plus belle qu'c'est justement aussi la fête
d'monseigneur. Y aura tantôt du monde dans
tous les cabarets ; on dansera, on boira, fau-
dra voir ! et comme j'en tenons un d'ces caba-

18 LES ENFANS DU BUCHERON.

rets, là, tout près d'l'endroit où c'que j'veus
avons rencontré dans l'bois, il est bon qu'j'y
soyons pour...

ODALINDE.

Je vous ai donc bien dérangé ?

BELPLANTE.

Dérangé ? allons, vous badinez. Sachez,
Mam'selle, qu'l'occasion d'obliger une jolie fille
m'arrange toujours, j'sis fait comme ça, moi...
Voyons donc si maître Ambroise...

(Il va regarder dans le fond à droite et à gauche.)

ÉVRARD, à part.

Oui, ce sont ses traits.

ODALINDE, à part.

Ciel ! cet officier qui m'observe...

ÉVRARD, à part.

Mon attention l'a troublée, c'est la princesse !

BELPLANTE, revenant auprès d'Odalinde.

Je n'le vois pas là nulle part, i' nous faut
chercher... Qu'est-ce qu'vous avez donc,
Mam'selle ? on dirait qu'vous avez peur.

ODALINDE.

Moi... non, c'est cet officier qui m'examine
si particulièrement...

BELPLANTE.

Eh ben ! eh ben ! c'est qu'i' vous trouve
agriable ; pardi ! vous d'vez êt' faite à ça.

ACTE I, SCÈNE VII.

19

ÉVRARD, s'approchant de Belplante.
Comment vous nommez-vous ?

BELPLANTE, étonné.
Comment je m'nomme?... Belplante, pour
vous servir.

ÉVRARD.
J'en suis charmé.

BELPLANTE, à lui-même.
Tiens ! ça l'charme, à c't'heure !

ÉVRARD, à Odalinde.
Mademoiselle, vous êtes ici étrangère ?

ODALINDE, tremblante.
Oui, oui, Monsieur.

ÉVRARD.
Vous demandez Ambroise, le jardinier de
ce château ?

ODALINDE.
Oui, Monsieur ; c'est mon parent.

BELPLANTE, à part.
Bon ! ça va l'charmer aussi, p't-êt'.

ODALINDE, à part.
Je frissonne !

ÉVRARD, à part.
Fort bien ! Ambroise est sûrement le sei-
gneur à qui elle a écrit. (*Bas à Belplante.*)
Je suis dans le secret.

20 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE, stupéfait.

Ah ! dans le secret de quoi ?

ÉVRARD, bas à Odaline.

Espérez, Princesse.

ODALINDE, avec saisissement.

Juste Ciel !

ÉVRARD, à part.

Ne précipitons rien. Il faut que je puisse leur parler séparément. (*Bas à Odaline.*) Prudence ! (*Bas à Belplante.*) Chut !
(Il s'en va tout doucement. Odaline et Belplante immobiles d'étonnement le regardent aller, puis se regardent réciproquement quelque temps sans parler.)

SCÈNE VIII.

ODALINDE, BELPLANTE.

ODALINDE, à part.

Espérez ! m'a-t-il dit.

BELPLANTE, à part, imitant Évrard.

Chut ! que diable voulait-i' dire avec ça ?

ODALINDE, à part.

Serait-ce l'anonyme qui m'a écrit ? Mais que voulait-il aussi à cet homme ? (*Haut.*) Brave homme, que vous a donc dit cet officier avec un air de mystère ?

BELPLANTE.

C'qu'i' m'a dit ? oh ! ça n'est pas difficile à r'tenir ; l'v'là c'qu'i' m'a dit : chut !

ODALINDE.

Pas autre chose ?

BELPLANTE.

Si fait, si fait, il a dit encore : j'sis dans l'secret.

ODALINDE, vivement.

Quel secret savez-vous ?

BELPLANTE.

Aucun, Mam'selle, et v'là c'qui m'semble si drôle, à moi. Mais i' vous a parlé itou ?

ODALINDE, dissimulant.

A moi?... en vérité, je n'ai pu comprendre...

BELPLANTE, riant.

T'nez, j'parie qu'tout uniment c'est qu'sa pauvre tête est un peu... eh ! eh ! eh ! vous m'entendez.

ODALINDE.

Le connaissez-vous ?

BELPLANTE.

I' n'est ici qu'd'hier, j'l'avons vu arriver, et j'savons tant seulement qu'c'est l'neveu d'messire Rainbaud, l'commandant des gardes d'monseigneur.

22 LES ENFANS DU BUCHERON.

ODALINDE.

Le neveu de Raimbaud ? (*A part.*) Je ne sais que penser.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES DEUX ENFANS,
accourant.

PETIT-JACQUES.

Mon père, nous venons de trouver M. Ambroise là-bas, au bout de la charmille. (*A Odalinde.*) Ah ! mon Dieu ! qu'il a été content, quand nous lui avons dit que vous le demandiez, Mam'selle !

GEORGETTE, à Odalinde.

Si vous le voulez, Mam'selle, nous allons vous conduire au-devant de lui.

ODALINDE.

Je vous remercie, mes bons amis. (*Elle les caresse.*) Les aimables enfans !

PETIT-JACQUES.

Ah ! ça, Mam'selle, c'est pour rester ici que vous venez ?

GEORGETTE.

Vous demeurerez avec M. Ambroise, n'est-ce pas ?

ODALINDE.

Et pourquoi me demandez vous cela ?

PETIT-JACQUES.

C'est que ça nous ferait bien plaisir.

GEORGETTE. !

Oh ! oui , bien plaisir. Vous resterez ?

PETIT-JACQUES.

Vous resterez ?

ODALINDE, attendrie.

Oui... oui... j'y ferai mon possible.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE.

Ah ! tant mieux.

(Ils sautent et l'embrassent.)

BELPLANTE.

Allons donc , enfans , vous importunez
c'te fille.

ODALINDE.

M'importuner ! non , non , brave homme ,
les caresses de ces enfans ont pour moi un
charme... que vous êtes heureux !

BELPLANTE.

Ah ! ça , c'n'est pas pour m'vanter , mais
faut convenir qu'i' sont ben gentis. Dame
aussi ! c'est qu'leu' pauvre mère , Dieu veuille
avoir son âme , vous les avait stylés de la
bonne manière. C'est , qu'voyez-vous , toute
paysanne qu'alle était , ma femme était une
femme... c'est tout simple , c'avait été élevé
dans un grand châtiar , toujours avec des

24 LES ENFANS DU BUCHERON.

gouvernantes, des maîts' d'hôtel, des... ça savait vivre.

ODALINDE, à part.

L'officier a parlé mystérieusement à cet homme, si c'était... l'un ou l'autre aurait cet âge.

BELPLANTE.

Ah ! v'là M. Ambroise.

ODALINDE.

Fort bien, je désirerais... mes bons amis, faites-moi le plaisir...

BELPLANTE.

D'vous laisser, n'est-ce pas ? c'est juste, quand il y a long-tems qu'on n's'est vu, on est bien aise... Allons, au revoir, Mam'selle.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE, l'embrassant.

Sans adieu, Mam'selle.

ODALINDE.

Bonjour, bonjour, mes petits amis.

(Belplante et ses enfans sortent.)

SCÈNE X.

ODALINDE, LE COMTE en jardinier.

LE COMTE.

AH ! Madame, pourquoi faut-il que la joie que j'ai de vous revoir soit en ce moment

ACTE I, SCÈNE X.

troublée par l'idée du danger que vous cour
en ces lieux ?

ODALINDE.

Je connais tous les dangers que je cours ;
sais, mon cher Vordac, que malgré ce dégu
sement, malgré le nom supposé de Cath
rine Walter et le titre de votre parente qu
me donnent les papiers que j'ai sur moi, j
dois craindre... Mais parlons d'abord de c
qui m'occupe uniquement depuis un mois
Avez-vous reçu mon billet ?

LE COMTE.

Oui, Madame ; mais j'ai eu le malheur d
le perdre, et c'est Lorédin qui l'a trouvé.

ODALINDE.

Oh ! Ciel !

LE COMTE.

Cependant il n'a aucun soupçon que c'es
moi qui l'ai perdu.

ODALINDE.

Ah ! tant mieux. Eh bien ! cher Comte,
que pensez-vous de cet avis anonyme ?

LE COMTE.

Vous aurait-on depuis fait passer d'autres
renseignemens ?

ODALINDE.

Non ; mais tout à l'heure, en entrant dans
un jardin, j'ai rencontré un homme. C'est

26 LES ENFANS DU BUCHERON.

naissiez-vous un officier qui n'est arrivé que d'hier dans cette résidence ?

LE COMTE.

Serait-ce Hyrard, le neveu de Raimbaud, du plus scélérat des complices de Lerédin ?

ODALINDE.

Le neveu peut être un honnête homme. Quoi qu'il en soit, cet officier a paru me reconnaître, et m'a dit tout bas : *Espérez, Princesse.*

LE COMTE.

Grand Dieu ! il ne vous a rien dit de plus ?

ODALINDE.

Non : je n'étais pas seule. J'étais accompagnée d'un paysan qui s'est dit l'un de vos ouvriers.

LE COMTE.

C'est Belplante ; je l'ai vu qui vous guettait, quand je me suis approché.

ODALINDE.

Il a deux charmans enfans ?

LE COMTE.

Oui.

ODALINDE.

Eh bien ! l'officier lui a dit aussi quelques mots à voix basse, qu'à la vérité ce Belplante ne paraissait pas comprendre, mais.... Ah ! mon ami, je n'ose vous communiquer les

idées que ce rapprochement de circonstances a fait naître en moi.

LE COMTE.

Quoi ! Madame, vous pourriez vous flatter...

ODALINDE.

Non ; mais , je vous l'avoue , ces enfans si aimables , leur âge , les caresses qu'ils m'ont prodiguées , m'ont fait une impression.... D'ailleurs , convenez que cet officier , pour m'avoir parlé comme il l'a fait , ne peut être que l'inconnu qui m'a écrit.

LE COMTE.

Vous l'a-t-il dit ?

ODALINDE,

Nop.

LE COMTE.

Ah ! craignez , Madame , que cet officier , si c'est Eyrard , ne soit , comme son oncle , entièrement dévoué à Loredin ; gardez-vous de lui accorder votre confiance : s'il vous parle encore , s'il prétend toujours vous reconnaître , soutenez-lui hardiment qu'il se trompe. N'allez pas , surtout en ce moment , déconcerter toutes nos mesures. Apprenez que ceux des principaux vassaux qui sont restés fidèles à la mémoire du prince Théobald , votre époux , n'attendent plus que votre arrivée. Sur l'avis que je vais leur en donner , vous les verrez se rassembler avec leurs

28 LES ENFANS DU BUCHERON.

hommes d'armes, et tout braver pour vous servir. Depuis six mois que j'ai su m'introduire dans ce château, j'ai recueilli toutes les preuves qui doivent confondre l'infâme Loredin. J'ai pu tout voir et tout observer, sans exciter le soupçon : le plus profond secret a présidé à nos conférences, et je suis certain que rien n'a transpiré. Le rendez-vous est dans la forêt où votre époux a péri ; c'est sur le lieu même où son sang a coulé que nous allons jurer de le venger. Ah ! Madame, quand le moment de frapper est enfin arrivé, jugez combien la moindre indiscretion pourrait nous devenir funeste.

ODALINDE.

Mais songez donc aussi combien l'existence de l'un de mes enfans, du légitime héritier de Théobald, faciliterait le succès de notre entreprise. Mes droits peuvent être contestés, ceux de mon enfant seraient certains et reconnus aussitôt.

LE COMTE.

Sans doute. Mais où le trouver, cet enfant ?

ODALINDE.

Et si l'officier qui m'a parlé avait à m'apprendre aujourd'hui...

LE COMTE.

Je crains que vous ne vous flattiez d'un vain espoir. Que savez-vous si l'avis anonyme n'est point un piège, ou du moins l'effet

d'une erreur, qu'un zèle indiscret vous aurait fait partager ? Hélas ! Madame, les circonstances de l'attentat qui a fait votre malheur me paraissent résulter d'un plan si bien combiné, qu'il n'est guère présumable...

ODALINDE.

De grâce, cher Comte, ne détruisez pas ma plus douce illusion. Avant cet avis, j'étais depuis long-temps résignée à mon sort. Il est vrai que par vos instances répétées vous étiez enfin parvenu à faire naître en moi le désir de me venger ; j'approuvais toutes vos démarches ; mais à présent qu'une main inconnue est venue m'offrir l'espoir d'un bonheur mille fois au-dessus du plaisir de la vengeance, je ne respire plus qu'à l'idée de pouvoir serrer un jour dans mes bras l'un de mes enfans chéris. Si je perdais un si doux espoir, croyez que je n'y survivrais pas, et que vos soins pour me servir seraient désormais inutiles.

LE COMTE.

Quoi ! Madame...

ODALINDE.

Je brûle de revoir cet officier ; je puis l'écouter sans me trahir ; et s'il a des secrets importants à me communiquer...

LE COMTE.

J'entends du bruit, Madame ; on vient de ce côté ; éloignons-nous.

30 LES ENFANS DU BUCHERON.

ODALINDE, se retournant.

C'est encore Belplante et ses aimables enfans.

LE COMTE, l'entraînant.

Venez, venez, Madame; ce serait en ce moment une imprudence... Venez, je vous en conjure.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

BELPLANTE ET LES ENFANS.

BELPLANTE, à lui-même.

Que diable m'veut-il donc, o't'officier? J'nous en retournions cheux nous, quand il est v'nu m'barrer l'passage, et m'dire d'l'attendre ici. Allons, prenons patience, et voyons-le venir. (*Aux deux enfans qui sont restés dans le fond à faire des révérences et à envoyer des baisers vers l'endroit par où Odalinde est sortie.*) Eh ben ! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres ?

PETIT-JACQUES.

Mon père, nous envoyons des baisers à cette belle fille qui s'en va là-bas avec M. Ambroise. Tiens, vois donc, Georgette, elle s'est arrêtée pour nous les rendre.

GEORGETTE.

Bon ! la voilà qui a tourné l'allée, et nous ne la voyons plus.

BELPLANTE, à part.

Oh ! oh ! v'là c't'officier.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ÉVRARD.

ÉVRARD.

VOUDRIEZ-VOUS éloigner ces enfans ?

BELPLANTE.

Ah ! i' faut donc ?...

ÉVRARD.

Que nous soyons seuls, oui.

BELPLANTE, à part.

C'est ben singulier ça ! (*Haut.*) Enfans, allez jouer plus loin, j'vous appellerai.

ÉVRARD.

Qui, mes petits amis, on vous appellera.

(Il les examine.)

GEORGETTE, à Petit-Jacques, en sortant.

Qu'il est donc drôle, ce monsieur !

PETIT-JACQUES.

Comme il nous examine !

32 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE, tandis que les enfans sortent.

Oh ! j'en r'viens à mon dire , faut que c't'homme-là ait qu'enque chose... Je n'sais morgueïne pas si j'fais bien d'rester seul avec lui.

SCÈNE XIII.

ÉVRARD, BELPLANTE.

ÉVRARD.

Mon cher Belplante , ils sont à vous , ces enfans ?

BELPLANTE.

Comme vous dites , Monsieur.

ÉVRARD.

Tous deux ?

BELPLANTE.

Eh ! mais , certainement ; ça vous étonne , ça ?

ÉVRARD.

Allons , je vois que vous dissimulez , et vous avez raison ; vous ne me connaissez pas encore. Je suis l'intime ami du frère de votre femme , et vous pouvez me parler en toute confiance. L'un de ces deux enfans n'est point à vous.

BELPLANTE.

Hein ! comment dites-vous ça ? L'un d'ces

deux enfans n'est pas..... En voici bien d'un autre, à présent !

ÉVRARD.

Chut ! pas de bruit, je vous en conjure. Votre femme a pu vous le cacher tant qu'elle a vécu ; rien n'était plus naturel.

BELPLANTE.

Comment ? comment ?

ÉVRARD.

Mais je suis persuadé qu'en mourant elle n'a pu s'empêcher de vous l'apprendre.

BELPLANTE.

D'm'apprendre quoi ?

ÉVRARD.

Eh ! mais, vous le savez bien. Allons, cessez de feindre ; je suis dans le secret.

BELPLANTE.

Ah ! c'est donc ça, c'biau secret dont vous m'parliez tantôt. Il est gentil vot' secret.

ÉVRARD.

Quelle obstination ! parlez sans crainte, vous dis-je.

BELPLANTE.

Eh bien ! sachez, mon biau Monsieur, qu'l'honneur d'ina femme a toujours été net, et l'inien aussi par conséquent.

ÉVRARD.

Qui vous dit le contraire ?

34 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE.

Non, mais j'dis... la connaissez-vous seulement, ma femme, vous qui parlez ?

ÉVRARD.

Oui, je l'ai beaucoup connue autrefois.

BELPLANTE.

Ah !

ÉVRARD.

Elle était fort aimable.

BELPLANTE.

Bon ! vous avez r'marqué ça ? C'est ben honnête d'vot'part. Ah ! ça, monsieur l'ami intime du frère d'ma femme, entendons-nous ; vous prétendez donc qu'il y en a un d'ces enfans dont je n'suis pas l'père ?

ÉVRARD.

Certainement.

BELPLANTE.

Et lequel, s'il vous plaît ?

ÉVRARD.

Ah ! lequel, c'est ce que j'ignore, et ce qu'il faut que vous me disiez vous-même.

BELPLANTE.

I'm'semble pourtant, pisqu'vous savez d'si belles choses, qu'vous devriez bien savoir itou celle-là.

ÉVRARD.

Ce n'est point une raison.

BELPLANTE.

Si fait, si fait. Comme y a un an d' différence d'la fille au garçon, vous d'vez au moins connaître l'âge de c'tilà qu'vous m'chicanez.

ÉVARD.

Un an, dites-vous ? Eh bien ! vous augmentez mon incertitude ; car si celui que je cherche avait encore ou son frère ou sa sœur, il y aurait précisément entre eux la même différence.

BELPLANTE.

Allons, d'mieux en mieux ; v'là qu'i n'est pas sûr à présent qui m'en reste un seulement !

ÉVARD.

Pardonnez-moi, il est trop certain qu'il n'y en a qu'un des deux qui ne soit pas à vous.

BELPLANTE.

Mais c'est pour me faire donner au diable.
(*Élevant la voix.*) Ventrebleu !

ÉVARD.

Apaisez-vous, voici les enfans.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES.

Qu'as-tu donc, mon père ?

36 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE.

J'ai... j'ai que j'enrage !

ÉVRARD.

Avouez, Belplante, que cette humeur n'est qu'un jeu pour ne pas m'aïouer...

BELPLANTE.

Un jeu ? ah ben ! oui, j'sis en train d'jouer vraiment !

ÉVRARD.

Allons, allons, quand vous me connaîtrez mieux...

BELPLANTE.

Merci, je n'voulons pas pousser plus loin la connaissance ; c'est assez comme ça.

ÉVRARD.

Veuillez me dire où je pourrai rencontrer cette paysanne avec qui je vous ai vu tantôt ?

BELPLANTE, avec humeur.

Eh ! pardi, cherchez.

PETIT-JACQUES.

Elle est allée par là avec M. Ambroise.

ÉVRARD.

Bien obligé, mon petit ami. (*A Belplante.*) J'approuve fort votre discrétion, mon cher Belplante ; mais avec moi...

BELPLANTE.

C'est bon, c'est bon, allez.

ÉVRARD.

Nous nous reverrons.

BELPLANTE.

Ce n'est pas la peine.

ÉVRARD, à part en sortant.

Est-ce que sa femme ne lui aurait rien confié ?

SCÈNE XV.

BELPLANTE ET LES DEUX ENFANS.

BELPLANTE.

Morbleu ! ventrebleu ! faut-i'... Oh ! c'est trop fort, ça. V'nir me dire que ma femme.... Eh ! mais, ça s'voit queuqu'fois pourtant. Jarniguienne !... mais, non, ça n'se peut pas.

PETIT-JACQUES.

D'où vient donc, mon père, que tu as l'air si fâché ?

BELPLANTE.

Morgué ! il a ben fait d's'en aller, ça commençait déjà...

GEORGETTE.

Mais que t'a-t-il donc fait ?

BELPLANTE.

I' m'a fait l'conte l'plus saugrenu... Mais je n'en croyons pas un mot. Viens, mon P'tit-

38 LES ENFANS DU BUCHÉRON.

Jacques , que j't'embrasse , viens aussi , ma petite Georgette. (*Il les embrasse.*) Là ! voyez , j'ai autant d'plaisir à les embrasser l'un qu'l'autre. Ah ! ben , c'monsieur , i'n'sont pas à moi , dit-i' ! mais a-t-on jamais vu dire ça en face à un honnête homme ? jarniguié ! ça m'met dans une colère !... qu'i'n'y r'vienne pas , ventrebleu ! ou je...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS , LE COMTE , ODALINDE.

LE COMTE.

Eh bien ! eh bien ! papa Belplante , qu'avez-vous donc ?

BELPLANTE.

Ah ! c'est vous , Mam'selle ! i'n'vous a donc pas rencontrée ?

ODALINDE.

Qui ?

BELPLANTE.

Un insolent qui vous cherche , c't'officier d'tantôt.

ODALINDE.

Eh bien , cet officier ?

BELPLANTE.

J'sis furieux , Mam'selle ! T'nez , maître Ambroise , vous savez vivre , vous ; que m'di-

ACTE I, SCÈNE XVI.

rez-vous d'un impertinent qui a l'front
m'assurer qu'un d'ces enfans qu'vous vo
n'est pas à moi ?

ODALINDE, vivement.

N'est pas à vous ? Ah ! lequel ?

BELPLANTE.

Tiens, lequel ! Acoutez donc, c'n'est
moi, c'est lui qui dit ça.

LE COMTE.

L'officier ?

BELPLANTE.

Oui, l'officier. Mais c'qu'est l'plus en
geant, c'est c'qu'i' m'a dit ça tout bel
ment, comme une chose, là... toute simp
et qui n'devait pas m'fâcher.

ODALINDE, à part.

Ah ! que n'est-ce la vérité !

LE COMTE.

Cela n'est donc pas vrai ?

BELPLANTE.

Eh ! non, morguienne, ça n'est pas vrai

ODALINDE, à elle-même.

Tant pis.

BELPLANTE.

Comment, tant pis ?

LE COMTE, bas à Odalinde.

40 LES ENFANS DU BUCHÉRON.

BELPLANTE.

Ah! ça, est-ce que vous seriez aussi du complot, vous?

ODALINDE, inquiète.

De quel complot?

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

BELPLANTE.

Pardi! ça s'entend, du complot de m'dépatterner.

LE COMTE.

Ah! si ce n'est que cela...

BELPLANTE.

C'est bien assez, j'espère. Mort de ma vie! si je...

PETIT-JACQUES.

Mais, mon père, tu veux donc te fâcher avec tout le monde?

BELPLANTE.

Non, non, mais c'est que.... Allons-nous-en, mes enfans; si j'restais plus long-temps, i' m'échapperait p't'être... Non, maître Ambroise, non, Mam'selle, malgré l'plaisir qu'ça vous f'rait, je n'suis pas... suffit, bonjour.

(Il sort en rognonnant.)

GEORGETTE, au Comte.

Je vous en prie, M. Ambroise, n'en voulez pas à mon père.

ACTE I, SCÈNE XVII.

41

PETIT-JACQUES, à Odaline.

C'est l'officier qui l'a mis de mauvaise humeur, ne lui en voulez pas, Mam'selle.

ODALINDE.

Non, non, mes chers enfans, nous sommes loin de lui en vouloir.

SEPLANTE, dans la coulisse.

Allons donc, vous autres.

PETIT-JACQUES et GROSSETTE.

Oui, mon père.

(Ils sortent en courant.)

SCÈNE XVII.

ODALINDE, LE COMTE, ensuite
ÉVRARD.

ODALINDE.

En bien ! cher Comte, direz-vous encore que je me flatte d'un vain espoir ? Mais voilà cet officier qui vient à nous.

LE COMTE.

C'est Évrard, en effet.

ÉVRARD, entrant.

Madame, je vous cherchais.

LE COMTE.

Madame, dites-vous, vous vous trompez.

42 LES ENFANS DU BUCHERON.

ÉVRARD.

Non, M. le Comte.

LE COMTE.

Mais encore une fois...

ÉVRARD.

Silence. Un entretien en ces lieux pourrait tout perdre. L'un de mes amis, qui n'a pu venir lui-même, m'a confié cette lettre de sa sœur. (*Donnant la lettre à Odalinde.*) Lisez-la, Madame, c'est mon titre à votre confiance. Nous nous reverrons dans la forêt, auprès de la maison du bûcheron Belplante.

LE COMTE.

Mais...

(On entend le cor.)

ÉVRARD.

Voici le signal du départ pour la chasse, il faut que je vous quitte.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XVIII.

ODALINDE, LE COMTE.

ODALINDE.

Ah ! lisons.

LE COMTE.

Voyons donc.

ODALINDE, lisant.

Mon cher frère...

LE COMTE.

Qui écrit cela ?

ODALINDE, lisant la signature.

« Thérèse, femme Belplante. » Fort bien.
(*Elle lit.*) « Mon cher frère, avant mon dernier instant, qui s'approche, je dois te confier un secret important. Apprends que l'un des deux enfans que j'ai chez moi doit le jour à la malheureuse Odalinde et au prince son époux. » Vous l'entendez, mon cher Vordac, plus de doute ! Oh ! Ciel ! tous mes maux sont oubliés ! Je l'ai donc vu, je l'ai donc embrassé tantôt ce cher enfant ! mais lequel des deux ?

LE COMTE.

Vous allez l'apprendre sans doute. Poursuivez, Madame.

ODALINDE, lisant.

« Je ne t'expliquerai point ici comment cet enfant fut soustrait aux poignards de l'infâme Lorédin, comment il me fut confié, ni comment depuis ce tems il a passé pour être à nous. J'ai remis à mon mari une boîte cachetée où l'on trouvera les papiers nécessaires à sa reconnaissance. Je connais ta prudence, cher frère, je m'en repose sur toi pour faire un usage utile du secret que je te confie. Quant à mon mari... »

(Elle cherche à déchiffrer.)

44 LES ENFANS DU BUCHÉRON.

LE COMTE.

Eh bien ?

ODALINDE.

Il y a là deux lignes si mal écrites, qu'il m'est impossible...

LE COMTE.

Mais ensuite ?

ODALINDE.

Allons, je ne saurai point... le reste n'offre plus que ces mots tracés péniblement : « Mais la force m'abandonne, mes yeux se troublent... je ne puis... Adieu. Thérèse, femme Belplante. »

(Elle reste absorbée.)

LE COMTE.

Quoi ! c'est là tout ?

ODALINDE, tristement.

C'est là tout. Cruelle femme ! n'avoir point dit le sexe de l'enfant !

LE COMTE.

Vous voilà certaine au moins que l'un des deux enfans qui sont chez le bûcheron est le vôtre. Évrard, par circonspection sans doute, avait omis cette circonstance dans le billet qu'il vous a écrit. Allons dans la forêt, nous entrerons chez Belplante, nous l'interrogerons, nous le presserons...

ODALINDE, vivement.

Et nous reverrons les deux enfans. Je me

rappelle parfaitement que par une bizarrerie de la nature les miens avaient apporté, en naissant, des signes remarquables.

LE COMTE.

Des signes remarquables ?

ODALINDE.

Oui, ma fille en avait un sur l'épaule droite, et mon fils un beaucoup plus apparent sur la poitrine. O mon Dieu ! est-ce mon cher Adolphe, est-ce ma chère Céline que vous m'avez conservée ! Ah ! courons chez Belplante, j'examinerai les enfans, j'interrogerai mon cœur ; se peut-il qu'il ne batte pas plus fort à l'aspect de celui dont je suis la mère ! partons.

(Marche de la chasse.)

LE COMTE.

Voilà Lorédin qui part pour la chasse. Il va passer par ici, attendons.

ODALINDE.

Ah ! partons, mon ami. La vue de ce monstre... partons, je me trahirais peut-être.

LE COMTE.

De grâce, contraignez-vous. Il importe que je vous présente à lui ; je l'ai prévenu que j'attends une parente ; il le fallait, nous ne pouvions sans danger nous voir à son insu. Mais le voici.

ODALINDE.

O supplice !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LORÉDIN, RAIMBAUD,
ÉVRARD, OFFICIERS, PIQUEURS et VALETS.

LORÉDIN.

AH ! bonjour, Ambroise. Cette aimable personne est sans doute la parente que vous attendiez ?

LE COMTE.

Oui, Monseigneur. Elle ne fait que d'arriver, et c'est pour vous la présenter que je me suis placé sur votre passage.

LORÉDIN.

Bien, bien, mon cher Ambroise. Vous pouvez la loger au château aussi long-tems qu'elle voudra rester auprès de vous.

LE COMTE.

Monseigneur.... (*Bas à Odalinde.*) Deux mots aussi.

ODALINDE.

Monseigneur, vous me voyez confuse ..

LORÉDIN.

Ma belle amie, si ce séjour vous plaît, on pourra, dans les divers emplois que mon service exige, vous en trouver un qui vous soit agréable.

ACTE I, SCÈNE XIX.

ODALINDE.

Seigneur...

LE COMTE.

Si ce séjour lui plaît? Oh! je vous réponds, Seigneur, qu'elle n'y aura pas été deux jours qu'elle ne voudra plus le quitter.

LORÉDIN.

Eh bien! vous m'en parlerez, Ambroise. Allons, mes amis, partons. (*A Raimbaud qui regarde attentivement Odalinde.*) Qu'est-ce, Raimbaud, tu considères bien cette fille

RAIMBAUD.

Seigneur, c'est qu'il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue.

ODALINDE, à part.

Dieu!

ÉVRARD, vivement.

Attendez donc, mon oncle; il me semble aussi... (*A Odalinde.*) Vous avez été à Lauzanne, Mademoiselle?

ODALINDE.

Moi? Jamais...

ÉVRARD, l'interrompant.

Oui, vous avez été à Lauzanne.

ODALINDE.

Oui, oui, Monsieur, plusieurs fois.

ÉVRARD.

ODALINDE.

Au Soleil d'or... oui, Monsieur...
était ma parente.

ÉVRARD.

C'est cela. Vous rappelez-vous, me
que nous trouvant un jour ensemble
cette auberge, je vous fis remarquer
paysanne qui était assise dans le coin
côté de l'hôtesse ?

RAIMBAUD.

Je ne me souviens nullement...

ODALINDE, bas au Comte.

J'ai peine à me soutenir !

ÉVRARD, à Raimbaud.

Allons, allons, sa figure vous a
comme moi, puisque vous venez de la
naître, car c'est Mademoiselle.

RAIMBAUD.

C'est possible, au reste.

ODALINDE, à part.

Je renais !

LORÉDIN, riant.

Mon pauvre Raimbaud, il est fort
que ton neveu ait la mémoire plus fraîche
ces choses-là que toi.

ÉV R A R D , haut avec le geste du silence.
Je vous salue, Mademoiselle.
(Orédin et toute sa suite s'éloignent ; Odalinde et
le Comte les regardent aller.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une forêt, et dans le fond une colline sur laquelle est un sentier bordé d'arbres. Sur le devant, à droite, est la maison de Belplante. Des tables sont devant la porte.

SCÈNE I.

LOREDIN ET SA SUITE. PAYSANS ET PAYSANNES
parmi lesquels sont des MEUNIERs ET DES
CHARBONNIERS, PETIT-JACQUES ET
GEORGETTE, courant parmi les Paysans.

(Au lever du rideau, on voit Lorédin et toute sa suite passer, au bruit des fanfares, au milieu des Paysans rassemblés au pied de la colline. Les chapeaux sont en l'air, Lorédin témoigne sa satisfaction, poursuit sa route, et monte la colline avec tout son monde. Les Villageois les suivent jusque dans la coulisse.)

SCÈNE II.

BELPLANTE ET LES ENFANS.

BELPLANTE, sortant de la maison.

Où sont-ils donc ? (*Appelant.*) Petit-Jacques ?
Georgette ? (*Les apercevant sur la colline.*)
Eh ! allons donc, enfans, ici.

GEORGETTE, accourant.

Nous v'là, mon père.

PETIT-JACQUES.

C'est cette chasse... nous voulions voir...

BELPLANTE.

C'est bon, c'est bon. Mais faut rester à la maison et n'pas courir comme des ahuris. Ma fine il était tems que je r'venions du château. I'sont déjà là quatre ou cinq dans not'salle qui n'cessont de d'mander à boire et f'sont un train !... not'pauve Marianne, à son âge, ça n'est plus alerte pour servir l'monde, voyez-vous.

GEORGETTE.

Eh bien ! mon père, nous v'là pour t'aider.

PETIT-JACQUES.

Oui, mon père, nous v'là.

BELPLANTE, à part.

Tatigué ! qu'i' sont gentis ! et i' faut que c'ba-billard d'tantôt...

(Brouhaha dans la coulisse.)

PETIT-JACQUES, courant voir.

Tenez, tenez, v'là tous les gens du village qui reviennent par ici.

GEORGETTE, courant aussi.

Voyons donc ça.

BELPLANTE.

Eh ben ! eh ben ! allez-vous courir encore ?

52 LES ENFANS DU BUCHERON.

ENSEMBLE.

PETIT-JACQUES.

Non , non , nous rentrons à la maison ,
mon père.

GEORGETTE.

Nous allons aider Marianne , mon père.
(Ils vont pour partir.)

BELPLANTE.

Acoutez , acoutez donc. Comment as-tu dit ,
Petit Jacques ?

PETIT-JACQUES.

J'ai dit : nous rentrons à la maison , mon
père.

BELPLANTE , à lui-même.

Mon père ! (*Haut*) Et toi , Georgette ?

GEORGETTE.

J'ai dit : nous allons aider Mariann~~e~~s , mon
père.

BELPLANTE , à lui-même.

Mon père aussi ! (*Haut* .) G'est bien parler
ça , mes enfans. Allez. (*Les enfans entrent dans
la maison.*) Et ces enfans là n'seraient pas...
Allons , allons , c'tautre n'sait c'qui'dit. (*Les
villageois redescendent la colline en tumulte.*)
Bon , bon , j'espère qu'v'là des chalans qui
m'arrivent. Vivé la jolè , m'orgueilleine !

SCÈNE III.

d'en
vous

BELPLANTE, FINOT, cha
VILLAGROISES et VILLAGROIS, M
et CHARBONNIERS.

(Finot est en veste brune propre et en lir
mais son visage et ses mains sont enco
noirs.)

FINOT, accourant.

A BOIRE, à boire ; papa Belplante.

BELPLANTE.

Ah ! c'est toi, Fihôt.

FINOT, faisant sonner de l'argent dans ses t

Voyez-vous comme ça sonne, voisin ;
une gracieuseté d'monseigneur, j'v'dons
faire l'partage.

BELPLANTE.

Diable ! en v'là beaucoup.

FINOT.

Tatigné ! queu' grand jour ! c'est aujourd'hui
not' fête à nous et la fête d'monseigneur, est
deux fois fête ça. A boire, à boire, et pises
violonnettes pour faire danser nos fillettes. Oï,
oui, voisin, faut qu'avant l'soir j'ayons mis
d'bout toutes vos futailles ; allons, comme
s'il en pleuvait.

BELPLANTE.

N'entrez-vous pas dans la maison ? 5.

/S DU BUCHERON.

54

FINOT.

E; faut rester ici, si j'voulons

dans

JEUNE FILLE.

ous n'danserez pas, vous autres.

FINOT.

Ei pas, Mam'selle?

LA JEUNE FILLE.

onniers, c'est propre, en vérité!

FINOT.

ne n'sommes pas propre à c'theure!
 nous sommes pas r'quinqué, j'n'a-
 mis nos biaux atours, ah! ben, vous
 clair, vous!

UNE FILLE, lui touchant les mains.

ces mains, ce visage?

FINOT.

, Mam'selle? (*Se frottant les mains.*)

Ça noircit pas, soyez tranquille, ça tient,
 vous-vous.

BELPLANTE.

Dui, oui, c'est bon teint.

FINOT.

Pardi, mes belles propettes, j'valons ben
 galans meuniers. Eux et nous c'est tout
 sont blancs et j'sommes noirs, v'là toute
 la différence.

BELPLANTE.

Oh ! mon Dieu, c'n'est pas la peine d'en parler. Mais n'te fâche pas, Finot, j'vas vous chercher à boire.

FINOT.

Eh ben ! oui, c'est ça. (*Belplante va chercher à boire, qu'il apporte sur les tables.*) Allons, qu'les violonneux se r'cordent et mettent tout le monde en train. Vous savez ben c'que messire Raimbaud nous a dit, en nous donnant l'argent d'monseigneur : (*Avec une grosse voix et beaucoup de gravité.*) « Ré-
» jouissez-vous, mes amis, monseigneur r'pas-
» sera par ici dans une heure, et ça l'réjouira
» d'vous voir réjouis. » Vous voyez donc ben qui' faut que j'dansions tretous.

(Danse villageoise. Finot et les charbonniers, après avoir bu quelque tems veulent former une entrée, les jeunes filles les fuient, ils les poursuivent et les forcent à danser avec eux. Les Meuniers et les Charbonniers s'entremêlent; les jeunes filles, qui veulent aller de préférence avec les premiers sont toujours reprises par les autres. Petit-Jacques et Georgette viennent voir la danse et y prennent part. Il fait un éclair, la danse s'interrompt.) (*)

LA JEUNE FILLE.

Ah ! mon Dieu, v'là d'l'orage ! entrons dans la maison.

(*) Voyez la note à la fin de l'acte pour la suppression du ballet.

FINOT.

C'n'est rien qu'ça, c'n'est rien qu'ça, i'n' pleut pas encore, continuez; continuez, la musique.

(Les éclairs redoublent et l'on continue de danser au bruit du tonnerre. Tout le monde s'effraie. Une partie entre dans la maison, l'autre se disperse et sort par différens côtés de la forêt. Finot, qui s'efforce à danser, ne s'aperçoit pas qu'on le laisse seul, il saute toujours; quand Belplante reparait à sa porte et l'appelle.)

SCÈNE IV.

FINOT, BELPLANTE.

BELPLANTE.

En ! Finot ! courage, mon garçon, l'tonnerre n'te fait pas peur, à c'qui paraît.

FINOT, étonné.

Tiens ! j'pensions qu'c'était la musique qu'allait toujours ! Où sont i'donc, les autres ?

BELPLANTE.

L'plus fort d'la bande est entré cheux nous.

FINOT.

Ah ! ben, monseigneur et sa chasse, i's'ront frais ! voyez-vous comme i'pleut déjà là-bas ? Rentrons ben vite.

BELPLANTE.

Attends, Finot ; pisqu' nous v'la seuls, faut que j'te dise...

FINOT.

Dépêchez-vous ; c't'orage...

BELPLANTE.

Ça n'sera rien, l'vent chasse par là, j'n'aurons pas d'iau. (*Il le tire à l'écart.*) Écoute un peu. T'es un homme d'bon conseil, un p'tit brin hurluberlu, mais c'est égal, j't'es-time.

FINOT.

Eh ben ! qu'est-ce qu'y a ?

BELPLANTE.

Tiens, j'm l'air de rire, mais au fond j'ai d'l'humeur tout plein.

FINOT.

Bah ! et pourquoi ça ?

BELPLANTE.

T'as ben connu Thérèse, nout' femme ?

FINOT.

Ah ! ben, si j'l'avons connue ! quœu'question !

BELPLANTE.

Dis-moi franchement, là... sans barguigner, penses-tu qu'elle ait jamais été capable...

FINOT.

Capable d'quoi ?

BELPLANTE.

J'dis capable d'm'avoir...

FINOT.

Oh ! pour ça , quant à ça , papa Belplante , j'peux vous cartifier... Oh ! soyez en r'pos , c'était un vrai démon qu'Thérèse , i'n'y avait pas à badiner avec elle ! tatigué !... Mais queu-qu'c'est donc que c't'idée jaune qui vous est v'nue là ?

BELPLANTE.

Eh ! morguienne , c'est un impartinent , un gausseux qu'javons rencontré au château , et qui m'a fait des contes...

FINOT.

Qui n'avaient pas l'sens commun , voisin. Pardi , j'sai' à quoi m'en t'nir , moi qui vous parle.

BELPLANTE.

Comment , tu sais à quoi t'en t'nir ?

FINOT.

Sans doute ; acoutez. All' n'est plus de c'monde c'te brave et honnête femme , par ainsi ça n'peut pas vous fâcher , c'que j'vas vous dire , c'est pour vous tranquilliser l'esprit. Faut donc vous faire la confession qu'à' m'plaisait terriblement , votre femme.

BELPLANTE.

Hein ?

FINOT.

Attendez donc. Un biau jour , je n'sais pas sur queulle herbe j'avions marché , j'voulions

rire avec elle, j'avions résolu d'l'embrasser bon gré mal gré.

BELPLANTE.

Quoi ! tu...

FINOT.

Qu'voulez-vous, y a des jours où j'sis comme ça. Tant y a qu'je n'voulions pas en avoir l'démenti : eh ben ! voisin, ah ! mon Dieu ! quand j'y r'pense ! n'v'la-t-i' pas qu'a m'détache l'plus fier soufflet !... allez, j'vous répons qu'après ça j'n'ous plus jamais eu envie de rien avec elle.

BELPLANTE.

A la bonne heure. Mais queuqu'ça prouve ça ?

FINOT.

Pardi ! ça prouve comme quoi vot'femme...

BELPLANTE, rentrant chez lui avec humeur.

Eh ! tu n'sais c'que tu dis.

FINOT.

Ah ben ! si un soufflet dec't'acabit là n'prouve rien... j'crois qu'i' rêve, moi, l'papa Belplante.

(Il suit Belplante dans la maison.)

SCÈNE V.

ODALINDE, LE COMTE.

LE COMTE.

Voici la demeure de Belplante. Voyons s'il y est. (*S'approchant de la porte.*) Oh ! oh ! que de bruit ! il faut qu'il ait chez lui bien du monde.

ODALINDE.

Nous ne pourrons donc pas lui parler.

LE COMTE.

N'entrons pas , nous lui parlerons ici.

ODALINDE.

Hélas ! mon cher Vordac , je crains bien, de l'humeur dont m'a paru cet homme, qu'il ne s'obstine à garder le silence. Ses discours ce matin annonçaient qu'Évrard venait de faire auprès de lui une démarche inutile. Serons-nous plus heureux ?

LE COMTE.

Eh bien ! en vous nommant à lui , en lui montrant cette lettre de l'écriture de sa femme, il n'aura plus de raisons pour vous rien cacher.

ODALINDE.

En me nommant à lui ? me le conseillez-vous ?

LE COMTE.

Attendez... en effet, un homme de son état n'est point accoutumé à dissimuler ses affections, il est à craindre que son zèle même... Non, je ne vous le conseille pas.

ODALINDE.

Comment donc faire ?

LE COMTE.

Nous verrons, en causant avec lui, si nous ne pourrions l'amener adroitement... Bon ! le voilà justement qui vient à nous.

SCÈNE VI.

ODALINDE, LE COMTE, BELPLANTE.

BELPLANTE.

EH ! c'est vous, maître Ambroise ? et vous aussi, Mam'selle ? est-ce que vous n'entrez pas ?

LE COMTE.

Non, Belplante ; nous voudrions nous rafraîchir ici, sous ces arbres. Le temps s'éclaircit, nous serons beaucoup mieux que dans votre maison, où il y a déjà trop de monde.

BELPLANTE,

Eh ben ! comme vous voudrez. J'allons...

LE COMTE.

Apportez aussi un verre pour vous, nous trinquerons.

DELPLANTE.

Va comme vous dites , M. Ambroise , et pour l'plaisir qu'ça m'fait d'trinquer avec vous, j'vas vous apporter d'un certain petit vin... c'est du chenu, j'vous en avertis.

(Il rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

ODALINDE, LE COMTE.

LE COMTE.

Il me paraît que sa mauvaise humeur de ce matin est passée. Cela est pour nous d'un bon augure.

ODALINDE.

Et les enfans ?

LE COMTE.

Nous les verrons , laissez-moi faire.

ODALINDE.

Mais sous quel prétexte pourrons-nous vérifier...

LE COMTE.

Chut ! le voilà qui revient.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BELPLANTE, qui rentre
avec du vin et des gobelets.

LE COMTE.

Voyons donc, Belplante, si votre petit vin
est aussi chenu que vous le dites.

BELPLANTE.

Vous allez m'en dire des nouvelles. (*Il pose
le pot et les gobelets sur la table.*) Ah! ça,
M. Ambroise, c'est donc pour faire voir la
chasse à c'te belle fille, qu'vous êtes v'nus
d'nos côtés?

LE COMTE, versant à boire.

Oui, j'étais bien aise de lui faire voir....
mais cet orage qui est survenu...

BELPLANTE.

V'là l'diable, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Allons, à vous, papa Belplante.

BELPLANTE, ôtant son bonnet.

A l'honneur d'la vôtre, M. Ambroise. (*A
Odalinde.*) Mam'selle veut-elle bien per-
mettre...

(*Il veut l'embrasser.*)

LE COMTE.

Ah! doucement, s'il vous plaît.

84 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE.

Dame ! pardon , c'est ma manière d' trinquer avec les filles qui sont jolies ; ça m'fait trouver l'vin meilleur.

ODALINDE , souriant.

Un vin de la qualité d'a vôtre n'a pas besoin de cette préparation.

BELPLANTE , riant.

Fort bien , fort bien.

LE COMTE , après avoir bu.

Il est vraiment excellent.

BELPLANTE.

Quand j'vous l'disais.

LE COMTE , en badinant.

Ce diable de Belplante , c'est qu'il était vraiment en colère ; ce matin , j'ai vu le moment qu'il allait aussi se fâcher contre nous.

BELPLANTE.

Ah ! j'ai en tort ; c'est vrai. Mais dame aussi pourquoi arrivez-vous là tout juste au moment où c't'olibrius v'nait de m'dire des choses...

ODALINDE.

Il avait tort , sans doute.

BELPLANTE.

Pardi ! s'il avait tort. M'dire en face qu'l'un d'mes enfans n'est pas... j'arai !

LE COMTE.

Bah ! il voulait plaisanter peut-être.

BELPLANTE.

Eh ! non, morguienne, i' parlait bien sérieusement.

LE COMTE.

En ce cas, son discours ne signifie rien, car vos enfans vqus ressemblent tellement...
(*A Odalinde.*) Ne l'avez-vous pas remarqué aussi, cousine ?

ODALINDE.

Moi ! non, je n'ai pas fait attention...

BELPLANTE.

Oh ! c'est pourtant ben vrai c'que dit là maître Ambroise, et i' n'y a personne dans l'village qui n'm'ait dit cent fois la même chose. Mais j'veux qu'vous en jugiez vous-même, Mam'selle. (*Appelant.*) Petit-Jacques ? Georgette ?

ODALINDE, à part.

Bon !

LE COMTE.

Ne les dérangez donc pas.

ODALINDE.

Sans doute, il ne faut pas...

BELPLANTE.

Laissez donc, pardi ! c'est grand dommage.
(*Appelant.*) Petit-Jacques ? Georgette ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, dans la
maison.

Oui, mon père.

BELPLANTE.

Par ici, par ici, mes enfans. (*Serrant la main du Comte.*) Ce cher M. Ambroise ! t'nez, vous êtes un brave homme, vous avez des manières qui me...

PETIT-JACQUES, entrant avec Georgette.

Qu'est-ce que tu veux, mon père ?... Ah ! vous voilà, Mam'selle ! que je suis content de vous revoir !

ODALINDE, avec agitation.

Vraiment, mon petit ami ?

PETIT-JACQUES.

Oui, Mam'selle, bien content.

ODALINDE.

Embrassez-moi, donc.

PETIT-JACQUES.

Oh ! de tout mon cœur !

(*Il saute à son cou.*)

ODALINDE.

Et vous aussi, ma petite.

GEORGETTE.

Bien volontiers , Mam'selle.

ODALINDE, les embrassant.

Ah ! lequel ? lequel ?

BELPLANTE.

Eh ben ! Mam'selle , à présent qu'vous les avez r'gardés , dévisagez-moi bien , hein ?

LE COMTE.

Oh ! c'est cela même.

ODALINDE, examinant Petit-Jacques.

Ces yeux... (*A demi-voix au Comte avec intérêt.*) Regardez donc , ne trouvez-vous pas...

BELPLANTE.

N'est-ce pas , qu'c'est ça ?

ODALINDE.

Effectivement , Belplante , je vois dans les traits de la petite...

BELPLANTE.

Et ce p'tit gars , donc ? voyez , voyez c't'air futé , c't'œil malin , c'te bouche , et c'nez tout genti...

LE COMTE.

Oh ! mais , le vôtre...

BELPLANTE.

J'sais ben que l'mien est plus épais , plus rond ; pardi ! avec l'âge.... mais c'est égal ,

68 LES ENFANS DU BUCHERON.

c'est mon nez qu'il a, le p'tit drôle : qui voit l'un voit l'autre, allez. Sur ça, r'doublons, maître Ambroise.

(Il va remplir les gobelets.)

ODALINDE, bas au Comte.

Si je pouvais, en écartant leurs vêtements...

LE COMTE.

Oui, si cela se peut sans affectation, sinon...

ODALINDE, essayant d'ouvrir le haut de l'habit de Petit-Jacques.

Mon petit ami, cet habit doit vous blesser, il serre trop ici.

PETIT-JACQUES.

Oh ! non, il ne me gêne pas du tout.

BELPLANTE.

Vous êtes ben bonne, Mam'selle, d'les caresser tant...

ODALINDE.

Ah ! c'est qu'ils sont bien jolis, vos enfans, bien interressans ! je ne puis me lasser... (*A part.*) Allons, je ne pourrai pas.

BELPLANTE.

Comment donc, i'm'sembe qu'ça vous émeut ben fort ; auriez-vous été mariée, par hasard ?

ODALINDE.

Oui, j'ai été mariée.

BELPLANTE.

C'est donc ça ; et vous avez aussi d'gentils enfans, n'est-ce pas ?

ODALINDE.

J'en ai en deux.

BELPLANTE.

Ah ! diable , itou...

ODALINDE.

Il m'en reste un.

BELPLANTE.

Où c'qu'il est.

ODALINDE, pleurant et serrant alternativement les enfans dans ses bras.

Je le cherche... je le cherche.

BELPLANTE.

Vous pleurez. (*Bas aux enfans.*) Rentrez, mes amis.

ODALINDE.

Pourquoi donc ? laissez...

BELPLANTE.

Non , non , ça doit vous faire du mal d'voir les enfans des autres.

ODALINDE.

Au contraire, Belplante, j'éprouve, en embrassant ceux-ci, autant de plaisir...

BELPLANTE.

Oui, mais i'vous fait pleurer c'plaisir là ,

50 LES ENFANS DU BUCHERON.

par ainsi... Allons, allons, rentrez, vous autres.

ODALINDE, à part.

Cet homme a juré de me désespérer !

GEORGETTE, à Petit-Jacques en sortant.

Elle a perdu son enfant !

PETIT-JACQUES, à Odalinde.

Consolez-vous, Mam'selle, vous le retrouverez. (*Bas à Georgette.*) C'est bien triste ça, Georgette !

(Odalinde leur tend les bras, ils accourent ; elles les couvrent encore de baisers, puis ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES ENFANS.

BELPLANTE.

PAUVRE femme ! mais dites-moi donc qui vous a enlevé vot' enfant ?

ODALINDE.

Un scélérat, un monstre...

(On entend le bruit du cor.)

BELPLANTE.

Faut qu'ça soit l'seigneur Lorédin.

ODALINDE, vivement.

Lorédin ! dites-vous ?

BELPLANTE.

Oui, oui, c'que j'v'nons d'entendre, c'est sans doute pour rassembler son monde. La chasse est finie.

ODALINDE.

Ah ! je comprends.

BELPLANTE.

Ach'vez, Mam'selle, vous disiez donc qu'vout' enfant...

ODALINDE.

Allait devenir la victime du plus scélérat des hommes, si des personnes généreuses, au péril de leur vie peut-être, ne l'avaient soustrait à la fureur des assassins.

BELPLANTE.

C'est bien d'leu' part, ça ! j'en aurions, morguienne, fait autant, oui-dà.

ODALINDE.

Vous en auriez fait autant ! oh ! oui, j'en suis convaincue, car c'est vous... Écoutez, brave homme ; expliquons-nous sans détour. L'un de ces deux enfans n'est effectivement point à vous.

BELPLANTE.

Eh ben ! eh ben ! n'v'la-t-i' pas encore leu' vartigo de c'matin !

LE COMTE.

Le trait est beau ; il vous fera le plus grand honneur,

72 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE.

Ah ! ben, il est joli vout honneur ! ventre-guienne ! quand l'enfer tout entier...

ODALINDE.

Pourquoi priver plus long-tems une mère d'embrasser son enfant ?

BELPLANTE.

Allons, v'là une autre histoire à c't'heure ! elle va dire qu'il'un d'mes enfans est c'tilâ qu'alle cherche. Ç'tapendant, ça s'rait plus honnête si c'était comme ça : l'enfant n'serait pas à ma femme non plus, au moins. Mais nenni, nenni, je n'donne pas là d'dans ; si vous avez perdu un enfant, Mam'selle, cherchez-l'ailleurs, i n'est pas cheux nous. Tiens, c't'invention !

ODALINDE.

Mon cher Belplante, si vous vouliez m'écouter...

BELPLANTE,

J' n'écoutons plus rien. (*Apercevant Burard qui paraît dans le fond.*) Bon ! v'là c't'autre, à présent. Quand j'el'disais qu'i s'entendient pour me... morbleu ! palsambleu ! j'ecrage, je m'damme ! faut'i' !.. Maître Ambroise, c'est surtout à vous qu'j'en veux. Morgué ! c'est une conspiration, ça ! au revoir.

(Il rentre furieux chez lui.)

SCÈNE XI.

ODALINDE, ÉVRARD, LE COMTE.

ODALINDE, à Évrard qui s'approche.

AH ! Monsieur...

ÉVRARD.

Je me suis insensiblement écarté de la chasse, pour venir vous trouver : mais que viens-je d'entendre ? Belplante s'en va furieux ; vous lui avez donc parlé ?

LE COMTE.

Oui, mais il s'est fâché, et n'a voulu convenir de rien.

ÉVRARD.

Vous ne vous êtes point nommée, Madame ?

ODALINDE.

Non.

ÉVRARD.

Vous n'avez point montré la lettre ?

ODALINDE.

Non.

ÉVRARD.

Ah ! tant mieux ; car je crois plus prudent qu'un tiers se charge de forcer cet homme à convenir de la vérité, s'il en a connaissance,

74 LES ENFANS DU BUCHERON.

ou de l'en instruire, s'il l'ignore. Alors , selon ses dispositions, on verra s'il convient de lui apprendre, ou de lui taire votre présence en ces lieux.

LE COMTE.

M. Évrard a raison , Madame ; j'ai même tremblé tout à l'heure que vous ne vous fussiez trop avancée avec lui : heureusement que la colère où il s'est mis a dû l'empêcher de réfléchir sur ce que vos discours pouvaient avoir d'étrange.

ODALINDE , à Évrard.

Eh bien ! Monsieur , chargez-vous de le faire parler, et de découvrir enfin si c'est mon fils ou ma fille que je viens de serrer dans mes bras.

ÉVRARD.

Volontiers , Madame.

ODALINDE.

Cependant , je songe que ce matin vous avez déjà fait une tentative inutile.

ÉVRARD.

Parce que je n'étais pas en un lieu où il fût prudent d'employer un moyen infaillible, celui de montrer au bûcheron la lettre de sa femme. Remettez-moi cette lettre, et éloignez-vous. La chasse est de ce côté ; tâchez de la rejoindre, afin que cette démarche paraisse le seul motif de votre sortie du château.

Comme on doit repasser par ici, vous reviendrez naturellement avec tout le monde, et j'espère vous apprendre alors ce qu'il vous importe le plus de savoir.

ODALINDE, lui donnant la lettre.

Voilà cette lettre.

LE COMTE.

Un moment, cependant ; s'il était possible, avant de parler à Belplante... Depuis ce matin, Madame et moi avons vainement essayé vingt fois de déchiffrer ce que peut contenir les dernières lignes de cette lettre. Si nous y trouvions la partie du secret qui nous manque, il vaudrait peut-être mieux.... voyez, examinez encore de votre côté, avant de hasarder une confidence aussi délicate.

ÉVRARD.

Oui, M. le Comte.

ODALINDE.

Nous vous laissons, Monsieur ; songez que ma destinée est entre vos mains, et que...

ÉVRARD.

Reposez-vous sur moi, Madame. Mon sang, ma vie même sont consacrés à votre service, à celui de votre auguste enfant.

(Odalinde sort avec le Comte.)

SCÈNE XII.

ÉVRARD.

VOYONS donc. (*Il déploie la lettre et lit.*)
 « Quant à mon mari... » J'ai beau regarder,
 je ne distingue rien.... mais j'ai peine à
 croire qu'il soit ici question du sexe de l'en-
 fant.

(Il continue d'examiner la lettre.)

SCÈNE XIII.

ÉVRARD, RAIMBAUD.

RAIMBAUD survient dans le fond.

Oh ! oh ! que fait là mon neveu ?

(Il s'approche doucement derrière lui.)

ÉVRARD, à lui-même.

Allons, il est inutile de se fatiguer à...

RAIMBAUD, saisissant la lettre dans les mains d'É-
 vrard.

Qu'est-ce que ce papier-là ?

ÉVRARD, avec effroi

Oh ! Ciel ! (*Tâchant de se remettre.*) Ah !
 c'est vous, mon oncle ? Je viens de trouver à
 deux pas d'ici... Je cherchais à déchiffrer...
 Je me disposais à vous rejoindre, pour vous

remettre ce papier, qui me paraît bien important. (*A part.*) Fatale imprudence !

RAIMBAUD, qui a lu rapidement.

Peste ! s'il est important ! et tu viens de le trouver...

ÉVRARD.

Oui, tenez, là-bas.... auprès de ce gros chêne. (*En affectant de la joie.*) Ah ! mon oncle, quelle bonne fortune pour vous et pour moi ! Allons bien vite communiquer à Lorédin...

RAIMBAUD, continuant de parcourir la lettre.

La chasse arrive, attendons ici.

ÉVRARD, à part.

Affreuse disgrâce !

RAIMBAUD, cessant de lire.

Tu as raison, mon ami, c'est une bonne fortune pour toi que cette trouvaille ; tu avanceras, je te le garantis.

ÉVRARD.

Ah ! mon oncle, que je me félicite...

RAIMBAUD.

Morbleu ! ceci vaut bien mieux que le billet trouvé ce matin ; nous savons au moins à qui nous adresser ; et le bûcheron nous expliquera le reste.

78 LES ENFANS DU BUCHERON.

ÉVRARD, à part.

Oh! Ciel! si Belplante parle, il dira que nous...

(Bruit de chasse.)

RAINBAUD.

Voici le prince.

ÉVRARD, à part.

Pauvre enfant! Malheureuse princesse!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LORÉDIN ET LE RESTE DE SA SUITE; ODALINDE, LE COMTE, BELPLANTE, LES DEUX ENFANS, ET TOUS LES VILLAGEOIS, que le tumulte de l'arrivée de la chasse fait accourir.

LORÉDIN.

Ah! te voilà, Raimbaud. Nous sommes tous réunis, je crois : nous allons retourner au château; mais avant de continuer notre route, qu'on demande à boire dans cette maison; je meurs de soif.

BELPLANTE

Vous allez être servi, Monseigneur; c'est moi qui... (*Aux enfans.*) Allons, p'tits gars, alerte.

(Il rentre chez lui avec les enfans.)

LORÉDIN, au Comte qui entre avec Odalinde.

Vous ici, Ambroise?

LE COMTE.

Oui, Monseigneur, je voulais faire voir la chasse à ma parente ; mais l'orage nous a empêchés de vous rejoindre plus tôt.

LORÉDIN.

Ma foi, si nous n'avions pas trouvé un bon abri, nous recevions complètement l'averse qui vient de tomber.

BELPLANTÉ, rentrant avec les enfans, et apportant à boire.

Monseigneur, v'là...

(Il va pour verser.)

LORÉDIN.

Non, que ce soit l'aimable parente d'Ambroise qui me serve. (*Au Comte.*) Comment se nomme-t-elle ?

LE COMTE.

Catherine Walter, Seigneur.

LORÉDIN.

Allons, versez, Catherine. Eh bien ! vous fais-je peur ? vous tremblez,

ODALINDE.

Oh ! ce n'est pas de crainte, Monseigneur.

LE COMTE.

C'est qu'elle n'est point accoutumée...

LORÉDIN, souriant.

J'entends, j'entends.

(Il boit.)

80 LES ENFANS DU BUCHERON.

ÉVRARD, bas à Raimbaud.

Vous ne donnez donc pas encore...

RAIMBAUD.

Tout à l'heure.

ÉVRARD, à part.

Je respire à peine.

LORÉDIN, à Belplante.

Ces enfans-là sont à vous, brave homme?

BELPLANTE.

Oui, Monseigneur. (*Regardant le Comte et Odalinde.*) A moi, certainement.

LORÉDIN.

Ils sont bien jolis. Approchez, approchez, mes petits amis.

(*Les enfans s'approchent timidement.*)

ODALINDE, à part.

Oh! Ciel! s'il savait...

RAIMBAUD, bas à Lorédin.

Seigneur, ne vous empressez pas tant de caresser ces enfans.

LORÉDIN.

Que veux-tu dire?

RAIMBAUD, lui donnant la lettre.

Lisez.

ÉVRARD passe auprès d'Odalinde, et lui dit bas et très-vite.

Un grand malheur... Raimbaud a saisi la lettre dans mes mains, au moment...

ODALINDE.

Grand Dieu !

ÉVRARD.

Mais vous n'êtes point encore soupçonnée.

LORÉDIN, parcourant la lettre.

Que vois-je ?

BELPLANTE, à part.

Diable ! ça n'a pas l'air de faire plaisir c'qu'il lit là.

ODALINDE, bas au Comte.

La foudre est sur nos têtes.

LORÉDIN.

Je suis trahi ! les misérables !

(Il regarde Belplante d'un œil sombre.)

BELPLANTE.

Tiens, comme i' me r'garde !

LORÉDIN, à Raimbaud.

D'où vient ce papier ?

RAIMBAUD.

C'est mon neveu Évrard qui l'a trouvé ici près, et qui me l'a remis.

LORÉDIN, parcourant des yeux tous les gens de sa suite.

Mais quel est donc le mortel mystérieux qui a pu perdre aujourd'hui des papiers de cette importance ? (*Tout le monde se regarde mutuellement.*) Personne ne répond ? Au reste,

80 LES ENFANS DU BUCHERON.

je lui rends grâces d'en avoir perdu un second
Celui-ci, du moins, peut éclairer ma vengeance. (*A Belplante.*) N'est-ce pas toi qui
te nommes Belplante ?

BELPLANTE, tremblant.

Oui... oui, Monseigneur.

LORÉDIN, aux gardes.

Saisissez cet homme.

BELPLANTE.

Eh ben ! eh ben ! quoi ? qu'est-ce que c'est
donc ?

LORÉDIN.

Tu le sais fort bien, traître.

GEORGETTE.

Traître ! à c't'heure.

PETIT-JACQUES.

Mon père est un honnête homme, enten-
dez-vous, Monseigneur.

LORÉDIN.

Je te forcerai bien à m'avouer son sexe,
moi.

BELPLANTE.

Et l'esque d'qui, s'il vous plaît ?

LORÉDIN.

Ah ! tu donnes des soins à un enfant dont
on prétend se servir pour renverser ma puis-
sance.

BELPLANTE.

Allons, encore ! Mais quelle rage a-t-on d'avoir...

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, pleurant.
O mon Dieu ! mon Dieu !

LORÉDIN.

Depuis quand sont-ils chez toi, ces enfans ?

BELPLANTE.

Pardi ! d'puis qu'i' sont au monde, excepté l'ems qu'i's avont été en nourrice.

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, aux pieds de Lorédin.

Monseigneur !

LORÉDIN.

Qu'on les arrête aussi.

(Il continue de parcourir la lettre.)

BELPLANTE.

Quoi ! ces pauvres enfans...

PETIT-JACQUES.

Sans doute, mon père ; puisque tu vas en prison, il faut qu'on nous y mène aussi.

GEORGETTE.

Oui, mon père.

ODALINDE, contenue par le Comte.

Cruelle situation !

BELPLANTE, à Évrard.

Morguienne, M. l'officier, c'est donc vous,

84 LES ENFANS DU BUCHERON.
(*Montrant Odalinde et le Comte.*) avec
ces...

ÉVRARD, se hâtant de l'interrompre.

Oui, Belplante, c'est moi, moi seul qui
suis cause... mais j'ai fait mon devoir.

BELPLANTE.

Par la jardi !

LORÉDIN, cessant de lire.

Oh ! oh ! voici..... (*A Belplante.*) Bel-
plante, ta femme, en mourant, t'a remis une
boîte cachetée ?

BELPLANTE.

Pis que c'papier vient d'vous dire ça, eh
ben ! oui, c'est vrai.

LORÉDIN.

Remets-la moi sur-le-champ

BELPLANTE.

Oh ! ça n'se peut pas. La chère défunte,
en m'donnant c'te boîte, m'a fait jurer de
n'l'ouvrir qu'à un certain jour qui n'est pas
encore venu, et jusqu'à c'tems-là all' restera
où alle est.

LORÉDIN.

Eh bien ! on saura la trouver. Raimbaud,
que quelques - uns de mes gens aillent fureter
dans toute la maison, qu'on garde les issues,
et que personne n'en puisse approcher ni sor-
tir qu'on n'ait trouvé cette mystérieuse cas-
sette.

RAIMBAUD.

Va, toi, mon neveu.

ÉVRARD.

Oui, mon oncle. (*A part.*) O Ciel, rends
notre recherche vaine !

BELPLANTE, à part.

I' s'ront ben malins s'ils la dénichent.

(Évrard et quelques gardes entrent dans la maison.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ÉVRARD ET QUELQUES
GARDES.

LORÉDIN.

RAIMBAUD, tu me chercheras aujourd'hui,
pour soigner ces enfans, quelqu'un sur qui je
puisse compter.

ODALINDE, bas au Comte.

Ah ! mon ami...

LE COMTE, à Lorédin.

Monseigneur, voilà Catherine, à qui ce
matin vous avez daigné promettre...

LORÉDIN.

Eh ! mais... qu'en penses-tu, Raimbaud ?

RAIMBAUD.

Fort bien, Seigneur.

Méodranes 6.

86 LES ENFANS DU BUCHÉRON.

LORÉDIN.

Allons, si elle y consent...

ODALINDE, avec émotion.

Moi, Seigneur... ah ! bien volontiers.

LORÉDIN.

Eh bien ! venez. (*Aux gardes.*) Vous, conduisez cet homme et ses enfans ; surtout qu'on ne les laisse parler à personne qu'à cette femme.

LE COMTE, haut à Odaline.

Ma chère Catherine, grâce à la bonté de Monseigneur, vous voilà bien placée...

ODALINDE, montrant les enfans.

Oh ! oui, bien placée ! (*Bas.*) Mais la recherche qu'on vient d'ordonner...

LE COMTE, bas.

Évrard la dirige, espérons. (*Haut.*) Oui, Catherine, j'espère qu'on sera content de nous.

LORÉDIN.

Raimbaud, va voir dans cette maison si l'on met à l'exécution de mes ordres toute l'exactitude et toute l'activité que leur importance exige.

RAIMBAUD.

Oui, Seigneur.

ODALINDE, à part.

Oh ! Ciel !

LORÉDIN, à Raimbaud.

Je te laisse : tu reviendras me rendre compte au château. (*Au reste de sa suite.*)
Nous, partons.

(Raimbaud entre dans la maison. Lorédin s'éloigne avec sa suite. Le Comte sort par le côté opposé. Les villageois demeururent stupéfaits et paraissent s'affliger du malheur de Belplante et de ses enfants.)

FIN DU SECOND ACTE.

NOTA. Si l'on veut supprimer le ballet, aussitôt qu'à la troisième scène les paysans se disposent à danser, l'orage commence et la jeune fille parle. Puis après ces mots de Finot : *i'n pleut pas encore*, la jeune fille ajoute : *c'est égal, entrons, entrons*. Tout le monde entre dans la maison, excepté Finot et Belplante. Dans ce cas la scène suivante commence par ces mots de Finot. *Ah ben! monseigneur et sa chasse, etc.*

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente une salle gothique, avec trois arcades dans le fond fermées par des grilles, qui laissent voir la partie la plus déserte du parc, remplie de ruines et de broussailles, et terminée par un fourré très-épais qui borne la vue. Ces grilles sont portées sur des panneaux en fer, à hauteur d'appui; celle du milieu sert de porte et s'ouvre sur le parc. A droite et à gauche de la salle sont des portes garnies de verrous.

SCÈNE I.

ODALINDE, entrant avec un OFFICIER ET QUELQUES GARDES.

ODALINDE, à l'Officier.

Où sont les enfans? (*L'officier lui donne une clef et montre une porte à droite sur le devant.*) Il suffit; laissez-moi.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE II.

ODALINDE.

Dans quelle affreuse situation me suis-je volontairement plongée! le perfide Lorédin

choisit le vieux château pour servir de prison à ces malheureux enfans, il faut qu'ils respirent l'air malsain de ces lieux depuis long-tems inhabités ! Malgré la confiance que me témoigne le scélérat, sais-je si moi-même je serai plus libre qu'eux et si toute démarche au-delà de cette enceinte ne m'est pas désormais interdite ? O ciel ! si Lorédin allait soupçonner qui je suis ! je frémis quand je songe qu'un mot de Belplante peut éveiller ce soupçon ; il n'a, pour cela, qu'à parler des discours que je lui ai tenus dans la forêt. Ah ! j'ai fait une grande imprudence en acceptant... Mais pouvais-je abandonner ces enfans, dont l'un... Mortelle inquiétude ! Je tremble aussi qu'on ait trouvé chez Belplante cette fatale cassette qui apprendrait à Lorédin, avant moi-même.... Quelqu'un vient. (*Elle va regarder à la coulisse dans le fond à gauche.*) Ah ! c'est Lorédin et ses gardes qui amènent ici Belplante. Chaque instant redouble ma terreur.

SCÈNE III.

ODALINDE, LORÉDIN, BELPLANTE,

GARDES.

BELPLANTE, en entrant.

Ah ! bon ! on respire ici. Cette grille.... je r'vois l'ciel au moins

90 LES ENFANS DU BUCHERON.

LORÉDIN, aux gardes, montrant la porte à gauche.

Qu'on le conduise dans cette salle basse, il y sera beaucoup mieux.

BELPLANTE.

Ah ! oui, j'y s'rai mieux, ça veut dire que j'n'y verrai pas clair du tout, dans c'cachot-là. C't'ilà qu'vous m'faites quitter était pourtant déjà assez noir.

LORÉDIN.

Sois donc plus docile, si tu veux qu'on te traite avec moins de rigueur.

BELPLANTE.

Plus docile ! plus docile !

LORÉDIN, confidemment à Odalinde.

Les maladroits n'ont encore rien trouvé chez cet homme.

ODALINDE, vivement.

Quoi ! Seigneur, on n'a point trouvé...

LORÉDIN.

Mais on cherche encore, et j'espère... (*A Belplante.*) Allons, Belplante, fais-moi connaître enfin l'enfant illustre auquel depuis plusieurs années tu donnes les soins les plus touchans.

BELPLANTE.

Je n'donnons d'soins touchans qu'à mes deux enfans, à ma vache et à mon grison.

LORÉDIN, lui donnant la lettre de sa femme.

Connais-tu cette écriture ?

BELPLANTE, parcourant la lettre.

Eh ! mais, v'là qui ressemble biauoup...
On dirait quasi qu'c'est ma femme...

ODALINDE, à part.

Oh ! Ciel ! le voilà forcé de tout déclarer.

BELPLANTE.

Ah ! c'est donc là c'papier qu'est cause...

LORÉDIN.

Eh bien ?

BELPLANTE, achevant de lire.

Attendez.... attendez, diable ! c'est que...
(*A part.*) Jarni ! est-ce que ça s'rait vrai, donc ?

LORÉDIN.

Ainsi tu reconnais donc ?...

BELPLANTE.

Allons, ma femme n'a pas écrit ça. (*A part.*)
J'n'en r'viens pas, moi !

LORÉDIN.

Quoi ! tu peux nier encore...

BELPLANTE.

T'nez, c'te lettre prouve tant seulement
qu'vous avez des ennemis.

LORÉDIN.

Des ennemis ?

62 LES ENFANS DU BUCHERON.

BELPLANTE.

Ça vous étonne ! eh ! mon Dieu , on en a en f'sant l'bien , par ainsi...

LORÉDIN.

Hein ?

BELPLANTE.

J'dis qu'par ainsi vous n'dévez pas être surpris d'en avoir , vous. (*A part.*) Ça peut s'entendre d'deux manières , ça :

LORÉDIN.

Il semblerait plutôt , d'après cette lettre , que tu es , toi , du nombre de ces ennemis perfides.

BELPLANTE.

I'semblerait ! i'semblerait ! pardi , d'après c'te lettre , i'semblerait itou qu'vous êtes un infâme , un assassin , un...

LORÉDIN.

Malheureux !

BELPLANTE.

C'est c'te lettre qui dit ça. Faut donc , si alle ne dit pas vrai pour vous , qu'alle ne l'dise pas davantage pour moi , c'est tout simple ça.

LORÉDIN.

Mais cette lettre atteste que ta femme enmourant t'a remis une boîte cachetée ; tu ne l'a pas désavoué tantôt.

BELPLANTE.

Eh ben ! oui, c'est vrai, je n'm'en dédis pas ?

ODALINDE, à part.

Je frissonne !

LORÉDIN.

En ce cas, où est-elle ?

BELPLANTE.

Ah ! bon, vos gens n'l'ont donc pas trouvée ? Tatigué ! que j'sis content ! faut êt' d'bon compte, Monseigneur, j'avons au moins autant d'envie qu'vous d'savoir c'qu'i' a dedans, mais j'avons toujours résisté à la démangeaison d'y r'garder, faites tout d'même.

LORÉDIN.

Il y a, j'espère, quelque différence entre toi et moi.

BELPLANTE.

Pas dans c't'occasion - ci, Monseigneur : c'te boîte est un dépôt et un dépôt est sacré pour tout l'monde.

ODALINDE, à part.

Bien ! bien !

LORÉDIN.

Prends-y garde, Belplante, je sais également récompenser et punir ; tu m'entends ?

BELPLANTE.

Pardi, si j'yous entendons ! ici d'l'argent à

94 LES ENFANS DU BUCHERON.

poignées , d'biaux habits , des fêtes , des bombances ; là des verrous , des chaînes , et la mort par là-dessus. Si tu dis ben vite où c'qu'est la chère cassette , tu prendras ceux-là ; si tu r'fuses , ceux-ci t'prendront ; c'est i'pas ça ?

LORÉDIN.

Justement , décide-toi.

ODALINDE , à part.

Hésiterait-il ?

BELPLANTE.

J'sis décidé , Monseigneur.

LORÉDIN.

A accepter mes bienfaits ?

BELPLANTE.

Non , à m'taire.

LORÉDIN.

Eh quoi ! tu ne frémis pas...

BELPLANTE.

Entre bien faire et mal agir , i'n'y a pas à marchander. Pourquoi la peur d'mourir m'empêcherait-elle d'être honnête homme ? j'n'avons jamais vu d'gens tourmentés de c'qu'ils étiont morts , mais j'en avons vu queuqu'fois d'ben malheureux par l'souvenir d'une mauvaise action.

ODALINDE , étourdiment.

Ah ! Belplante , avec ces sentimens...

BELPLANTE, avec humeur.

Laissez-moi donc, vous. Avec vout' mine d'bonne parsonne, vous n'valez pas mieux que... J'm'entends, suffit.

ODALINDE, à Lorédin.

Il est vraiment d'une obstination...

BELPLANTE.

Morgué, ça m'plait d'être obstiné, moi.

LORÉDIN.

Allons, quand il aura passé quelque tems dans le cachot où je l'envoie, il adoucira son humeur sauvage. Qu'on le renferme à l'ins-tant.

(Les gardes s'emparent de Belplante.)

BELPLANTE.

Oh ! j'dis, quant à ça, c'est comme si vous n'fesiez rien du tout.

(Les gardes le font entrer dans la porte qui est à gauche et la ferment sur lui.)

SCÈNE IV.

ODALINDE, LORÉDIN.

LORÉDIN.

QUEL entêtement ! un malheureux paysan oser me résister ainsi !

ODALINDE.

Monseigneur ! vous vous y êtes mal pris

96 LES ENFANS DU BUCHERON.

peut-être. Permettez-moi d'employer des moyens plus doux, et j'obtiendrai sans peine...

LORÉDIN.

J'en doute beaucoup, ma chère Catherine, car il m'a paru tout à l'heure que ce rustre ne te voit pas d'un meilleur œil que moi.

ODALINDE, à part.

Bon ! (*Haut.*) Vous aviez tellement excité son humeur... Quand il sera plus calme...

LORÉDIN.

Essayons un autre moyen auparavant. Les enfans de cet homme peuvent connaître des particularités, peuvent même avoir conservé de leur première enfance des souvenirs dont nous pourrions tirer de précieuses inductions. Tu vas les interroger ; on est indiscret à cet âge, et pour peu que tu t'y prennes avec adresse... Fais-les venir dans cette salle, caresse-les ; fais mieux encore, feins, en leur parlant, que tu es du parti de Théobald, peins-toi à eux comme ma plus mortelle ennemie, dis-leur que tu t'es introduite chez moi pour chercher à me dérober mes vic-
times.

ODALINDE.

En effet.

LORÉDIN.

Oui, accable-moi devant eux d'injures et d'imprécations, joins à mon nom les épi-

thètes les plus outrageantes; je te laisse pleine licence à cet égard, ce qu'il importe ici, c'est de réussir.

ODALINDE.

Mais, Seigneur, si contre mon attente, soit ignorance, soit obstination de leur part, je n'obtiens d'eux aucune lumière?

LORÉDIN.

Eh bien! ne sont-ils pas tous deux en mon pouvoir?

ODALINDE, avec effroi.

Quoi! Seigneur, vous pourriez...

LORÉDIN.

Ce serait, je te l'avoue, avec une extrême répugnance que je me résoudrais à les sacrifier l'un et l'autre; ainsi rassure-toi, la plus indispensable nécessité pourra seule m'y déterminer. Je te laisse, et vais visiter les postes que j'ai chargés de veiller à la sûreté de cette enceinte. (*A part.*) Sortons un instant, et revenons épier de quelle manière elle s'acquittera de sa commission.

(Il ouvre la grille du fond, sort, referme sur lui et s'éloigne par la gauche.)

SCÈNE V.

ODALINDE.

HATONS-NOUS de profiter des momens qu'on

Méiodrames 6.

9

28 LES ENFANS DU BUCHERON.

me laisse , pour vérifier lequel de ces enfans a sur lui le signe... Non , je ne veux plus différer. (*Elle va ouvrir la porte qui est à droite sur le devant.*) Venez , mes amis , vous pouvez sortir , ne craignez rien ; venez , vous dis-je.

SCÈNE VI.

ODALINDE , LES ENFANS , ensuite
LORÉDIN , dans le fond.

PETIT-JACQUES. accourant avec Georgette.

Qu'est-ce que vous dites donc , Mam'selle ?
nous pouvons sortir ?

ODALINDE.

Oui , mon petit ami , mais seulement de
cette chambre où l'on vous avait renfermés.
Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous
procurer plus de liberté.

PETIT-JACQUES.

Merci , Mam'selle. (*A part.*) Tiens , cette
bonté !

(*Lorédin se montre derrière la grille , presque entièrement caché par un buisson qui y touche.*)

ODALINDE , à part.

Oh ! Ciel ! Lorédin qui épie !... Allons , je ne
pourrai point encore... (*Haut.*) Chers en-
fans , prenez confiance en moi et ne me dé-
guisez rien. N'a-t-on jamais parlé devant vous

de ce qui vous est arrivé dans votre plus tendre enfance ? n'avez-vous point entendu parler d'une boîte mystérieuse... (*Bas.*) Gardez-vous d'avouer la moindre chose, vous seriez perdus.

PETIT-JACQUES, étonné.

Bon ! comprends-tu ça, Georgette ? elle veut que nous parlions, et puis..

ODALINDE, se hâtant de l'interrompre.

Mes chers petits amis, répondez-moi, que savez-vous de...

PETIT-JACQUES.

Oh ! laissez-nous, Mam'selle. C'est vous qui êtes cause peut-être... Il faut que vous soyez bien méchante, pour servir comme ça un si méchant seigneur !

ODALINDE, à haute voix.

Et c'est ce qui vous trompe, mes enfans. Apprenez que je suis la plus mortelle ennemie du seigneur Lorédin. C'est lui qui est un perfide, un scélérat !

LORÉDIN, à part, derrière la grille.

Bien, bien.

ODALINDE.

Je n'ai surpris sa confiance, je ne me suis introduite ici que pour vous soustraire au mal qu'il veut vous faire.

PETIT-JACQUES, à Georgette.

Oh ! mais c'est bien ce qu'elle nous dit là.

ODALINDE, à part, jetant un coup d'œil vers la grille.

Il est encore là ! (*Haut.*) Parlez-moi donc sans crainte, et dites-moi ce que vous savez de cet enfant du prince Théobald à qui votre père, dit-on, prodigue en secret ses soins. (*Bas.*) Ne m'avouez rien.

PETIT-JACQUES.

Mais c'est inutile de nous dire ça ; nous ne savons rien, nous.

GEORGETTE.

Rien du tout.

PETIT-JACQUES.

Pardi ! si nous savions quelque chose, à présent que vous nous assurez que vous êtes l'ennemie de Monseigneur, oh ! mon Dieu, nous vous le dirions tout de suite.

ODALINDE, à part.

Ils ne savent rien, je respire !

LORÉDIN, à part, s'éloignant.

Fort bien.

ODALINDE, à part, se retournant.

Il s'éloigne, je crois.

(Elle va voir dans le fond.)

SCÈNE VII.

ODALINDE ET LES ENFANS.

GEORGETTE.

MAIS quelle est donc singulière de nous dire
comme ça : parlez...

PETIT-JACQUES.

Et puis après, ne parlez pas !

ODALINDE, revenant aux enfans.

Mes petits amis, maintenant qu'on ne peut
plus nous entendre, écoutez-moi. C'est pour
les intérêts de la veuve de Théobald que je
suis ici ; je ne feins de servir l'infâme Lorédin
que pour retrouver et sauver l'enfant de cette
mère infortunée.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE.

Où est-il cet enfant ?

ODALINDE.

C'est l'un de vous.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE.

L'un de nous !

GEORGETTE, avec retenue.

Est-ce moi ?

PETIT-JACQUES, avec abandon.

Est-ce moi ?

ODALINDE.

Vous allez me l'apprendre. Celui de vous

102 LES ENFANS DU BUCHERON.

qui doit la vie à Théobald peut me montrer...
(*Entendant du bruit.*) Oh! Ciel! quelqu'un...
c'est Lorédin. (*Aux enfans.*) Silence, sur-
tout!

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE, vivement
l'un à l'autre.

Tais-toi.

SCÈNE VIII.

LORÉDIN, ODALINDE ET LES ENFANS.

LORÉDIN, à Odaline, en regardant les enfans.

En bien! Catherine, où en sommes-nous?

(Odaline fait un signe négatif.)

LORÉDIN.

Eh quoi! ces enfans ne veulent rien dire?

PETIT-JACQUES.

Nous ne savons rien, Monseigneur.

GEORGETTE.

Nous ne savons rien.

LORÉDIN.

En ce cas, je vais faire auprès de votre
père une dernière tentative. Malheur à lui,
si elle est encore inutile.

(Il va pour entrer où est Belplante.)

GEORGETTE, effrayée.

Ah! Monseigneur, vous ne lui ferez pas
de mal?

LORÉDIN.

Non, non. Mais je trouverai peut-être le moyen de le faire parler.

PETIT-JACQUES.

Nous voulons entrer avec vous, Monseigneur.

LORÉDIN.

Cela ne se peut pas.

PETIT-JACQUES, s'approchant.

Et pourquoi ça ne se peut-il pas ?

LORÉDIN.

Comment ! petit mutin, tu oses...

GEORGETTE, pleurant.

Monseigneur, laissez-nous entrer.

LORÉDIN.

Retirez-vous, si vous voulez éviter un châ-timent sévère.

PETIT-JACQUES, voulant forcer.

Oh ! ça m'est égal, à moi.

LORÉDIN, lui saisissant le bras avec colère.

Malheureux !...

OPALINDE, écartant brusquement Petit-Jacques par le collet de son habit.

Allons donc, enfant. (*L'habit de Petit Jacques s'ouvre et laisse voir un signe sur sa poitrine.*) Grand dieu ! ce signe... C'est lui ! (*A Lorédin qui, après avoir ouvert la*

104 LES ENFANS DU BUCHERON.

porte , se retourne.) Faut-il que je vous suive, seigneur.

LORÉDIN.

Non , restez.

(Il entre où est Belplante, et ferme après lui.)

SCÈNE IX.

ODALINDE, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES , à Odaline, qui montre beaucoup d'agitation.

Qu'avez-vous donc , ma bonne amie ? Vous allez sans doute achever de nous dire...

ODALINDE.

C'est moi , mes enfans , qui voulais savoir... Vous n'avez plus rien à m'apprendre , j'ai vu ... vous le saurez aussi bientôt , mais en ce moment... (*A part.*) Non , non , je commettrais une imprudence.

GEORGETTE , bas à Petit-Jacques.

On dirait que c'est toi qu'elle regarde davantage.

ODALINDE , à elle-même.

J'ai peine à contenir les mouvemens de mon cœur. Éloignons-nous pour calmer mon agitation. Allons m'assurer en même tems s'il m'est au moins permis de parcourir librement tout le château.

(Elle va pour sortir , s'arrête et revient embrasser l'enfant-Jacques.)

PETIT-JACQUES, à part.

Bon ! je crois que c'est moi. (*Odalinde se hâte d'embrasser aussi Georgette.*) Là ! voilà que je ne crois plus rien.

(*Odalinde sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE X.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

En bien ! Georgette ?

GEORGETTE.

Ah ! mon cher Petit-Jacques, ce méchant Monseigneur qui est là avec mon père... s'il allait le faire mourir !

PETIT-JACQUES.

Oh ! mais ça ne se passerait pas comme ça. Cette dame a de bons amis sans doute, et alors...

GEORGETTE.

Mais en attendant... tu connais mon père, on aura beau faire, il ne dira rien.

PETIT-JACQUES.

Sans doute.

GEORGETTE.

Cette dame, qui dit qu'elle sait tout, ne veut pas parler non plus. Mon Dieu ! mon Dieu ! comment faire ?

106 LES ENFANS DU BUCHERON.

PETIT-JACQUES.

Attends, Georgette... Je pense une chose, moi. Il y aurait un moyen de le tirer de là, mon père.

GEORGETTE.

Dis donc vite.

PETIT-JACQUES.

C'est pour savoir lequel de nous deux est l'enfant du prince Théobald qu'on le persécute ?

GEORGETTE.

Oui.

PETIT-JACQUES.

Quand Monseigneur le saura, il laissera mon père tranquille.

GEORGETTE.

Je le crois.

PETIT-JACQUES.

Eh bien ! ma sœur, je vais dire que c'est moi.

GEORGETTE.

Que c'est toi, mon frère ?

PETIT-JACQUES.

Est-ce que ça n'est pas bien imaginé ?

GEORGETTE.

Si fait, mais ce n'est pas à toi à dire ça, c'est à moi.

PETIT-JACQUES.

A toi ! es-tu folle ? Monseigneur n'aurait après ça qu'à te renfermer dans une prison bien noire !

GEORGETTE.

Mais mon père serait sauvé.

PETIT-JACQUES.

Non, il ne le serait pas, car il t'aime tant qu'il en mourrait de chagrin, au lieu que moi...

GEORGETTE.

Toi ? s'il t'arrivait malheur, mon père en aurait plus de chagrin encore, il t'aime bien mieux que moi.

PETIT-JACQUES.

Allons donc, je te dis que c'est toi qu'il préfère. Pardi ! ça se voit bien ; ce n'est pas que j'en sois jaloux, da ; il t'aime davantage, parce que tu es plus gentille, plus caressante, c'est tout simple. Ainsi c'est décidé, je vais appeler Monseigneur et lui dire...

GEORGETTE.

Appelle ; si Monseigneur vient, je lui dirai que c'est moi.

PETIT-JACQUES.

Oui ? eh bien ! moi, je lui dirai que tu mens.

GEORGETTE.

Et moi, je lui soutiendrai que c'est toi qui mens.

108 LES ENFANS DU BUCHERON.

PETIT-JACQUES, courant crier à la porte où est Lorédin.

L'enfant que vous cherchez, Monseigneur, c'est moi.

GEORGETTE, criant aussi.

Ça n'est pas vrai, Monseigneur, c'est moi.

PETIT-JACQUES, la ramenant vivement sur le devant de la scène.

Mais songe donc, Georgette, que si nous disons comme ça, Monseigneur n'en sera pas plus savant, ni mon père plus avancé.

GEORGETTE.

Silence, mon frère, cette dame revient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ODALINDE, ensuite ÉVRARD.

ODALINDE, à elle-même en rentrant.

J'EN avais le pressentiment, ma captivité est complète, je n'ai pu sortir de cette enceinte. (*Regardant vers le côté d'où elle vient.*) Qui vient ici? que vois-je! c'est Évrard.

PETIT-JACQUES.

C'est l'officier qui a si fort fâché mon père ce matin.

ÉVRARD, en entrant.

Bon! Lorédin n'est point avec vous.

ODALINDE, montrant la porte à gauche.

Il est là, il interroge Belplante.

ÉVRARD.

J'ai à vous parler, Madame; mais ces enfans...

ODALINDE, à part.

Qu'a-t-il à m'apprendre? (*A Petit-Jacques.*)
Mon cher.... (*à tous deux*) mes chers enfans, rentrez, je vous en prie.

GEORGETTE.

Quoi ! dans cette vilaine chambre ?

ODALINDE.

Pour peu de tems, je l'espère. Rentrez, je vous en conjure.

PETIT-JACQUES, à Georgette.

La bonne amie nous en conjure, viens, Georgette.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

ODALINDE, ÉVRARD.

ODALINDE.

COMMENT avez vous pu ?...

ÉVRARD, parlant vite.

J'ai pu pénétrer jusqu'à vous, cela doit vous suffire. J'accours vous tirer d'inquiétude sur le résultat des perquisitions ordon-

170 LES ENFANS DU BUCHERON.

nées chez le bûcheron. La boîte est trouvée, mais par moi seul; elle est en ce moment entre les mains du Comte, votre ami.

ODALINDE.

Ah! vous me rendez la vie! Mais comment...?

ÉVRARD.

C'est un coup du ciel! Tandis que les gens de Lorédin bouleversent tout, dans la maison, dans le jardin, j'aperçois une pierre énorme, je parviens à la soulever sans l'aide de personne, je glisse la main, je sens la boîte! Dissimulant ma joie sous un air de mauvaise humeur, je laisse retomber la pierre et je m'écrie: Morbleu! je croyais bien que je l'aurais trouvée là-dessous! Alors je dirige les recherches vers d'autres endroits: les autres se découragent, mon activité les abuse, ils me laissent chercher seul; je retourne à la pierre, je la soulève encore et je m'empare du précieux dépôt.

ODALINDE.

O bonheur!

ÉVRARD.

La boîte renferme toutes les preuves que c'est votre fils qui a été sauvé.

ODALINDE, avec joie.

Je ne me suis donc pas trompée!

ÉVRARD.

Une lettre de la femme Belplante à son

mari, et surtout un procès-verbal dressé par le défunt pasteur du village des Autans, signé de lui, de deux notables du lieu et de Clorina, gouvernante de vos enfans. Ces papiers nous apprennent qu'au moment où votre époux succombait sous les coups des brigands, la femme du bûcheron traversait la forêt avec son Petit-Jacques, qu'elle ramenait de chez sa nourrice. Épouvantée par les cris des assassins et des victimes, son enfant lui échappa et roula dans un ravin.

ODALINDE.

Malheureuse mère !

ÉVRARD.

Vous présumez le reste. Clorina avait eu le bonheur de sauver votre fils ; il fut confié à la femme Belplante, et prit chez elle la place et le nom de l'enfant qu'elle venait de perdre. On avait recommandé à cette femme le secret le plus absolu, et tout prouve qu'elle l'a religieusement gardé.

ODALINDE.

Ah ! fort bien.

ÉVRARD.

Un mot encore et je vous quitte. M. le Comte, à la tête de vos vassaux les plus dévoués est dans ce parc ; ils ont eu le bonheur d'y pénétrer par une brèche ; cachés dans les décombres et les buissons voisins, il restent à portée de vous entendre ; si votre danger

devient pressant, criez à votre secours et nous paraîtrons. Du courage, Madame je cours seconder vos amis.

ODALINDE.

O généreux jeune homme, comment pourrai-je ?...

ÉVRARD.

Triomphez, Madame, ce sera ma plus douce récompense.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

ODALINDE.

Lorédin ne reparaît point encore ! quel peut être l'objet d'un si long entretien ? Il m'inquiète ! (*Bruit d'une porte qui s'ouvre.*) Oh ! Ciel ! le voici sans doute !

SCÈNE XIV.

ODALINDE, LORÉDIN.

(Lorédin, en entrant, oublie de fermer la porte.)

ODALINDE, à part.

AFFECTONS un air calme. (*Haut.*) Eh bien ! Seigneur, qu'avez-vous obtenu de Bel-planté ?

LORÉDIN, d'un air sombre.

Beaucoup.

ODALINDE, avec effroi.

Beaucoup ? vous savez donc lequel de ces deux enfans...

LORÉDIN.

Pas encore. Je sais seulement que dès ce matin, et bien avant qu'il fût question du papier qu'on prétend avoir trouvé dans la forêt, Belplante avait déjà été interrogé par vous et par Évrard.

ODALINDE, à part.

Juste ciel !

LORÉDIN.

Vous prenez aussi, à ce qu'il me semble, un bien vif intérêt à cet enfant : quand vous seriez sa mère...

ODALINDE.

Moi, Seigneur ?

LORÉDIN.

Oui, quand vous seriez la princesse Odalinde elle-même...

ODALINDE, à part.

Tout est perdu !

LORÉDIN, à part.

C'est elle. (*Se tournant vers la coulisse.*)
Holà ! quelqu'un.

116 LES ENFANS DU BUCHERON.

RAIMBAUD, bas à l'officier, en regardant Odalinde.

Je comprends. (*Haut.*) Eh bien ! voilà mon épée.

(*L'officier sort avec les gardes. Une sentinelle paraît au dehors de la grille.*)

SCÈNE XVII.

ODALINDE, RAIMBAUD, LA SENTINELLE,
qui se promène devant la grille.

ODALINDE, à part.

Que dois-je augurer de cet événement ?

RAIMBAUD, à part.

Tâchons de bien remplir les intentions de Lorédin. (*Haut, comme parlant à lui-même.*) Voilà donc le prix de mes longs services ! ingrat Lorédin, tu ne crains pas.... Morbleu ! il reconnaîtrait maintenant son injustice, que je ne la lui pardonnerais jamais. (*A part.*) Je crois qu'elle donnera dans le piège.

ODALINDE.

Qu'est-ce donc, Raimbaud, vous me paraîsez bien irrité contre votre maître ?

RAIMBAUD.

Je le suis à tel point... (*Tombant aux pieds d'Odalinde.*) Madame, daignez recevoir l'hommage de mon respect.

ODALINDE.

Que faites-vous ? Je ne suis pas...

RAIMBAUD, se relevant.

Vous êtes la veuve de Théobald, et l'un des deux enfans qui sont ici est mon légitime souverain.

ODALINDE.

Eh bien ! s'il est ainsi, que prétendez-vous ?

RAIMBAUD.

Je fus bien coupable, sans doute ; mais je veux vous servir, Madame.

ODALINDE.

Vous !

RAIMBAUD.

Vous pouvez suspecter mon zèle ; je conviendrais même que c'est en ce moment le seul désir de la vengeance qui m'anime. Que vous importe, au reste, si vous en recueillez tout le fruit que vous pourriez attendre du dévouement le plus sincère ?

ODALINDE.

Et c'est devant cette sentinelle...

RAIMBAUD.

Cet homme m'est connu. (*A la sentinelle.*) Sentinelle, éloignez-vous.

(*La sentinelle se retire.*)

ODALINDE, à part.

Que vois-je ! elle obéit ! Comment se peut-il...

118 LES ENFANS DU BUCHERON.

RAIMBAUD.

Vous voyez, Madame, ce que je puis encore. Lorédin est loin de soupçonner les moyens que je me suis ménagés contre l'accident qui m'arrive. Mais parlez : avant de rien entreprendre pour vous, je veux être assuré qu'on ne vous a pas trompée vous-même sur l'existence de l'auguste enfant. Avez-vous des preuves suffisantes pour le faire reconnaître ?

ODALINDE.

Oui, j'en ai ; on les a trouvées chez Bel-
plante.

RAIMBAUD.

Qui ?

ODALINDE.

On les a trouvées.

RAIMBAUD.

Veuillez donc me les communiquer.

ODALINDE.

Ne pourriez-vous agir avant de les connaître ?

RAIMBAUD.

Non, Madame, pour m'exposer aux plus grands dangers, je veux être certain que vos preuves sont irrécusables.

ODALINDE.

Je ne les ai pas sur moi ; faites-nous sortir de

ACTE III, SCÈNE XVII. 11

ces lieux, les enfans, Belplante et moi, je vous les communiquerai.

RAINBAUD.

J'y consens, Madame ; mais vous allez me dire au moins lequel de ces enfans est le vôtre.

ODALINDE.

A quoi bon ?

RAINBAUD.

Je n'aurai pas, sans cela, le courage de le servir.

ODALINDE, à part.

Allons, c'est un piège.

RAINBAUD, à part.

Elle hésite. (*Haut.*) Prenez-y garde, je connais Lorédin, s'il n'apprend pas bientôt auquel de ces enfans il doit sa haine, il les sacrifiera tous deux.

ODALINDE.

Tous deux ! il aurait la barbarie..

RAINBAUD.

Tous deux périront, vous dis-je.

ODALINDE, avec force.

Sauvez-les donc tous deux, s'il est vrai que vous en ayez le pouvoir.

RAINBAUD.

Oui, j'en ai le pouvoir. Mais pourquoi re-

fuser de m'apprendre... J'ai bien déjà conçu quelques soupçons, mais...

ODALINDE.

Quelques soupçons, dites-vous?

RAIMBAUD, l'observant attentivement.

Oui, de légers indices m'ont fait penser que ce pourrait être la petite fille.

ODALINDE, nonchalamment.

Ah!

RAIMBAUD.

Mais en y réfléchissant mieux, je me suis dit n'est-ce pas plutôt le garçon?

ODALINDE, très-vivement.

Le garçon!

RAIMBAUD, à part.

C'est le garçon! (*Courant appeler auprès de la coulisse.*) Monseigneur, venez, venez, votre ennemi est trouvé.

ODALINDE, à part.

Grand Dieu!

(Elle court éperdue regarder par la grille, tandis que Raimbaud court ouvrir la porte où sont les enfans.)

ACTE III, SCÈNE XVIII.

SCÈNE XVIII.

PRÉCÉDENS, LORÉDIN, BELPLANTE
ET LES ENFANS.

LORÉDIN.

dis-tu, Raimbaud ?

Raimbaud saisit d'une main Petit-Jacques, qui est
Georgette, et tire de l'autre un poignard
qu'il tenait caché sous son manteau.)

INDE, revenant rapidement sur Raimbaud
dit, scélérat !

RAIMBAUD.

Voilà, le voilà, l'enfant de Théobald !

LORÉDIN.

Triomphe !

BELPLANTE, entrant avec précipitation.

Qu'est-ce qu'y a donc ? (*Apercevant
l'enfant.*) Par la jarnidiennne !

Il précipite sur Raimbaud, le désarme et le
tient au collet.)

LORÉDIN, allant pour frapper Belplante.

Arrête ! tu es donc las de vivre ?

BELPLANTE.

C'est égal, on m'tuera, mais j'tuerai
auparavant.

(Lorédin s'arrête interdit.)

322 LES ENFANS DU BUCHERON.

ODALINDE, retournant précipitamment à la grille et criant avec force.

Au secours ! au secours !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS. LE COMTE, en habit guerrier, ÉVRARD, ET UNE TROUPE D'HOMMES ARMÉS.

(Le Comte et les siens, armés de carabines, sortent des huissons et des ruines, paraissent à la grille et couchent en joue Lorédin.)

LORÉDIN.

QUE vois-je ?

LE COMTE.

Si tu fais un pas, si l'un des tiens se montre, tu es mort.

ÉVRARD et les autres.

Tu es mort.

BELPLANTE.

C'est ça, morgué ! (*Poussant rudement Raimbaud du côté de Lorédin.*) Passe par là, toi, c'est ta place.

LORÉDIN.

Horrible trahison ! (*Au Comte.*) Eh bien ! que voulez-vous ?

LE COMTE.

Tu as la clef de cette grille, remets-la

promptement, et nous te jurons par l'honneur que ta vie, ta liberté seront respectés.

LORÉDIN.

Mais...

LE COMTE.

Remets cette clef, tu n'as plus qu'un moment.

LORÉDIN, donnant la clef à Belplante.

La voilà.

LE COMTE.

Recule deux pas et qu'ils sortent librement.

(Lorédin et Raimband reculent. Belplante ouvre la grille et va pour sortir avec Odaline et les Enfants.)

LORÉDIN, furieux.

Ah ! mourons plutôt que de voir cet enfant détesté...

(Il arme un pistolet et couche en joue Petit-Jacques. Odaline pousse un cri en se jetant devant son enfant. Le Comte et Évrard lâchent en même tems leurs coups , et Lorédin tombe mort. Aussitôt les gens du Comte se précipitent dans la salle, et repoussent dans la coulisse ceux de Lorédin que le bruit avait attirés.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, excepté LORÉDIN.

ODALINDE, à ceux qui poursuivent les gens de Lorédin.

Qu'on épargne ces malheureux. Ils tremblaient sous le féroce Lorédin, ils seront forcés de chérir leur nouveau maître. (*A Petit-Jacques.*) Viens, mon cher Adolphe, viens dans les bras de ta mère ?

BELPLANTE.

Est-il possible ! Quoi ! mon pauvre Petit-Jacques, tu ne seras donc plus... (*S'inclinant.*) Quoi ! vous seriez mon prince !

PETIT-JACQUES, sautant à son cou.

Que je sois ce qu'on voudra, je t'aimerai toujours, et ma petite sœur aussi.

(Il embrasse Georgette.)

LE COMTE.

On vous expliquera tout, brave homme.

ODALINDE.

Je ne parle pas de ce que je ferai pour vous, mon cher Belplante.

BELPLANTE.

Ah ! Madame, je... certainement... l'plaisir... l'avantage... là, qui m'aurait dit qu'oe

p'tit gars... Oh ! j'en perdrai la tête, c'est dé-
cidé !

PETIT-JACQUES.

Tu n'iras plus couper de bois dans la forêt.
mon père.

BE LPL ANTE.

I' m'appelle encore son père ! allez , mon
prince , avant qu'j'y sois fait, je m'tromperai
itou plus d'une fois.

FIN DES ENFANS DU BUCHERON.

JEAN-DE-CALAIS,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
A GRAND SPECTACLE,
PAR M. CAIGNIEZ;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 4 janvier 1810.**

PERSONNAGES.

JEAN-DE-CALAIS , armateur français.

CONSTANCE, princesse de Portugal et femme de Jean-de-Calais.

LE ROI de Portugal.

DON JUAN , prince de Portugal, neveu du Roi.

ISABELLE , duchesse d'Alméda , amie de Constance.

ALPHONSE , enfant de quatre à cinq ans, fils de Jean-de-Calais et de Constance.

RUSTAN , homme inconnu dévoué à Jean-de-Calais.

INÈS , suivante de Constance.

PÉDRO , pilote-côtier.

BÉATRIX , femme de Pédro.

ALVAR , confident de don Juan.

UN OFFICIER du palais.

LE CONTRE-MAÎTRE de Jean-de-Calais.

OFFICIERS , **GARDES** , **DAMES** et **ÉCUYERS** de la suite d'Isabelle.

MATELOTS de Jean-de-Calais. **MARINS** du port et habitants.

GENS de don Juan , travestis en matelots.

FEMMES de matelots qui , avec les dames d'Isabelle , dansent dans le ballet.

(La scène est à Lisbonne , et l'action est censée se passer vers le 12^e siècle.)

JEAN-DE-CALAIS,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le port de Lisbonne. Sur l'un des côtés est une vieille tour qui sert de phare. Àuprès de la tour est la maison du pilote-côtier. Au lever du rideau, le ciel est couvert de nuages, les flots sont agités, les éclairs brillent et le tonnerre gronde. C'est le matin au point du jour.

SCÈNE I.

PÉDRO, QUELQUES MARINS DU PORT, ensuite
BÉATRIX.

PÉDRO, sortant de sa maison, aux marins qui viennent à lui.

ALLONS, allons, alerte mes amis; courez préparer la chaloupe, et nous nous embarquerons. Dépêchez-vous, je vais vous rejoindre.

(Les marins sortent.)

BÉATRIX, sortant de la maison.

Eh mais, mon dieu, Pédro, te voilà déjà

sur pied, après avoir tenu la mer hier toute la journée, et par le tems le plus épouvantable!

PÉDRO.

Que veux-tu, ma bonne Béatrix? un pilote-côtier doit s'attendre à cela tous les jours. L'officier du port est venu m'avertir qu'un vaisseau, qu'on a signalé cette nuit, pourrait bien avoir besoin de secours. En effet, j'ai monté à la tour, et je l'ai distingué qui se maintenait avec beaucoup de peine à quelque distance des grands récifs. Il faut, parbleu! que le capitaine de ce vaisseau soit un habile homme, pour rester ainsi en panne par une mer aussi houleuse.

BÉATRIX.

Ne t'expose donc pas tant, mon cher Pédro?

PÉDRO.

Ah! bah! hier la tourmente était furieuse, j'espère, et cependant personne n'a péri de l'équipage qui est venu briser à la côte.

BÉATRIX.

Ma foi, sans ta chaloupe c'était fait de ces deux femmes et de ce pauvre petit.

PÉDRO.

A propos, comment ont-elles passé la nuit?

BÉATRIX.

Fort bien, m'ont-elles dit; car elles sont déjà levées. Le petit, qui est beau comme un amour, dort encore de tout son cœur.

PÉDRO.

Bon, bon, tant mieux. T'ont-elles dit aussi par quel hasard elles se trouvaient sur ce vaisseau, et ce qu'elles viennent faire à Lisbonne ?

BÉATRIX.

Elles sont sœurs, et le Portugal est leur patrie. Elles s'étaient embarquées dans un port de France. L'une d'elles, la mère de l'enfant, se dit la femme d'un matelot, et paraît fort inquiète d'un autre vaisseau sur lequel est son mari, et qui doit arriver dans ce port.

PÉDRO.

Paste! pour la femme d'un matelot elle a fort bonne tournure.

BÉATRIX.

La belle merveille que la femme d'un matelot soit bien tournée! Pardi! tu n'étais encore que cela quand je t'ai épousé, et certainement, sans me flatter, j'étais alors...

PÉDRO.

Une femme fort agréable, je le sais, ma bonne Béatrix; mais, entre nous, tu n'avais pas, comme celle-ci, ce certain air qui...

BÉATRIX.

Qui... quoi ?

PÉDRO.

Eh bien ! oui, cet air qui ferait croire que

les habits d'une grande dame lui siéraient tout aussi bien que ceux qu'elle porte.

BÉATRIX.

Je n'ai pas remarqué cela du tout, moi.

PÉDRO.

Allons , allons , ne te fâche pas. Je pars ; embrasse-moi , et dis à notre étrangère que si le bâtiment que je vais reconnaître est celui qui l'intéresse, elle peut compter sur moi.

(Il embrasse sa femme.)

BÉATRIX.

Va , mon cher Pedro , et que le bon Dieu te ramène sain et sauf.

(Pedro s'éloigne et Béatrix le suit.)

PÉDRO , se retournant.

Tu ne rentres pas à la maison ?

BÉATRIX.

Tout à l'heure. Je veux te conduire jusqu'à la chaloupe. Bon , voilà nos voyageuses. (*Allant à la porte de sa maison.*) Mes bonnes amies, si vous avez besoin de moi , je vais revenir.

(Elle suit Pedro.)

SCÈNE II.

CONSTANCE et INÈS, sortant de la maison du pilote.

(Elles sont vêtues en femmes du peuple.)

CONSTANCE, à Inès, qui veut la retenir.

LAISSE-MOI, ma chère Inès, je veux voir si cet orage...

INÈS.

Vous voyez bien qu'il s'apaise ; rentrez ; car, malgré votre déguisement, c'est vous exposer, Madame...

CONSTANCE.

Chut. Appelle-moi ta sœur, et n'oublie pas de me tutoyer.

INÈS.

Je dirai ma sœur, puisque vous l'exigez ; mais je ne pourrai jamais tutoyer la princesse de Portugal.

CONSTANCE, vivement.

Paix donc, encore une fois. (*Eclairs et tonnerre éloignés.*) Quand cessera donc cet orage ? Depuis deux jours, la mer horriblement agitée, le ciel toujours en feu, me font trembler pour le vaisseau de mon époux.

INÈS.

L'orage était bien plus violent hier, et ce-
Mélodrames. G.

pendant nous avons eu le bonheur d'échapper au naufrage. Le vaisseau de votre époux est beaucoup plus fort que celui qui nous a transportés ici. D'ailleurs, il connaît ces parages; c'est un marin si habile, si expérimenté! Jean-de-Calais, enfin, a bravé si souvent les tempêtes, que je ne serais pas étonnée qu'il ne vît qu'une simple bourrasque dans celle qui vous fait aujourd'hui trembler pour ses jours.

CONSTANCE.

Tu as beau dire, Inès, je ne serai parfaitement heureuse que quand Jean-de-Calais pourra renoncer au perfide élément.

INÈS.

Ce que je ne conçois pas encore, c'est qu'au lieu de vous prendre sur son bord, votre époux vous ait laissée embarquer sur ce mauvais vaisseau qui ne pouvait résister aux accidens d'une longue navigation.

CONSTANCE.

Je puis te le dire maintenant, ma chère Inès. Avant notre départ, tu te serais efforcée de combattre ma résolution, et c'est ce que j'ai voulu éviter. Je t'ai donc fait croire que mon embarquement avait été convenu ainsi entre mon époux et moi; mais apprends qu'il ignore que je l'ai suivi et qu'il me croit encore à Calais.

INÈS.

Que me dites-vous? Ah! quel sera son éton-

nement quand il verra que vous l'avez devancé à Lisbonne.

CONSTANCE.

Je ne veux paraître à ses yeux que lorsque j'aurai vu l'effet de son arrivée dans ce pays. Si je suis trompée dans mon attente, je profiterai des facilités que m'offre ce déguisement pour réparer mon imprudence. Quand je songe que pour ne plus voir Jean-de-Calais en but à la fureur des flots, j'assemble peut-être sur sa tête un orage plus terrible que tous ceux de l'Océan, je ne sais si je ne dois pas plutôt renoncer à mes projets. En effet, qu'avais-je à désirer ? Jean-de-Calais ignore encore qui je suis, et n'en est pas moins depuis six ans le plus empressé et le plus tendre des époux. Ah ! sans le désir de revoir mon père....

INÈS, voyant venir Béatrix.

Ma sœur, voilà notre obligeante hôtesse qui vient à nous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX.

BÉATRIX.

En bien, bonnes femmes, voilà le temps qui se calme enfin ; si le vaisseau dont le sort vous inquiète est celui que mon cher Pédro

est allé reconnaître , il n'a plus de dangers à courir.

CONSTANCE.

Quoi ! il y a en vue du port un vaisseau qui veut y entrer ? A-t-on reconnu son pavillon ?

BÉATRIX.

On croit que c'est le pavillon de France.

CONSTANCE , à Inès.

Ah ! ma chère Inès. (*A Béatrix.*) Et le brave Pédro est allé à sa rencontre ?

BÉATRIX.

Oui, oui, le cher homme vient de partir, et Dieu sait comme la vague le ballote à présent. A peine eut-il quitté le rivage, que j'ai perdu de vue sa chaloupe, comme si la mer l'avait engloutie.

CONSTANCE.

Oh, Ciel ! et vous n'avez pas frémi ?

BÉATRIX.

Bon ! il en est revenu tant de fois que je n'y pense plus. Je sais bien qu'un jour il peut tout comme un autre... (*A Constance.*) Tiens, ma chère amie, ne parlons pas de ça. Si le malheur arrive, alors seulement il sera tems de me désespérer. Mais tu dois penser de même, toi, puisque tu es la femme d'un matelot, m'as-tu dit.

CONSTANCE.

Oui... Mais je n'ai pas encore pu prendre sur moi...

(Elle jette un coup d'œil à Inès, qui sourit de la familiarité de Béatrix.)

BÉATRIX.

Eh bien! j'ai été comme ça. Mais, va, quand tu auras comme moi vingt-cinq ans de mariage, le vent, le tonnerre et les tempêtes ne t'empêcheront plus de dormir. Allons, allons, embrasse-moi, tu me plais, car je me reconnais à ton âge.

CONSTANCE, se retirant un peu.

Vous êtes trop...

BÉATRIX.

Né sois donc pas honteuse. Si je suis la femme d'un pilote-côtier, notre homme n'a-t-il pas été matelot aussi? Je ne suis pas fière, vois-tu.

INÈS.

Vous pensez fort bien.

BÉATRIX.

Ah! ça, mes bonnes amies, vous êtes portugaises, connaissez-vous quelqu'un ici?

CONSTANCE, hésitant.

Pas... précisément. Cependant ce n'est pas la première fois que nous voyons Lisbonne. Sauriez-vous des nouvelles de Donna Isabelle d'Alméida?

BÉATRIX.

De la duchessed'Alnêda, veux-tu dire, qui était l'amie intime de notre pauvre défunte princesse de Portugal, et qui, dit-on, la pleure encore tous les jours ?

CONSTANCE, vivement.

Vraiment ! on dit cela ?

BÉATRIX.

Oui, tout le monde le dit. Ce n'est pas, j'imagine, comme d'une de vos connaissances que vous vous informez d'elle ? Une duchesse !

CONSTANCE, avec embarras.

Non, sans doute. Mais nous avons connu quelqu'un qui nous en a si souvent parlé... J'aurais été bien aise... Voilà pourquoi je...

BÉATRIX.

J'entends, j'entends. Eh bien ! elle n'est point encore mariée, toute aimable qu'elle est. Mais les grands ne se marient pas ainsi.

CONSTANCE, soupirant.

Je le sais.

BÉATRIX.

Ce n'est pas comme nous autres : vous me plaisez, me voulez-vous ? Oui. Allons vite, la noce ; puis grand gala, violons et castagnettes. C'est charmant, n'est-ce pas, ma belle amie ? Voilà aussi, j'en suis sûre, toute l'histoire de ton mariage.

INÈS, souriant.

Oui, oui, à peu près.

BÉATRIX.

Pour en revenir à la duchesse Isabelle, on dit que notre bon Roi, depuis la mort de sa fille, ne trouve de consolation que dans la société de cette dame, et cela par la raison, comme je vous le disais, qu'elle a été la meilleure amie de la princesse Constance.

CONSTANCE.

Vous me parlez de la mort de la Princesse, on est donc convaincu ici qu'elle a cessé de vivre ?

BÉATRIX.

Oh ! rien n'est plus certain qu'elle a péri dans les flots. Il y a cinq à six ans de cela. Elle s'avise, un beau matin, d'aller avec une des dames de sa suite, qu'on appelait Inès, s'aventurer sur la mer, dans une petite barque, grande comme la main ; voilà tout à coup qu'il s'élève un orage épouvantable. Bonsoir ; la barque a été retrouvée le lendemain sur la côte, à quelques lieues d'ici ; elle était vide ; et la preuve que c'était la même barque, c'est qu'on y a trouvé le voile et un bracelet de la Princesse. Vous voyez donc bien que sa mort est certaine. D'ailleurs, s'il en était autrement, depuis six ans on aurait eu de ses nouvelles ; elle aurait écrit à son père, qui l'aimait tant ; à son cousin don Juan, avec qui elle était à la veille de se marier quand elle a disparu.

CONSTANCE, à part, d'un ton de mépris.

A don Juan !

BÉATRIX.

C'est ce mariage-là qui aurait été beau !
Au reste , ce Prince n'en est pas moins aujourd'hui l'unique héritier de la couronne de Portugal. Aussi l'on peut dire qu'il est déjà plus roi que le Roi lui-même , par son ascendant sur l'esprit de son oncle, qui , uniquement occupé de ses regrets, lui laisse presque tout le soin des affaires du royaume.

CONSTANCE, bas à Inès.

Ah ! c'est cet ascendant qui me fait trembler !

BÉATRIX.

Tenez, tenez, le hasard vous sert à merveille, la voilà, la Duchesse qui vient de ce côté. Restons ici, vous pourrez la considérer tout à votre aise.

CONSTANCE, bas à Inès.

Comment faire ? cette femme... (*A Béatrix.*)
Comme j'ai une grâce à lui demander, ne vous étonnez pas si vous me voyez l'aborder ; mais il vous faudrait...

BÉATRIX.

M'en aller, peut-être ? Non, non, je veux voir comment tu oseras... mais que je ne te gêne pas, fais-lui ta demande, je me tiendrai plus loin.

CONSTANCE.

Je vous en serai fort obligée.

BÉATRIX.

Oh ! je ne suis pas du tout curieuse , moi..

(Constance se cache la figure, soit avec son mouchoir, soit avec une partie de son vêtement.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, CONSTANCE, INÈS,
ÉCUYERS ET DAMES de la suite d'Isabelle,
BÉATRIX, qui se tient un peu à l'écart.

(Isabelle va pour passer son chemin avec son monde, Constance va aussitôt à elle.)

CONSTANCE.

MADAME la Duchesse voudrait-elle s'arrêter un instant ? (*A un écuyer qui veut l'écart.*) Il faut que je lui parle.

ISABELLE, s'arrêtant.

Que me veut cette femme ? (*A l'écuyer.*)
Laissez.... (*A Constance, qui s'approche.*)
Parlez, ma bonne, je vous écoute.

CONSTANCE.

Quand vous aurez fait écarter votre monde.

ISABELLE.

Je n'imagine pas que vous ayez rien à me dire qui ne puisse être entendu.

CONSTANCE.

Vous en jugerez autrement, quand vous aurez jeté les yeux....

(Elle lui tend la main, en lui indiquant de regarder une bague qui brille à son doigt.)

ISABELLE.

Oh ! Ciel ! cet anneau...

CONSTANCE.

Chut !

ISABELLE, lui saisissant la main, avec la plus vive émotion.

Laissez-moi faire. [(*Haut à son monde.*)]
Mes amis, rien n'égale ma joie, un joyau précieux, que je croyais perdu depuis longtemps, vient d'être retrouvé. Cette bonne personne me le rapporte aujourd'hui ; mais il faut que je m'informe.... Éloignez-vous ; vous m'attendrez au palais.

(Béatrix, qui s'est rapprochée petit à petit, se trouve auprès de Constance au moment où la suite d'Isabelle se retire.)

CONSTANCE, se retournant à Béatrix.

Eh bien, Béatrix, ne m'avez-vous pas dit....

BÉATRIX.

Que je me tiendrais plus loin, c'est vrai ; mais je vous le jure, c'est sans m'en apercevoir que je..... ce n'est pas par curiosité au moins.

(Elle lui prend la main, pour regarder sa bague.
Constance la lui retire vivement.)

ISABELLE, à Béatrix.

Laissez-nous, bonne femme.

BÉATRIX.

Oui, madame la Duchesse. (*A part.*) Il n'est pourtant pas si beau ce joyau-là. Hum ! il y a quelque chose là-dessous. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE V.

ISABELLE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE, se découvrant le visage.

Me reconnais-tu, ma chère Isabelle ?

ISABELLE.

O bonheur inespéré ! c'est vous, chère Princesse ! (*Elle se précipite dans ses bras.*) Vous vivez ! n'est-ce point une illusion ? (*Constance lui montre Inès.*) Inès aussi ! Mais par quel prodige ?... ce déguisement...

CONSTANCE.

Parlons bas, ma bonne amie. Modère-toi, et tâche de m'écouter.

ISABELLE.

Oui, parlez, 'chère Princesse ; je vous ai serrée contre mon cœur, maintenant je puis vous entendre.

CONSTANCE.

Qu'a dit mon père de ma disparition ?

ISABELLE.

Il a été désespéré. Il est convaincu, comme tout le monde, que vous avez péri dans les flots, et il en est inconsolable. Ah ! quelle sera sa joie ! venez...

CONSTANCE.

Non, Isabelle. Je ne veux me montrer à mon père que quand je serai certaine que les deux êtres auxquels je suis liée par les nœuds les plus chers et les plus sacrés, ne courent en ces lieux aucun danger.

ISABELLE.

Quels sont-ils ?

CONSTANCE.

Mon époux et mon fils.

ISABELLE.

Qu'entends-je ? Vous êtes mariée et vous avez un enfant ?

CONSTANCE.

Oui, ma fidèle amie, je suis mariée, je suis heureuse ; j'ai un enfant charmant que j'ai fait nommer Alphonse, du nom de son grand-père. Je l'ai amené avec moi ; il est là, dans la maison du pilote, où il repose encore. Mon époux doit arriver aujourd'hui peut-être, mais il ignore que je l'ai devancé dans ce pays.

ISABELLE.

Je ne reviens pas de mon étonnement !

CONSTANCE.

Écoute. Tu sais qu'on avait arrêté mon mariage avec mon cousin don Juan, et que le jour en était fixé. Cependant mon aversion pour don Juan était extrême ; mais j'avais résolu d'imposer silence aux mouvemens de mon cœur et d'obéir sans murmurer. Le lendemain d'une fête brillante que don Juan m'avait donnée, le jour commençait à peine, que pour me distraire de la contrainte de la veille, je descendis du palais, seulement accompagnée d'Inès. Nous nous égarons dans le parc, et nous arrivons sur le bord de la mer ; j'aperçois une barque faiblement attachée au rivage, il me prend fantaisie d'y mettre le pied, sans autre but que de varier les objets de ma distraction. Je n'avais point remarqué que le ciel était couvert de sombres nuages ; profondément absorbée dans mes tristes pensées, je ne voyais point, je n'entendais point Inès, qui m'avait suivie, et qui s'efforçait de me faire sentir le danger de mon imprudence. La barque se détache ; à peine avons-nous quitté la rive que l'orage se déclare, et nous interdit tout espoir de regagner la terre. Au plus fort de la tempête, un corsaire des côtes de Barbarie rencontre notre barque, et nous prend sur son bord.

ISABELLE.

Oh! Ciel ! vous ne vous êtes point empressée

de déclarer qui vous étiez et de promettre la plus riche rançon ?

CONSTANCE.

Nous n'en eûmes pas le tems ; car un autre vaisseau survint, et attaqua le corsaire. On se battit avec acharnement. Le bruit affreux des armes, les imprécations, les hurlemens des Barbaresques, les cris de fureur des assaillans, mêlés et confondus avec le bruissement des vagues et les éclats du tonnerre, nous glaçaient d'épouvante et d'horreur. Le chef des pirates, désespérant de la victoire, et écumant de rage, accourt à nous, lève sur moi son poignard tout sanglant...

ISABELLE.

Grand Dieu !

CONSTANCE.

Lorsque le commandant de l'autre vaisseau survient, lui porte un coup terrible, et renverse à ses pieds ce brigand féroce.

ISABELLE.

O justice du Ciel !

CONSTANCE.

Cet ange libérateur était ce Jean-de-Calais, qui, jeune encore, est le plus fameux marin de notre tems. On remarquait à côté de lui un intrépide matelot, qui, depuis le commencement de l'action, ne le perdait pas de vue, et paraît souvent les coups qui mena-

çaient son chef. Tout l'équipage du corsaire est forcé de se rendre, on brise nos fers, et l'on nous transporte sur le bord du vainqueur. Le matelot dont j'avais admiré le dévouement passe auprès de moi, me considère un instant, s'approche, et me dit à voix basse : « Vous êtes la princesse de Portugal ». Un mouvement irrésolû me fait lui répondre qu'il se trompe; mais il ajoute : « Ne craignez rien, Madame, je ne dirai pas qui vous êtes ». A ces mots, il s'éloigne et ne reparait plus. Bientôt Jean-de-Calais lui-même vient à nous, paraît touché de notre situation, nous prodigue ses consolations, et mille offres de service. Un trouble inconnu m'agite à la vue de cet homme généreux, tandis qu'en pensant à ma patrie je n'y vois plus que l'odieux don Juan, qui m'attend pour combler mon malheur. Jean-de-Calais poursuit sa route, et les sentimens estimables qu'il ne cesse de me témoigner..... enfin, te le dirai-je, Isabelle ? j'y fus sensible, il m'offrit sa main, et je l'acceptai.

ISABELLE.

Quoi ! c'est Jean-de-Calais que vous avez épousé ! Et lui avez-vous appris votre naissance ?

CONSTANCE.

Aurais-je pu l'épouser, s'il l'avait connue ? Il l'ignore encore, et n'en a même aucun soupçon.

ISABELLE.

Et vous ne craignez pas, ~~je~~ en reparaissant ici, qu'on ne veuille rompre des nœuds qui ne sont assortis que par l'amour ?

CONSTANCE.

Eh ! n'ai-je pas un enfant ?.... Je ne viens point réclamer les droits de ma naissance ; je ne veux que tomber aux genoux de mon père, implorer de sa bonté pardon pour moi , grâce pour mon époux , et tendresse paternelle pour cette innocente créature qui lui tient d'aussi près que si j'avais épousé le plus grand des monarques. Mais avant de quitter ce déguisement , et de m'offrir à ses yeux , je voudrais qu'il apprît seulement que j'existe encore , et que je suis épouse et mère.

ISABELLE.

De quelle manière désirez-vous qu'il l'apprenne ?

CONSTANCE.

L'arrivée de mon époux dans ce port l'en instruira , et voici comment. Lorsqu'il fut question , il y a quelques mois , de son prochain embarquement , j'obtins de lui qu'il me fit peindre avec mon enfant sur la poupe de son vaisseau , dans des proportions assez grandes pour que cet objet pût frapper de loin tous les yeux. Cela fut exécuté au gré de mes désirs , la ressemblance est parfaite. Je savais d'ailleurs que dans ce voyage il devait plus

particulièrement s'arrêter dans le port de Lisbonne. Ainsi tu prévois que si son vaisseau se montre ici, on ne manquera pas de remarquer sur sa poupe cette peinture inusitée.

ISABELLE.

Je n'en fais aucun doute. Mais comment après cela?...

CONSTANCE.

Cessons cet entretien, ma chère Isabelle, car on finirait par s'étonner de me voir te reténir si long-temps. Tu viendras me retrouver ce soir dans la maison du pilote-côtier où nous logeons en attendant.

ISABELLE.

Mais vous ne pouvez point rester là; il faut vous introduire au palais.

CONSTANCE.

Au palais? Comment? sans m'exposer...

ISABELLE.

Écoutez. Le roi a permis, pour la première fois depuis six ans, qu'on célébrât aujourd'hui par des fêtes l'anniversaire de sa naissance.

CONSTANCE.

Pour la première fois, dis-tu? O mon père, il semble qu'un secret pressentiment t'avertit que je suis auprès de toi!

ISABELLE.

Les portes du palais seront ouvertes, le

peuple aura la liberté d'y pénétrer et de se répandre partout ; vous vous mêlerez dans la foule, et vous vous rendrez dans le bosquet d'orangers, où je vous attendrai. Alors je vous conduirai dans le joli pavillon qui est tout auprès et que vous connaissez : moi seul en ai la clef.

CONSTANCE.

A quelle heure l'entrée du palais sera-t-elle permise à tout le monde ?

ISABELLE.

Dans deux heures au plus tard.

CONSTANCE.

Et bien ! dans deux heures au bosquet d'orangers.

ISABELLE.

Deux heures encore , ma chère Constance, avant que je puisse sans contrainte vous exprimer toute l'ixresse que me cause votre retour inattendu !

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CONSTANCE, INÈS, PÉDRO ET
MARINS DU PORT.

CONSTANCE.

Ah ! voilà le pilote... (*A Pédro qui entre.*)

Eh bien ! mon brave homme , quelle nouvelle de ce vaisseau ?

PÉDRO.

Bonne. Vous allez le voir arriver. Peste ! c'est un superbe bâtiment. Au surplus , cela doit être , c'est celui de Jean-de-Calais.

CONSTANCE , avec joie.

De Jean-de-Calais !

PÉDRO.

Oui , de ce fameux marin français , à qui Calais , sa patrie , a permis d'ajouter son nom au sien , en considération de ses services. J'ai remarqué sur la poupe de son vaisseau une chose assez curieuse , c'est une bannière qui y est attachée , et sur laquelle on a peint une très-belle femme , avec un petit garçon qui repose sa tête sur les genoux de sa mère.

CONSTANCE , à part.

Fort bien , d'autres le remarqueront aussi. (*Haut.*) Et Jean-de-Calais n'a couru aucun danger ?

PÉDRO.

Aucun. Si fait , pourtant , il a bien manqué... Mais ça été l'affaire d'un instant , il n'y paraît plus.

CONSTANCE.

Comment donc ?

PÉDRO.

Il était sur le tillac ; un coup de vent survient , vous l'enlève et le jette à la mer.

CONSTANCE.

Oh ! Ciel !

PÉDRO.

Heureusement un matelot qui se trouvait là se précipite, plonge, rattrape Jean-de-Calais et le ramène. Ainsi ce n'est qu'un bain qu'il a pris : il a changé d'habits, et se trouve maintenant frais et gaillard, comme si de rien n'était.

CONSTANCE.

Je respire !

PÉDRO.

Je n'avais pas encore atteint le vaisseau quand le coup est arrivé, sans cela j'aurais pu.... Mais, ma foi, il faut convenir que je ne m'en serais pas mieux acquitté que ce matelot que j'ai vu plonger. Il faut qu'il soit un fier nageur, car la mer lançait de terribles lames. (*Se retournant.*) Oh ! oh ! voilà que le vaisseau est entré dans le port. Allons, il faut aller aider à amarrer. (*Aux marins du port*) Suivez-moi, vous autres.

(Il s'éloigne avec eux.)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, INÈS.

INÈS, à Constance.

Nous rentrons sans doute, Madame ?

CONSTANCE.

Un moment. Il sera tems quand on débarquera. Je veux, s'il est possible, voir de loin, mon époux. (*Regardant vers la coulisse.*) Ah ! regarde, ma chère Inès, le voilà, c'est lui ! tiens, vois-tu sur le tillac ? Que mon cœur est troublé ! Tenons-nous un peu à l'écart.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JEAN-DE-CALAIS
sur le vaisseau, dont la poupe se montre en ce moment dans le fond, une grande partie du bâtiment restant cachée par la coulisse. On voit suspendue à la poupe la bannière où sont les portraits de Constance et de son fils. MATELOTS du vaisseau, parmi lesquels est RUSTAN, PÉDRO ET LES MARINS DU PORT ; BÉATRIX.

BÉATRIX, sortant de sa maison.

AH ! bon, voilà ce vaisseau. Voyons donc si mon cher Pédro...

(Elle va regarder au fond. Les marins du port apportent des cordages et des planches. On amarre et l'on débarque, plusieurs matelots descendent sur le rivage. Jean-de-Calais reste sur le tillac et surveille la manœuvre.)

INÈS, bas à Constance.

Croyez-moi, Madame, il est imprudent de rester ici.

154. JEAN-DE-CALAIS.

CONSTANCE, regardant toujours le vaisseau.

Où... nous rentrons.

(Parmi les matelots descendus à terre, on distingue Rustan. Il s'éloigne de ses camarades, aperçoit Constance et Inès, et témoigne de la surprise.)

RUSTAN, à part.

Je ne me trompe pas. Mais elle n'était pas sur notre bord ! Serait-elle ici à l'insu de son époux ?

CONSTANCE, bas à Inès.

Comme cet homme me considère !

FÉDÈRE, en passant, à Rustan,

Mon compliment, camarade, tu plonges à ravir.

RUSTAN.

Il s'agissait de sauver Jean-de-Calais.

CONSTANCE, vivement.

Ah ! c'est donc vous, brave matelot...

RUSTAN.

Oui... (*Mystérieusement.*) Oui, Princesse.

CONSTANCE, à part.

Oh ! Ciel !

(Rustan la salue et s'éloigne.)

BÉATRIX, qui a remarqué Rustan.

Cet air mystérieux, cette marque de respect...

CONSTANCE.

Quel est cet homme ? Ses traits ne me sont point inconnus.

ENES.

A moi non plus, Madame.

BÉATRIX, à part.

Madame ! et tantôt c'était sa sœur.

ENES.

Bon ! voilà votre fils qui vient à nous.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE, sortant
de la maison.

CONSTANCE.

Pourquoi sortir, Alphonse ? Je te l'avais
défendu.

ALPHONSE, apercevant le vaisseau.

Ah ! vois donc, maman, le vaisseau de
mon père !

CONSTANCE.

Ouf, mais rentrons. Viens vite.

ALPHONSE.

Tiens, le voilà mon père ; il descend, cou-
rons au-devant de lui.

CONSTANCE, le prenant vivement par le bras.

Viens donc, nous le verrons plus tard.

(Elle l'entraîne dans la maison. Inté les suit.)

BÉATRIX, à part.

Eh mais ! mon Dieu ! je crois que j'ai fait une sottise, moi, de parler tantôt si familièrement à ces femmes ! Allons bien vite m'assurer de ça.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE X.

JEAN-DE-CALAIS, UN CONTRE-MAITRE, MATELOTS.

JEAN, descendant le dernier.

EH bien ! mes amis, vous voyez que nous arrivons à bon port ; nous avons été furieusement ballottés ces deux-jours-ci ; et si nous n'avions pas habilement manœuvré, ma foi... Au reste, tout le monde a fait son devoir, je suis content. En conséquence, je vous annonce qu'il y a double paie pour trois jours.

TOUS LES MATELOTS.

Vive Jean-de-Calais ! vive notre brave commandant !

JEAN.

C'est fort bien, mes amis ; mais pour que je vive, il ne faut pas qu'il me vienne encore de ces coups de vent comme celui de tantôt, qui m'a fait faire cette terrible culbute. Je n'aurai pas toujours là, à côté de moi, un

ACTE I, SCÈNE X.

homme.... Mais où est-il donc cet intrépide nageur ?

LE CONTRE-MAÎTRE, cherchant autour de lui.

Il était encore là tout à l'heure, commandant.

JEAN.

Pourquoi ne l'ai-je pas vu depuis ? Contre-maître, savez-vous comment se nomme ce matelot ?

LE CONTRE-MAÎTRE.

C'est Rustan.

JEAN.

Rustan ! Je m'en doutais. C'est cet originaire que nous trouvons toujours à bord quand nous sommes en mer, puis qui disparaît et qu'on cherche vainement dès que nous débarquons quelque part.

LE CONTRE-MAÎTRE.

Lui-même. Il tutoie tout le monde, jusqu'à ses chefs ; et je ne serais pas étonné qu'il vous tutoyât aussi, mon commandant.

JEAN.

Bon, bon ! j'aime les gens de ce caractère. Allons, qu'on le cherche, et qu'il vienne me voir.

JEAN.

Eh ! que diable, si ce n'est point un esprit follet, il faut bien qu'il soit ici quelque part. Qu'on le cherche. (*Deux ou trois matelots s'éloignent.*) Je lui dois un grand remerciement, parbleu ! Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je lui suis redevable. Quand j'attaquai, il y a six ans, cet infâme corsaire qui parmi ses captives retenait Constance et sa compagne, j'ai remarqué ce même matelot se battant auprès de moi comme un enragé ; et je crois même que dans cette affaire il m'a sauvé plus d'une estocade.

LE CONTRE-MAÎTRE.

Commandant, voilà le matelot que vous avez demandé.

JEAN, regardant entrer Rustan.

Justement, c'est mon homme.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAN.

RUSTAN.

Qu'est-ce que tu me veux, Jean-de-Calais ?

JEAN.

Eh ! parbleu, je veux... t'embrasser d'abord.

(Il l'embrasse.)

RUSTAN.

Tu ne pouvais me faire plus de plaisir.

JEAN.

Mais ce n'est pas tout, Rustan ; je te dois une récompense.

RUSTAN.

Tu ne me dois rien du tout.

JEAN.

Comment diable ? n'est-ce rien que la vie que tu m'as sauvée.

RUSTAN.

Belle bagatelle !

JEAN.

Tu appelles cela une bagatelle, toi ?

RUSTAN.

Oui, une bagatelle ; non pas sans doute pour celui qui reçoit ce service, mais pour celui qui le rend. Est-ce que tu laisserais périr sous tes yeux quelqu'un que tu pourrais sauver ?

JEAN.

Non, ventrebleu !

RUSTAN.

Eh bien ! tu vois donc que tu ne sais ce que tu dis, quand tu prétends me devoir une récompense.

JEAN, au Contre-maitre.

Voilà un drôle de corps. (*A Rustan.*) Ah !

100 JEAN-DE-CALAIS.

~~M. Rustan.~~ Il faudra cependant bien que tu
~~viennes de moi~~ quelque chose.

RUSTAN.

Rien.

JEAN.

~~Il faut~~, si fait ; ou je me trompe fort, ou
~~tu ne~~ refuseras pas ce que j'ai à t'offrir.

RUSTAN.

Qu'est-ce que c'est ?

JEAN.

Mon amitié.

(Il lui tend la main.)

RUSTAN, la lui saisissant.

Homme généreux ! (*Se frappant sur le cœur.*) Il y a long-temps que tu es là, Jean-de-Calais, et c'est à la vie et à la mort.

JEAN.

Je ne vois pas par quel motif...

RUSTAN.

Tu parles du léger service que je viens de
te rendre, tu en as rendu bien d'autres dans
ta vie, toi !

JEAN.

A qui ?

RUSTAN.

Tu ne t'attends pas, j'espère, que je puisse
te citer tous les heureux que tu as faits, les
services signalés que tu as rendus au com-
merce, en purgeant les côtes de ta patrie, de

l'Espagne et du Portugal, des pirates qui les infestaient. Quant à tes bienfaits particuliers, je n'en citerai qu'un. Tu te rappelles sans doute l'île de Lobos, l'une des Canaries, où s'est maintenue jusqu'à ce jour une coutume barbare, qui veut que le corps d'un débiteur mort insolvable reste sans sépulture, jusqu'à ce qu'il plaise à quelque âme généreuse de payer ses dettes.

JEAN, aux matelots qui l'entourent.

Je sais ce qu'il veut dire. Aucun de vous, je crois, mes amis, n'était encore de mon équipage lorsque j'abordai sur cette île, il y a bien dix ans de cela. Quelle fut ma surprise, en effet, quand j'entrai dans la ville, de voir étendu au milieu de la place le corps d'un malheureux expiré naturellement de la veille, et surtout lorsqu'on m'expliqua la loi cruelle qui condamnait sa dépouille mortelle à rester là sans sépulture, pour le supplice de ses concitoyens plutôt que pour le sien ! Mais mon indignation fut au comble, quand j'appris que le pauvre diable avait été un très-honnête négociant, que des pertes successives avaient réduit à la nécessité de manquer à ses engagements. Ma foi, je ne pus tenir à cette atrocité, je payai sa dette, et le fis inhumer sur-le-champ. (*A Rustan.*) Si tu appelles cela un grand service, je ne pense pas que l'obligé vienne jamais m'en faire ses remerciemens.

RUSTAN.

Qu'en sais-tu ?

JEAN, vivement.

Hein ?

RUSTAN.

Sans doute. Crois-tu donc n'avoir obligé que lui ? Sais-tu si cet infortuné ne laissait pas une famille, des enfans, qui, grâce à ton bienfait, ont pu se relever de leur état misérable, et reprendre avec honneur le commerce de leur père ?

JEAN.

Tant mieux si c'est ainsi, mais tu n'en sais rien, n'est-ce pas ? ni moi non plus, car dès le soir même j'avais remis à la voile.

RUSTAN.

Je pourrais te rappeler encore ta générosité envers ces malheureuses captives sur un vaisseau corsaire que tu venais de couler à fond.

JEAN.

Ah ! doucement, mon ami, c'est bien différent ! L'une de ces captives n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour me tourner la tête. Mille tonnerres ! sais-tu que j'aurais donné tout mon sang et ma vie pour Constante ! Cela ne s'appelle pas de la générosité, j'étais amoureux.

RUSTAN.

Mais te l'as épousée sans connaître ni son pays ni sa naissance.

JEAN.

Oui ; mais non pas sans connaître ses nobles sentimens et son aimable caractère. Qu'avais-je besoin d'en savoir davantage ? J'ai très-bien fait, je t'en réponds ; car voilà six ans que cette femme adorable me rend le plus heureux des hommes ?

RUSTAN.

Et cependant il n'y a pas d'années que tu ne la quittes pour plusieurs mois.

JEAN.

Que veux-tu ? c'est ma destinée. Il faut que je fasse marcher ensemble mon amour pour Constance, et ce que je dois à ma patrie. Jusqu'à présent, j'ai su concilier assez bien l'un et l'autre. Chaque fois qu'il me faut quitter ma femme et mon enfant, c'est, j'en conviens, un rude moment à passer ; mais aussi quand mon vaisseau rentre au port, que je vois ma femme accourir dans mes bras , et mon petit marmot s'accrocher à mes jambes , jusqu'à ce que je l'enlève à ma hauteur pour le baiser avec transport, alors la jote , les larmes, une ivresse folle... Ah ! mon ami , il faut avoir voyagé loin des objets qui nous sont chers , pour se figurer ce bonheur-là.

RUSTAN.

Oui , c'est la vérité. Adieu , Jean-de-Calais ; maintenant que te voilà débarqué , mon

service de matelot ne t'est plus nécessaire ,
je te laisse. Au revoir.

(Il va pour sortir.)

JEAN.

Allons, le voilà qui s'échappe encore ! (*Courant le retenir.*) Eh quoi ! tu acceptes mon amitié , et tu me quittes !

RUSTAN.

Non , mon ami : si tu restes ici , j'y reste ;
si tu pars , je pars. Je ne veux plus te perdre
de vue.

JEAN.

Viens donc loger avec moi.

RUSTAN.

Cela ne se peut pas. J'ai des personnes à
voir dans cette ville. Quand tu voudras de
mes nouvelles , tu en trouveras à l'auberge
du Vaisseau Amiral.

JEAN.

Si l'auberge est bonne , je peux bien y des-
cendre aussi.

RUSTAN , le regardant avec un air de réflexion.

Toi?... non... je ne crois pas que ce soit
là que tu loges ?

JEAN.

Cela dépend de moi , j'espère.

RUSTAN.

Peut-être.

JEAN.

Comment, peut-être ?

RUSTAN.

Oui, il peut survenir telle circonstance....
Écoute, Jean-de-Calais, j'ai un peu parfois
le don de lire dans l'avenir. Par exemple, en
ce moment, je prévois pour toi, dans ce
pays, une aventure extraordinaire.

JEAN.

Est-ce que tu prétends être sorcier, par
hasard ?

RUSTAN.

Non, mais j'ai de l'expérience ; du coup
d'œil et de l'observation : avec ces trois cho-
ses, on voit très-loin. Adieu.

JEAN, le retenant vivement.

Eh bien ! eh bien ! tu t'en irais comme
cela ! attends donc, que diable... Que doit-il
m'arriver selon toi ?

RUSTAN.

Je ne le sais pas précisément. Mais la chose
peut tourner à bien, et je l'espère.

JEAN.

Ah ! ça, tu vas m'expliquer, sans doute...

RUSTAN.

Quand tu auras eu ton premier entretien
avec le roi de Portugal.

(Il va pour sortir.)

JEAN, le retenant encore.

Avec le roi ! Es-tu fou ? Je n'ai rien à démêler avec le roi de ce pays , moi.

RUSTAN.

Je te dis qu'il voudra te voir et te parler. Tu n'auras pas , je pense , l'impolitesse de lui refuser cette satisfaction.

JEAN.

Mais qui es-tu donc , pour me parler ainsi ?

RUSTAN.

Je me nomme Rustan , je suis ton ami , et je te le répète , tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

JEAN-DE-CALAIS, MATELOTS, PÉDRO,
HABITANS, OFFICIERS DU PALAIS.

(A la fin de la scène précédente , on a vu du monde se rassembler dans le fond , pour considérer la peinture du vaisseau. Des officiers surviennent et se mêlent aux habitans.)

JEAN , regardant sortir Rustan.

VOILA , sur ma parole , un être bien singulier ! Mais pourquoi me suit-il partout , et s'attache-t-il à moi comme mon ombre ? Il vient de me rappeler mon aventure de l'île de Lobos ; comment l'a-t-il apprise ? aurait-il

quelque raison d'y prendre intérêt ? Je le croirais assez, vraiment.

(On aperçoit, dans le groupe qui est rassemblé devant le vaisseau, plusieurs personnes qui ont l'air de se parler mystérieusement, en indiquant la peinture.)

PLUSIEURS VOIX DU GROUPE.

C'est elle. Oui, c'est elle.

UN OFFICIER, confidemment à un autre officier,
en se retirant du groupe.

Certainement, c'est elle. Allons promptement...

(Les deux officiers sortent.)

JEAN, se retournant.

« C'est elle, disent-ils ? Et ils sont là tous en admiration devant le portrait de ma femme ! La connaîtrait-on dans ce pays ? Serait-ce donc là le motif du désir de Constance d'avoir son portrait sur ma poupe ? ce désir qui ne m'a paru d'abord qu'une fantaisie sans conséquence... Oh ! c'est cela, je suis dans sa patrie. Voyons donc que je m'informe. Bon ! je vois le pilote-côtier qui pourra... (Appelant Pédro.) Holà, pilote ; un mot, je t'en prie.

PÉDRO, accourant.

Plaît-il, commandant ?

JEAN.

Qu'est-ce que tout ce monde veut dire par ces mots : C'est-elle, c'est-elle.

PÉDRO.

Mon commandant, chacun se dit là-bas qu'il ne faut pas parler de cela tout haut. D'ailleurs, comme vous devez le savoir mieux que personne, il est inutile...

JEAN.

Eh! non, morbleu ! je ne sais rien.

PÉDRO.

Ah ! bah ! vous ne savez rien !

JEAN.

Non, de par tous les diables ! Explique-moi donc...

PÉDRO.

Quoi ! vous ne savez pas que cette femme si bien peinte sur la poupe de votre vaisseau...

(Il s'interrompt en voyant sa femme accourir à lui.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX.

(Béatrix tire vivement Pedro à l'écart et lui parle bas.)

JEAN, à part.

En bien ! il me laisse-là à présent !

(Il observe Pedro et Béatrix.)

PÉDRO, à Béatrix.

Quoi ! c'est elle ?

BÉATRIX.

Chut !

JEAN, à part.

Allons, encore !

PÉDRO.

Mais cela n'est pas croyable. Tu es bien sûr que c'est...

BÉATRIX.

Paix donc !

PÉDRO.

Mais...

BÉATRIX.

Paix donc, te dis-je ; je m'y suis si bien prise, qu'elle a été forcée de me l'avouer.

JEAN, à part.

De qui parle-t-elle ?

BÉATRIX, montrant des pièces d'or dans sa main.

Et voilà pour notre silence.

PÉDRO, émerveillé.

Que vois-je ? de l'or ! en si grande quantité ? Oh ! oui, oui, c'est elle.

JEAN, à part.

Toujours c'est elle ! (*Haut.*) Écoute donc, pilote, t'aperçois-tu que j'ai eu la complaisance d'attendre que tu aies fini ?

PÉDRO, hors de lui.

Mille pardons, commandant ; c'est que,
Métodrames. 6.

VOYEZ-VOUS... c'est une chose qui... j'en suis vraiment... oui... je... c'est... (*A Béatrix.*)
Rentrons, Béatrix. (*Prenant le bras de sa femme et l'emmenant.*) Sais-tu, femme, que c'est un trésor qui est tombé là chez nous!
(*Ils rentrent chez eux.*)

SCÈNE XIV.

JEAN-DE-CALAIS, LE MONDE, dans le fond.

JEAN.

MAIS c'est pour me faire damner ! Parbleu ! je commence à m'apercevoir que mon original de Rustan avait raison de dire qu'il m'arriverait ici quelque chose d'extraordinaire. Il ne me manquerait plus que d'être mandé chez le roi, à présent.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, en grande tenue.

L'OFFICIER.

N'ÊTES-VOUS pas Jean-de-Calais, le commandant du vaisseau qui vient d'arriver dans ce port ?

JEAN, après avoir regardé l'officier de la tête aux pieds.

Moi-même.

L'OFFICIER.

Le roi désire avoir avec vous un entretien particulier. Faites-moi la grâce de m'accompagner au palais.

JEAN, s'écriant.

Eh bien ! nous y voilà ? (*A l'officier.*) Le roi veut me parler, dites-vous ?

L'OFFICIER.

Oui, Jean-de-Calais ; et je crois bien que vous n'aurez qu'à vous féliciter de cette entrevue. Comme vous serez peut-être obligé de l'attendre quelque temps, le roi m'a chargé aussi de vous recommander la plus grande discrétion, jusqu'à ce qu'il ait pu s'expliquer avec vous.

JEAN.

Oh ! je serai fort discret, je vous le garantis ; car je ne sais pas du tout ce qu'on me veut.

L'OFFICIER.

Très-bien, commandant, voilà justement comme il vous faut parler à tout autre qu'à Sa Majesté. Venez, je vous en prie.

JEAN.

De tout mon cœur, parbleu ! puisqu'il n'y a que ce moyen de savoir enfin ce que tout

172 JEAN-DE-CALAIS. ACTE 1, SCÈNE XV.
cela veut dire. (*A lui-même.*) Il faut
venir que ce Rustan est un singulier hon
(Il sort avec l'officier , tandis que tout le m
du fond se rapproche et se range pour le ve
aller.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le jardin du palais. Il y a, dans le fond à gauche, un pavillon d'une architecture élégante, et dont la porte est fermée.

SCÈNE I.

CONSTANCE, ISABELLE, ALPHONSE
INÈS.

ISABELLE.

ARRÊTONS-NOUS ici. Nous voilà parvenues jusqu'à ce pavillon sans avoir excité l'attention de personne. La foule qui vient d'entrer dans ce jardin pour jouir de la fête, se porte en ce moment de l'autre côté du grand canal. Elle se rassemble tumultueusement sur le passage du roi, qui sort avec don Juan pour aller au port contempler votre portrait.

CONSTANCE.

Ah ! ma chère Isabelle, de quel trouble cette attente remplit mon cœur ?

ISABELLE.

Ouvrons.

(Elle va ouvrir le pavillon.)

ALPHONSE.

Maman, quand verrons-nous donc mon père ?

CONSTANCE.

Bientôt, bientôt, mon fils ; mais , silence !

ALPHONSE , voyant le pavillon ouvert.

Ah ! voyons.

(Il court dans le pavillon.)

ISABELLE , revenant à Constance.

Entrez , chère princesse ; moi , je vous quitte , car il faut...

CONSTANCE.

Un instant , Isabelle ; tandis que nous sommes seules , dis-moi si mon père...

ALPHONSE , accourant à la porte du pavillon.

Viens donc voir , maman , comme c'est beau là-dedans !

CONSTANCE.

Paix donc , Alphonse ! (*A Inès.*) Entre avec lui , Inès.

(Inès entre avec Alphonse dans le pavillon.)

SCÈNE II.

CONSTANCE , ISABELLE.

CONSTANCE.

En bien ? ma bonne amie , mon père ?...

ISABELLE.

J'ai lieu de croire que vous pouvez tout espérer de sa tendresse. Il avait d'abord ac-

cordé peu de confiance au récit de ses officiers ; il pensait qu'une faible ressemblance avait pu les abuser. Dès qu'il m'a vu joindre mon témoignage au leur, son cœur paternel n'a pu tenir à l'espoir flatteur que je lui présentais, sa voix s'est altérée, ses larmes ont coulé, et il s'est empressé de donner l'ordre qu'on lui amenât Jean-de-Calais. Mais avant de l'admettre en sa présence, il est allé s'assurer par ses yeux de l'exactitude du rapport que nous venions de lui faire.

CONSTANCE.

Et qu'a dit don Juan ?

ISABELLE.

Il a paru désirer que cette peinture fût un indice certain de votre existence. Cependant, quand j'affectais à dessein d'appuyer sur la possibilité de votre retour, je lui ai remarqué une certaine inquiétude qui ne m'a pas fait augurer favorablement de ses dispositions. Il ne renoncera pas facilement à ses droits au trône ; et il sait que, si vous reparaissiez, le don seul de votre main pourrait les lui conserver.

CONSTANCE.

Ah ! qu'il me laisse mon époux et mon enfant, je lui abandonne tous mes droits.

ISABELLE.

Abandonner vos droits, Madame ! Croyez que les Portugais ne le souffriraient pas. Vous

avez un fils , votre Alphonse est du sang des rois , puisque vous lui avez donné le jour ; c'est à cet enfant bien plus qu'à don Juan que ces droits appartiennent. Mais entrez dans ce pavillon , où personne ne viendra vous troubler. J'ai pris soin d'y faire porter pour vous et pour votre fils des habits plus conformes à votre rang ; je vous conseille de vous en revêtir à tout événement. C'est en ce lieu même , vous le voyez , que la fête est préparée. Votre père y sera présent , et vous pourrez , sans qu'il s'en doute , l'apercevoir de ce pavillon. Au reste , vous ne paraîtrez que lorsque vous le jugerez convenable.

CONSTANCE.

Eh bien ! ma chère amie , je m'en repose sur ta prudence.

ISABELLE.

Entrez vite , je vois venir quelqu'un.

(Constance indique à Isabelle que c'est Jean-de-Calais qui vient. Elle entre dans le pavillon et ferme après elle.)

SCÈNE III.

ISABELLE, JEAN-DE-CALAIS,
L'OFFICIER.

(Isabelle reste à l'écart pour voir entrer Jean-de-
Calais.)

JEAN, en entrant, à l'officier.

Et vous ne voulez pas me dire ce qu'on
me veut ici ?

L'OFFICIER.

Je ne le puis.

ISABELLE, à part.

C'est donc là Jean-de-Calais.

JEAN, à part.

Oh ! oh ! quelle est cette dame qui m'exa-
mine si particulièrement.

ISABELLE, s'approchant.

C'est vous ; je crois , qui êtes Jean-de-
Calais ?

JEAN.

Oui, Madame.

ISABELLE.

Vous attendez le roi.

JEAN.

Oui, Madame ; et ce n'est pas sans impa-
tience, je vous le proteste.

ISABELLE.

Le roi n'en a pas moins de vous entretenir, car il me l'a dit en sortant.

JEAN.

Ah ! le roi vous a dit... (*Se tournant vers l'officier.*) Diable ! cette dame est donc bien....

L'OFFICIER.

C'est la duchesse d'Alméda. Quelqu'un de votre connaissance a dû vous en parler quelquefois.

JEAN.

Jamais ; mais n'importe. (*A Isabelle.*) Madame la Duchesse, puisque vous parlez familièrement au roi, vous savez sans doute pourquoi je suis ici ?

ISABELLE.

Oui.

JEAN.

Vous allez donc avoir la complaisance de me le dire...

ISABELLE.

Jean-de-Calais, je vous supplie de croire que je forme pour votre prospérité les vœux les plus sincères.

(Elle lui fait une grande révérence.)

JEAN, lui rendant son salut.

Madame, je suis...

(Isabelle se retire.)

SCÈNE IV.

JEAN-DE-CALAIS, L'OFFICIER.

JEAN, à lui-même.

Cette dame est excessivement polie ; mais j'aurais préféré de sa part une révérence de moins et quelques paroles de plus. (*À l'officier.*) Ah ça, dites-moi donc, mon officier, serais-je votre prisonnier, par hasard ?

L'OFFICIER.

Point du tout, commandant.

JEAN.

À la bonne heure. Eh bien ! ou causons ensemble, ou laissez-moi la liberté de causer avec moi-même.

L'OFFICIER.

Il m'est défendu de causer avec vous.

JEAN.

Ah ! cela vous est défendu. En ce cas, il me sera beaucoup plus agréable d'être seul, tout seul, que d'être seul à deux. Faites-moi donc le plaisir...

L'OFFICIER.

Mais je dois répondre...

JEAN.

Que j'attendrai le roi, n'est-ce pas ? Soyez

tranquille, je ne m'en irai pas , je vous en donne ma parole d'honneur.

L'OFFICIER.

Ce mot suffit, commandant.

(Il se retire.)

JEAN, à lui-même.

Il lui est défendu de causer avec moi !

SCÈNE V.

JEAN-DE-CALAIS, RUSTAN a couvert d'un
manteau son habit de matelot.

RUSTAN, à part en entrant, montrant le pavillon.

C'est là qu'elle est entrée.

JEAN, se retournant.

Eh ! voilà Rustan ! Viens donc , mon ami.
Sais-tu que ta prédiction s'est accomplie ? Le
roi me fait demander.

RUSTAN.

On me l'a dit.

JEAN.

Mais toi , pourquoi te trouvé-je ici ?

RUSTAN.

Je t'ai dit que j'avais des personnes à voir
dans cette ville. Je mourais d'envie surtout
de trouver un certain Diégo, avec qui je m'é-

tais particulièrement lié, dans un voyage que je fis ici long-tems avant que je te connusse.

JEAN.

Ah ! tu étais déjà venu à Lisbonne. Et quel homme est-ce que ce Diégo ?

RUSTAN.

Oh ! c'est à présent un homme d'importance. Il est écuyer du premier prince du sang, de don Juan, neveu du roi de Portugal. Diégo m'a reçu à bras ouverts, en ancien ami ; il veut même que je loge chez lui : j'ai accepté, pour être plus près de toi.

JEAN.

Plus près de moi, dis-tu ? Où demeure cet écuyer ?

RUSTAN.

Il occupe dans ce palais un assez bel appartement, au-dessus de don Juan son maître.

JEAN.

Oh ! oh ! et c'est pour être plus près de moi que tu acceptes un logement au palais ? Comment l'entends-tu ? Est-ce que tu t'imagines que je vais loger ici, moi ?

RUSTAN.

Je le présume. Le roi sait trop bien vivre pour t'envoyer coucher à l'auberge.

JEAN.

Allons , voilà qu'il va me faire encore des prédictions !

RUSTAN.

Je le voudrais ; mais pour cela je ne vois pas encore assez clair dans l'avenir , et c'est pour mieux étudier ton étoile que je me suis introduit ici. J'ai fait jaser Diégo : je sais déjà que don Juan est un fort méchant homme, et qu'Alvar , son intendant , est un scélérat.

JEAN.

Qu'est-ce que cela me fait ? je n'ai point affaire à eux.

RUSTAN.

Je le crains , cependant.

JEAN.

En quoi ? comment ? à quel sujet ?

RUSTAN.

Tout ce que je pourrais te dire à présent ne te serait d'aucune utilité. Ta conférence avec le roi est inévitable , et son résultat sera nécessairement le même , soit qu'on te prévienne ou non des questions qu'il doit te faire. Après cela , j'imagine que don Juan pourra concevoir des desseins ; Alvar , son âme damnée , en sera l'agent ; Diégo peut-être en aura connaissance , et je tâcherai de faire parler Diégo. Enfin , si je puis te rendre quelque important service , c'est alors que ie me

féliciterai d'avoir atteint le but auquel je tends sans cesse.

JEAN.

Quel est ce but ? comment sais-tu tant de choses qui me regardent ? qui es-tu ? explique-toi.

RUSTAN.

Je le ferais bien volontiers, si tu devais en ce moment en tirer quelque avantage.

JEAN.

Il a juré de me faire enrager ! (*Il voit Rustan qui s'éloigne de quelques pas et s'arrête à considérer le pavillon.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais-là ?

RUSTAN.

Je m'oriente.

JEAN.

Il s'oriente !

RUSTAN.

C'est là le nord, bon. (*Revenant à Jean-de-Calais.*) Tu dis donc que j'ai juré de te faire enrager ? Tu ne me rends pas justice ; je puis t'en donner la preuve. Le roi peut tarder encore quelque tems à rentrer ; eh bien ! mon ami, pour te faire trouver le tems moins long, il me prend envie de te procurer la plus agréable distraction.

JEAN.

Je t'en défile, car je sèche d'impatience, et rien ne saurait m'en distraire.

RUSTAN.

Pas même ta femme ?

JEAN.

Ma femme ! Rêves-tu, de me proposer une distraction qui est à plus de trois cent lieues d'ici ? A moins que ta sorcellerie ne veuille faire un prodige en ma faveur.

RUSTAN.

Écoute. Je vais te laisser : quand tu seras seul, tourne-toi vers le nord, là, justement dans la direction de ce pavillon.

JEAN, ironiquement.

Fort bien, c'est vers le nord qu'il faut que je me tourne pour que le charme opère ?

RUSTAN.

Sans doute. Calais n'est-il pas au nord de ce pays ? Or, de tout tems, l'usage est de se tourner vers l'endroit où se trouve la personne à laquelle on s'adresse.

JEAN.

Je sais cela ; après ?

RUSTAN.

Après, il te faudra appeler Constance à haute voix.

JEAN, ironiquement.

Trois fois, sans doute ? c'est la règle.

RUSTAN.

Deux fois, trois fois, c'est indifférent. En-

suite, ajoute ces mots : *Je sais que tu es ici, parais, je t'en conjure.*

JEAN , commençant à s'inquiéter.

Eh bien ?

RUSTAN.

Eh bien ! elle paraîtra.

JEAN , stupéfait.

Elle paraîtra ! (*Après un instant de réflexion.*) Allons , je vois que tu veux t'amuser à mes dépens ; mais je te pardonne , tu m'as parlé de ma femme , et c'était la plus agréable distraction que tu pusses me procurer. Quant à ton évocation , je n'aurai certainement pas la duperie d'en faire l'essai , pour te donner le passe-temps de rire de ma crédulité.

RUSTAN.

En ce cas , je n'ai plus qu'une observation à te faire. Le roi t'a fait demander , je te l'avais dit d'avance : si tu fais ce que je te prescris , tu verras ta femme , je te le dis aussi d'avance. Maintenant , fais comme tu voudras. Adieu.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

JEAN-DE-CALAIS, ensuite CONSTANCE.

JEAN.

Tu verras ta femme ! et c'est bien sérieusement qu'il me dit cela ! Est-ce que ma femme , à mon insu , m'aurait suivi jusqu'en ces lieux ? Bah ! quelle folie ! par quel motif aurait-elle fait cette démarche ? Parbleu ! je veux... (*Regardant autour de lui.*) Je suis bien seul, que risqué-je ? Essayons. Personne ne saura ma faiblesse. (*Se tournant vers le pavillon.*) C'est là le nord , a dit mon homme, voyons donc. (*Appelant.*) Constance ! ma chère Constance... (*A lui-même.*) Rien encore. Oh ! mais j'oubliais... (*Élevant la voix.*) Je sais que tu es ici , parais , je t'en conjure. (*A lui-même en riant.*) Comme elle vient ! ah ! ah ! ah ! (*Revenant sur le devant.*) Al-lons , je suis pris pour dupe. Heureusement qu'on ne m'a pas entendu. Oh ! comme Rustan se moquerait de moi s'il savait...

(Tandis qu'il tourne le dos au pavillon , la porte s'ouvre, et Constance paraît.)

CONSTANCE.

Tu m'appelles , Jean-de-Calais ?

JEAN , se retournant.

Que vois-je ? grand Dieu ! est-ce toi , Constance, et sous cet habit ?...

CONSTANCE.

Ah ! cher époux, comment sais-tu ?...

JEAN, hors d'haleine.

Attends.... attends que je respire. .. mon étonnement, ma joie... (*Il lui prend la main en hésitant.*) C'est bien toi, n'est-ce pas ?

CONSTANCE.

Eh quoi ! mon ami ! tu en douterais ?

JEAN.

Ce n'est donc point une illusion ! Constance ! ma chère amie ! mais pourquoi ce déguisement ? Comment se fait-il ?... Vraiment je crois rêver. Ta présence ici me paraît une chose tellement surnaturelle.... C'est toi cependant, oui, c'est bien toi que je serre contre mon cœur !

CONSTANCE.

Mais, Jean-de-Calais, tu m'étonnes à ton tour. Comment, puisque tu savais que j'étais ici, peux-tu ?...

JEAN.

Je savais cela, moi ? Que je meure si je m'en doutais seulement.

CONSTANCE.

Cependant, en m'appelant tout à l'heure, tu l'as dit assez haut.

JEAN.

Je l'ai dit, oui, parce qu'on me l'avait

ainsi prescrit ; mais j'étais convaincu du contraire. Je t'appelle sans m'attendre à te voir, et tu parais ! Tu m'avoueras qu'une telle apparition... En effet, comment pouvais-je imaginer ?... C'est que je n'en suis pas encore revenu !

CONSTANCE.

Tu m'appelais sans t'attendre à me voir ? je ne conçois pas...

JEAN.

Connais-tu Rustan ?

CONSTANCE.

Rustan ? non. C'est donc lui qui t'a dit que j'étais ici ?

JEAN.

Que tu étais ici, non, mais que tu y serais, si je le voulais. Car il ne parle pas comme tout le monde, lui. C'est bien le plus drôle de corps que j'aie jamais rencontré de ma vie.

CONSTANCE.

N'est-ce point un de tes matelots ?

JEAN.

Précisément.

CONSTANCE.

Celui qui t'a retiré des flots ? Je l'ai rencontré, il m'a parlé. En effet, il paraît me connaître depuis long-tems ; car je me rappelle maintenant ses traits. Il combattait avec

toi sur ce vaisseau corsaire où tu m'as trouvée parmi les captifs.

JEAN.

Mais explique-moi donc.... Je puis enfin t'écouter, mes sens troublés commencent à se rasseoir, parle, ma tendre amie... Et notre cher enfant ?

CONSTANCE.

Il est là, dans ce pavillon, avec Inès.

JEAN.

Et mon Alphonse aussi ! Mais comment ?...

CONSTANCE.

Silence ! Il pourrait survenir quelqu'un, séparons-nous, nous nous reverrons après ta conférence avec le roi ?

JEAN.

Tu sais donc que le roi...

CONSTANCE.

Oui.

JEAN.

Tu sais peut-être aussi ce qu'il me veut ?

CONSTANCE.

Comment pourrais-je le savoir ?

JEAN.

Ma foi, d'après tout ce qui m'arrive ici, quand tu le saurais, je ne m'en étonnerais pas. C'est qu'on n'a jamais vu... On veut me rendre fou, je crois ! Par exemple, tu es là,

je te vois , je te parle , j'en ai l'âme ravie , certainement ; mais comment diable cela s'est-il fait ? Me le diras-tu enfin ?

CONSTANCE.

Je te l'expliquerai plus tard. Qu'il te suffise de savoir que je ne pouvais supporter d'être si souvent et si long-tems éloignée de toi ; je t'ai suivi ; je veux désormais , malgré les vents et les orages , t'accompagner partout , tu m'auras sans cesse à tes côtés dans le calme et dans la tempête ; oui , Jean-de-Calais , je t'ai consacré toute mon existence , ta destinée est la mienne , nous devons vivre et mourir ensemble.

JEAN.

Mais tu m'alarmes , ma tendre amie ! ce discours.... Est-ce que tu craindrais pour nous ?...

(Bruit éloigné de trompette et de tambour.)

CONSTANCE.

Voici le roi qui rentre , sans doute. Cependant , rassure-toi , j'espère que rien ne troublera notre bonheur.

JEAN.

Et tu ne veux pas me dire ?...

CONSTANCE.

Quand le roi t'aura parlé.

(Elle se hâte de rentrer dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

JEAN-DE-CALAIS, ensuite L'OFFICIER.

JEAN.

EH! mais, ne voilà-t-il pas que ma femme parle comme cet original de Rustan! Ah! voici mon silencieux gardien. (*À l'officier.*) Eh bien! mon camarade, vous le voyez, je suis encore où vous m'avez laissé! Le roi est-il rentré?

L'OFFICIER.

Oui, commandant; il est rentré par la porte du parc, et va passer ici. Ayez la complaisance de vous promener dans cette allée jusqu'à ce que j'aie prévenu Sa Majesté que vous êtes prêt à paraître devant-elle.

JEAN, à lui-même.

Allons, voilà ma nef engagée dans les brisans, et je ne vois pas encore quelle manœuvre pourra m'en tirer.

L'OFFICIER.

Voici le roi. Éloignez-vous.

JEAN.

Vous viendrez donc me reprendre dans cette allée?

L'OFFICIER.

Oui.

JEAN.

Je vous attends. (*A part en sortant.*)
Que peut-il avoir à me dire ?

(*Il passe dans une allée à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE ROI, DON JUAN, ISABELLE, L'OFFICIER de la scène précédente, AUTRES OFFICIERS et SUITE DU ROI, DAMES DE LA SUITE D'ISABELLE.

(*Isabelle et sa suite entre en même temps que le roi, mais d'un côté opposé.*)

ISABELLE.

En bien, Sire, vous avez vu ce portrait ?
Vous avez remarqué cette extrême ressemblance ?

LE ROI.

Oui, ma chère Isabelle. Je ne reviens pas de mon étonnement ! La vue de ces traits, qui sont véritablement ceux de ma fille, m'a jeté dans un trouble qui n'est point encore apaisé. Cependant il est possible que le hasard seul ait produit cette ressemblance ; ma conviction même est trop complète à cet égard ; n'avons-nous pas acquis la cruelle certitude que cette chère enfant n'existe plus ? Non, non, je n'ai plus de fille.

L'OFFICIER.

Sire, Jean-de-Calais attend à deux pas que vous daigniez l'admettre en votre présence.

LE ROI.

Eh ! que me dira-t-il ? Je le vois maintenant, mon espoir ne s'appuie sur aucun fondement raisonnable.

ISABELLE.

N'importe, Sire. Quel peut être l'inconvénient d'interroger Jean-de-Calais sur cette étrange peinture ?

LE ROI, à l'officier.

Eh bien ! allez ; faites venir ce brave marin. (*L'officier sort.*) Quelle apparence, Isabelle, que ce portrait puisse être celui de Constance ? Car que signifierait cet enfant qui repose familièrement sa tête sur ses genoux ?

DON JUAN.

En effet, pourquoi se trouve-t-il là pour gâter ce charmant tableau ?

ISABELLE.

Seigneur, je ne pense pas qu'un bel enfant puisse jamais gâter un tableau.

LE ROI.

Isabelle a raison, don Juan. Tu n'as donc pas remarqué comme il est joli cet en-

fant ? Je ne pouvais me lasser de le regarder.

ISABELLE, à part.

Fort bien !

DON JUAN.

Quant à moi, Sire, je vous avouerai que sa vue a troublé en un instant toute la joie que venait de m'inspirer l'aspect des traits chéris de la princesse. Mais ce n'est point elle que ce tableau représente; jamais Constance n'aurait osé disposer de sa main sans l'aveu de son père.

L'OFFICIER, rentrant.

Sire, voici Jean-de-Calais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JEAN-DE-CALAIS.

LE ROI.

JEAN-DE-CALAIS, le bruit de ta réputation a depuis long-tems frappé mon oreille ; j'aime les braves, j'aime les gens de bien, et tu n'avais pas besoin de la circonstance qui t'amène aujourd'hui devant moi, pour recevoir à ma cour tout l'accueil qui t'est dû. Parle, quelle est cette femme que tu as fait peindre sur la poupe de ton vaisseau ?

JEAN.

Cette femme, Sire ? c'est la mienne.

LE ROI.

Ta femme ?

DON JUAN.

Sa femme !

JEAN.

Eh ! oui, Sire, ma femme.

LE ROI.

Et l'enfant ?

JEAN.

C'est le nôtre. Un charmant garçon ! Oui, Sire, ou je me trompe fort, ou le petit drôle un jour surpassera son père ; et, certes, je n'en serai pas jaloux.

LE ROI.

Tu vois, ma chère Isabelle, combien ceci s'éloigne des idées que nous avions conçues !

DON JUAN.

J'en étais sûr.

LE ROI.

Il suffit, Jean-de-Calais. Tu ne te rembarquer pas sans m'en faire prévenir.

JEAN, tout étonné, à part.

Si c'est là tout ce que le roi avait à me dire.

(Il salue le roi et va pour se retirer.)

ISABELLE.

Un moment, Jean-de-Calais. (*Au Roi.*) Sire, me permettez-vous ?...

LE ROI.

Parle, Isabelle.

ISABELLE.

Jean-de-Calais, dites-nous quelle est votre femme ; en quels lieux et quand vous l'avez connue ?

JEAN.

Madame, il y a six ans, à peu près dans cette saison, que je la vis pour la première fois.

LE ROI, à don Juan.

Il y a six ans ! dans cette saison !

JEAN.

C'est pendant la tempête, au milieu des éclairs, au bruit d'un tonnerre épouvantable, et parmi les horreurs d'un combat à mort, que notre amour a pris naissance. Cela fait époque, voyez-vous.

LE ROI.

C'est donc sur mer que tu as rencontré cette femme ?

JEAN.

Oui, Sire. Elle était captive sur un vaisseau barbaresque ; je fendis la tête à l'enragé corsaire qui allait la poignarder, et je m'emparai de tout l'équipage. Après cette expédition, j'eus le bonheur de plaire à ma belle captive, et je l'ai épousée.

LE ROI.

T'a-t-elle dit d'où elle venait, qui elle était ?

JEAN.

Non, Sire. Je l'ai vainement interrogée à ce sujet, et je ne m'en suis point inquiété.

LE ROI.

Son nom, au moins ?

JEAN.

Constance, Sire.

LE ROI.

Constance ! Ah ! dis-moi... était-elle seule au pouvoir de ce corsaire ?

JEAN.

Non, Sire. Elle avait une compagne, qui depuis ne l'a jamais quittée.

LE ROI.

Achève, Jean-de-Calais, le nom de cette compagne ?

JEAN.

Inès.

LE ROI, avec transport.

Inès ! Constance ! Ah ! c'est elle.

ISABELLE.

Oui, Sire, c'est elle, je peux vous le certifier.

DON JUAN, avec humeur.

C'est elle; que ne puis-je encore en douter !

JEAN, à part.

C'est elle ! c'est elle ! mais qui donc ?

LE ROI.

Constance respire ! Ah ! ma chère Isabelle, toi, sa plus tendre amie, tu conçois mon bonheur, Constance aussi t'est rendue !

ISABELLE.

Ah ! Sire, je suis heureuse.

DON JUAN, bas au roi.

Mais son mariage... comment ?...

LE ROI.

Je l'ai retrouvée ! Mon cœur suffit à peine aux transports de ma joie ! Qu'on équipe des vaisseaux, que dès demain on soit prêt à mettre à la voile, qu'on parte pour Calais, et qu'on ramène Constance. Don Juan, je te charge de la conduite de cette escadre.

JEAN, à part.

Eh bien ! eh bien !... qu'est-ce que cela signifie donc ? (*Au Roi.*) Sire, que votre Majesté me permette une légère observation ; que veut-on faire de ma femme ? Car Constance est ma femme enfin, et je ne pense pas que personne au monde ait le droit de me l'enlever.

DON JUAN.

Jean-de-Calais oublie, ce me semble, que c'est au roi qu'il parle, et que le roi ne doit aucun compte de ses volontés à Jean-de-Calais.

JEAN.

Excepté, Seigneur, lorsqu'il s'agit de ma femme. Ma femme est sous la protection des lois et du souverain de mon pays. Je respecte infiniment les volontés de Sa Majesté ; mais je ne crois pas que son pouvoir s'étende au-delà des limites de son empire.

DON JUAN.

Quoi ! Sire, vous souffrez que cet orgueilleux marin...

LE ROI.

Silence, don Juan. Quand je suis présent, ce n'est point à vous à décider si ma dignité est ou n'est point compromise dans les discours qu'on m'adresse. Ce brave et honnête marin se plaint avec raison de la précipitation que j'ai mise à donner un ordre que j'aurais dû lui justifier auparavant. Jean-de-Calais, tu ne dois attribuer mon empressement irréfléchi qu'au rapide élan d'une joie immodérée ; mais n'aie aucune inquiétude ni pour Constance ni pour toi, tu peux tout attendre d'un père à qui tu rends sa fille.

JEAN.

Votre fille ! grand Dieu ! c'est votre fille

que, sans le savoir... (*A part.*) Malheureux que je suis! (*Au Roi.*) Daignez me pardonner, Sire, si j'ai voulu résister à vos justes desirs. Vous reverrez votre fille, et beaucoup plus tôt que vous ne l'espériez. Vous n'avez pas besoin d'équiper des vaisseaux pour l'envoyer chercher dans d'autres climats, elle est ici.

LE ROI.

Elle est ici ! Constance ! Ah ! quelle vienne, et que je la serre contre mon cœur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, paraissant en brillant costume à la porte du pavillon ; ALPHONSE, qu'on a aussi habillé richement ; INÈS.

CONSTANCE.

Mon père !

LE ROI.

Ma fille !

CONSTANCE.

Ah ! mon père, me pardonnerez-vous ?...

LE ROI, lui tendant les bras.

Ma chère Constance !

(*Constance se jette dans les bras de son père.*)

CONSTANCE.

Eh bien ! Jean-de-Calais ?

JEAN, embarrassé.

Ah! Madame.... C'est la fille du roi de Portugal qui daigne encore...

(Il va pour s'incliner.)

CONSTANCE.

Eh quoi! mon ami, est-ce ainsi qu'un mari parle à sa femme? C'est dans ses bras, et non point à ses pieds, qu'il doit tomber.

DON JUAN, à part.

O rage! faut-il voir?...

JEAN, hors de lui.

Quoi! Constance, tu... vous voulez... Ah! ma bonne amie, j'étais si heureux auparavant! (*Apercevant son fils.*) Eh! te voilà donc, cher petit!

CONSTANCE, prenant son fils par la main.

Approche, Alphonse. (*Le présentant au Roi.*) Mon père, c'est votre nom qu'il porte, c'est aussi votre sang qui coule dans ses veines.

LE ROI, avec sévérité.

Il est donc vrai, ma fille?... L'aimable enfant! Je ne puis m'empêcher... Il faut que je l'embrasse.

(Il le soulève et l'embrasse.)

JEAN, pleurant de joie.

Ah! Sire..., combien votre bonté me... Je suis vraiment... je suffoque, et ne sais plus ce que je dis.

DON JUAN.

Quoi ! Sire , vous pouvez... cet enfant...

JEAN, à don Juan.

N'est-ce pas , Seigneur , qu'il est joli ?

DON JUAN.

Oui... oui , très-intéressant. (*A part.*) J'ai peine à contenir...

LE ROI.

Ma fille, t'avoir retrouvée est pour moi un bonheur d'autant plus grand que je croyais avoir la certitude de ta mort. L'excès de joie qui remplit mon cœur en ce moment ne m'a point encore permis de t'adresser un reproche. Cependant , je ne puis te le dissimuler , ma satisfaction n'est point entière. Tu as abandonné ton père , et tu t'es mariée sans son aveu.

CONSTANCE.

Mon père , j'ai fait une faute impardonnable sans doute ; mais j'atteste le Ciel que ce n'est point celle d'avoir voulu vous abandonner. Je n'avais point eu dessein de fuir ; mon imprudence seule m'avait entraînée sur ces flots qu'un violent orage a subitement soulevés contre moi. Cependant , je dois vous l'avouer , au moment du plus affreux danger... (*A don Juan.*) Pardonnez , don Juan , ce que ma justification peut avoir d'offensant pour vous. (*Au Roi*) Oui , mon père , en ce moment même , livrée sur un frêle esquif

à la fureur des éléments, environnée d'éclairs, ayant la foudre sur ma tête et l'abîme à mes pieds, j'éprouvais une secrète joie à l'aspect de la mort, qui paraissait à chaque instant élever entre don Juan et moi une éternelle barrière.

LE ROI.

Qu'entends-je ?

DON JUAN.

Quoi ! Madame...

CONSTANCE.

Prince , on ne commande point à son cœur.

LE ROI.

Mais , ma fille , si tel était ton éloignement pour cet hymen , que ne m'en faisais-tu la la confidence ? J'aurais peut-être...

CONSTANCE.

Vous désiriez cette union , mon père ; et je tremblais de vous déplaire.

LE ROI.

Et cette crainte ne t'a point arrêtée pour contracter un mariage...

CONSTANCE.

Ah ! voilà la faute dont j'implore de vous le pardon. J'ai cru pouvoir donner ma main et mon cœur à celui qui m'avait sauvé l'honneur et la vie. Mais Jean-de-Calais m'a épousée

sans me connaître, malgré toutes les oppositions et les reproches de sa famille.

LE ROI.

Ce n'est point Jean-de-Calais qui est coupable, aussi il peut compter que ma reconnaissance...

CONSTANCE.

O mon père ! ne me faites pas repentir d'avoir trop présumé de votre tendresse paternelle. Si vous me renvoyez aujourd'hui, c'est qu'il manquait à mon bonheur la douce satisfaction de venir essuyer vos larmes ; avec moins d'amour pour vous, mon père, j'aurais continué de garder le silence ; Jean-de-Calais ne serait pas venu vous offrir mon image, et vous me pleureriez encore. Mais, si mon espoir est trompé, c'est alors que vous m'aurez perdue pour toujours. Vivre sans mon époux, sans le père de cet enfant, m'est désormais impossible ; oui, mon père, vouloir m'en séparer, c'est ordonner ma mort.

DON JUAN.

Songez donc, Madame, que nos lois condamnent de pareils nœuds, et que tous les ordres de l'État vont s'opposer...

LE ROI, à demi-voix à don Juan.

Laissons cela, don Juan. C'est mal prendre votre tems pour cette discussion. (*Haut.*) Non, ma chère Constance, tu n'as pas trop présumé de ma tendresse ; mais tu es mon

unique enfant, ma fille : une affaire de cette importance intéresse l'État tout entier; il faut que je consulte mon conseil. Quel que soit le résultat de sa délibération, crois que mon premier désir est que tu sois parfaitement heureuse.

CONSTANCE.

Ah ! mon père !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SIRE, les grands du royaume viennent d'arriver au palais, ils attendent que vous daigniez vous offrir à leurs yeux.

LE ROI.

Je vais les recevoir.

DON JUAN, à part.

Fort bien, ils ne pouvaient venir plus à propos...

LE ROI.

Ma fille, je te quitte pour quelques instans. Tu peux, en mon absence, jouir des marques d'empressement que mes fidèles sujets brûlent de te témoigner. Reste avec elle, Jean-de-Calais, pour recevoir aussi les hommages qui sont dus au sauveur de ma fille. Suivez-moi, don Juan.

(Il sort, et don Juan le suit.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE ROI et DON
JUAN.

(Plusieurs dames et seigneurs de la cour , et des
habitans de la ville, se rassemblent et se disposent
à danser , ensuite Pédro et marins du port.)

CONSTANCE , à Isabelle.

Ah ! ma bonne amie , que je suis contente !
La disposition qu'a montrée mon père en
sortant est pour moi du plus favorable au-
gure.

JEAN , à part.

Ma femme fille d'un roi ! Oh ! que je me
serais bien passé d'un si grand honneur !

CONSTANCE , à son mari.

Mon père a caressé notre enfant , mon
ami.

JEAN.

Tu as raison , Constance , et puis ce ne
sera pas aujourd'hui sans doute que son
conseil s'assemblera. Allons , allons , atten-
dons l'événement. (*)

(Jean-de-Calais , Constance et leur enfant vont s'as-
seoir , avec Isabelle , à l'un des côtés de la scène ,
Pédro entre à la tête des marins du port et des
matelots de Jean-de-Calais.)

(*) Voyez la note à la fin de l'acte, pour la suppression du ballet.

JEAN.

Eh ! voilà mes braves matelots. Approchez, approchez, vous autres. J'avais besoin de vous revoir pour me reconnaître.

CONSTANCE.

Mes amis, on vous permet de prendre part à la fête.

FÉDRO.

Allons, vive notre princesse et Jean-de-Calais ! Par là-dessus, camarades, une ronde en leur honneur. C'est moi qui vais vous la chanter.

(Il chante. Les matelots et des femmes du peuple dansent sur le refrain.)

PREMIER COUPLET.

Dancez , filles des bords du Tage,
Notre princesse est de retour ;
Nous avions bien cru que l'orage
L'avait ravie à notre amour.
Dancez , filles des bords du Tage,
Notre princesse est de retour.

Refrain.

En train guitares et musettes ,
Agitons tous nos castagnettes ,
Cli cli cla cli , from from from from ,
C'est toujours de cette façon ,
From from cli cla , cla cli from from ,
Que chez nous dansent les fillettes.

DEUXIÈME COUPLET.

Ou dit qu'en son humeur sauvage ,
Pour fuir l'hymen et l'amour ,
Des flots , des vents bravant la rage ,
Elle a failli perdre le jour.
Dansez , fi les des bords du Tage ,
Dansez , célébrez son retour.
En train , etc.

TROISIÈME COUPLET.

Cette belle , aujourd'hui plus sage ,
Trouvant époux cher à son cœur ,
Enfin préfère le rivage
Aux vents , à la mer en fureur.
Dansez , filles des bords du Tage ,
Ce tendre époux fait son bonheur.
En train , etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Moi , je dis , lorsque j'envisage
Cet enfant beau comme le jour :
L'amour a fait le mariage ,
Le mariage a fait l'amour.
Dansez , filles des bords du Tage ,
Notre princesse est de retour.
En train , etc.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAN.

JEAN, se levant.

. Oh ! oh ! voilà Rustan ! que vient-il nous annoncer ?

RUSTAN.

J'ai à te parler, Jean-de-Calais. Mais...

(Il indique le monde qui les entoure.)

ISABELLE, aux danseurs.

Mes amis, veuillez nous laisser.

(Tout le monde se retire.)

CONSTANCE.

Inès, emmène Alphonse.

(L'enfant s'éloigne avec Inès.)

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, RUSTAN, JEAN-DE-CALAIS, ISABELLE.

JEAN.

En bien ! qu'as-tu à me dire encore ?

RUSTAN.

Je viens de voir l'écuyer Diégo.

JEAN.

Après.

RUSTAN.

Tandis qu'on danse et qu'on chante ici, on délibère là-bas ; ou plutôt c'est déjà fait, car on sort du conseil en ce moment même.

CONSTANCE et ISABELLE.

Oh ! Ciel !

JEAN.

Du conseil, dis-tu ?

RUSTAN.

Oui. Les grands du royaume venaient d'arriver pour complimenter le roi à l'occasion de sa fête ; on leur a parlé de la princesse, de son retour inattendu, et du mariage qu'elle a contracté. don Juan n'a pas perdu de temps ; il a proposé d'ouvrir la discussion, et le conseil s'est formé sur-le-champ.

CONSTANCE.

Sur-le-champ !

RUSTAN.

On dit que le roi et quelques autres étaient pour le maintien du mariage, sauf à délibérer ensuite sur le droit de succession au trône. Mais le reste, entraîné par don Juan, a été d'avis, Madame, que vos nœuds devaient être rompus, et Jean-de-Calais, comblé d'honneurs et de magnifiques présents, renvoyé dans sa patrie.

JEAN.

A moi des présents ! à moi de l'or, des ri-

chesses ! à moi , morbleu ! qui pourrais au besoin en aider le roi lui-même ! Des présens ! oh ! Ciel ! Eh ! quand je serais pauvre comme le dernier de mes matelots , tous les trésors de la couronne ne seraient rien pour moi aux prix de Constance et de mon enfant !

CONSTANCE.

Qu'a-t-on décidé enfin ?

JEAN.

Faut-il le demander ? C'est l'avis de don Juan qui a prévalu.

RUSTAN.

Oui , Madame. Quant à votre fils , on ne doit statuer sur son sort qu'après le départ de votre époux.

CONSTANCE.

Grand Dieu !

RUSTAN.

Te voilà prévenu , Jean-de-Calais , je vais maintenant... Au revoir...

(Il va pour sortir.)

JEAN.

Où vas-tu ? Je veux que tu restes et que tu nous dises...

RUSTAN.

Laisse-moi , j'ai affaire.

JEAN.

Quelle affaire ?

RUSTAN.

Toujours la tienne , parbleu !

JEAN.

Comment ?

RUSTAN.

Crois-tu que tu es au bout des aventures
qui te sont réservées ?

JEAN.

Ah ! ah ! Et que doit-il encore m'arriver ?

RUSTAN.

Veux-tu le savoir ?

JEAN.

Belle demande !

RUSTAN.

Ne me retiens donc plus , car c'est pour
tâcher de le savoir moi-même que je te quitte.
Adieu.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté RUSTAN.

JEAN.

En bien ! ma chère Constance , tu te réjouis-
sais des bonnes dispositions de ton père ! tu
ne prévoyais donc pas que l'inferral don Juan...

ISABELLE.

Don Juan ne triomphe point encore. Don

Juan l'emporte dans le conseil ; mais le roi n'a point déclaré sa volonté : espérons qu'elle vous sera favorable.

CONSTANCE.

Oui, mon ami, mon père m'aime ; tu l'as vu , tu l'as entendu me parler.

JEAN.

Oui, il t'a parlé en père ; mais il faudrait aussi parler en roi. Pourquoi n'ose-t-il opposer sur-le-champ sa volonté suprême aux avis de son conseil , à la perfide influence de don Juan ? A sa place , moi , j'enverrais , morbleu ! ceux qui me contrarieraient , et mon neveu tout le premier , à tous les diables.

CONSTANCE.

De grâce , mon ami , calme-toi. Il est possible encore...

JEAN.

Constance , veux-tu m'en croire ? n'attendons pas l'événement , il serait trop tard ; partons , cherchons loin de ces lieux un asile où nulle puissance ne puisse nous découvrir.

CONSTANCE.

Quoi ! tu voudrais avant de connaître la résolution que prendra mon père ?...

JEAN.

Partons , te dis-je , partons à l'instant même.

CONSTANCE

Non, cher époux, je ne puis y consentir. De quel œil verrait-on cette démarche précipitée, qu'aucune nécessité n'autorise encore? Ne crains-tu pas qu'on ne dise que tu fuis comme un lâche ravisseur? Crois-moi, mon ami, Jean-de-Calais ne doit rien faire d'indigne de lui et du caractère qui l'a toujours distingué.

JEAN.

Mais tu n'y penses pas, Constance. Depuis quand flétrit-on du nom de lâche ravisseur l'époux sensible, le père tendre qui met en sûreté ce qui lui appartient par les droits les plus sacrés? Ah! dissipe le prestige qui trouble ton jugement; regarde-moi: ne suis-je pas toujours celui qui t'est cher? Eh bien! je ne vois plus en toi la princesse, ce n'est point l'héritière du trône de Portugal que je veux entraîner dans ma fuite, c'est Constance, c'est cette épouse que j'aime, et qui tantôt encore a juré de ne me quitter jamais.

CONSTANCE.

Oh Ciel! que veut cet officier qui vient à nous?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER qu'on a déjà vu.

L'OFFICIER.

PRINCESSE, et vous Jean-de-Calais, c'est à

regret que j'exécute l'ordre qui m'enjoint de vous séparer.

CONSTANCE.

Nous séparer !

JEAN.

Je m'y attendais.

CONSTANCE.

Quoi ! l'on aurait l'injustice...

L'OFFICIER.

Calmez votre inquiétude , Madame , mon ordre ne porte pas de m'assurer de Jean-de-Calais ; quand il sera sorti du palais , il sera parfaitement libre de ses démarches dans la ville et sur le port.

JEAN.

Fort bien. Mais qui vous a donné cet ordre ?

L'OFFICIER.

C'est don Juan.

JEAN.

Ce n'est pas le roi ? Je reste.

L'OFFICIER.

Pardon , Commandant , j'ai l'ordre aussi de vous contraindre...

JEAN.

De me contraindre ? Morbleu ! sais-tu de quelle besogne tu t'es chargé là.

CONSTANCE.]

Et c'est don Juan... (*Avec résolution.*)
Sortons, Jean-de-Calais, je te suivrai partout.

L'OFFICIER, touchant Constance au bras pour la
retenir.

Vous le tenteriez vainement, Madame.

JEAN, le repoussant rudement.

Par la ventrebleu! je crois que tu as l'audace..
va-t'en.

L'OFFICIER.

Mais, Jean-de-Calais...

JEAN.

Va-t'en, te dis-je, il est tems.

CONSTANCE, se retournant.

Juste Ciel! don Juan.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, DON JUAN, GARDES.

DON JUAN.

QUEST-CE donc, Capitaine? votre ordre n'est
point encore exécuté?

L'OFFICIER.

Prince, Jean-de-Calais exige, pour obéir,
un ordre du roi lui-même.

DON JUAN

Et vous ne pouviez pas lui dire que c'est

CONSTANCE , à Jean-de-Calais.

Mon ami, je n'en crois rien ; mais obéis, je t'en conjure. Je vais trouver mon père, et implorer de sa justice la révocation d'un ordre barbare.

JEAN.

Allons, je sors, et vais loger au Vaisseau-Amiral ; où j'attendrai de tes nouvelles. Embrasse-moi, ma chère amie.

(Il embrasse Constance.)

DON JUAN , à part.

Insolente familiarité !

JEAN , à don Juan , en passant auprès de lui.

C'est ma femme.

(Il sort, l'officier et les gardes le suivent.)

SCÈNE XVIII.

CONSTANCE , ISABELLE , DON JUAN ,
ALPHONSE , INÈS.

CONSTANCE , vers la coulisse.

INÈS... (*Inès rentre avec Alphonse.*) Suis-moi, ma chère Isabelle. Allons savoir si l'ordre de don Juan était connu de mon père.

DON JUAN , l'arrêtant.

Madame, daignez m'entendre un instant. L'intention du roi, la mienne, est que Jean-de-Calais...

218 JEAN-DE-CALAIS. ACTE II, SCÈNE XVIII.

CONSTANCE.

C'est assez, don Juan. Il n'y a rien à ajouter à ce que Jean-de-Calais vous a dit en sortant. Si vous l'avez oublié, je veux bien vous le répéter : je suis sa femme.

(Elle sort avec son fils, Isabelle et Inès.)

DON JUAN, à lui même..

Elle est sa femme ! et elle s'en applaudit devant moi ! Tremble, Jean-de-Calais, ce mot est ton arrêt de mort.

(Il sort furieux.)

FIN DU SECOND ACTE.

NOTA.

On peut supprimer le ballet, mais non point la scène des matelots, ni la ronde. Cette scène est indispensable pour laisser écouler un tems moralement assez long pour que le conseil ait pu avoir lieu quand Rustan arrive à la scène suivante. En conséquence, voici comme on suppléera au ballet. Scène XII, après ces mots de Jean-de-Calais : *attendons l'événement. Ajoutez : (bruit dans la coulisse.)* JEAN. Quel est ce bruit ? UN OFFICIER, à Constance. Princesse, le pilote-côtier, les marins du port et tout l'équipage de Jean-de-Calais viennent vous féliciter ainsi que votre époux. CONSTANCE. Qu'on les laisse approcher. (*Pédro entre avec les matelots, les marins du port et leurs femmes.*) JEAN. Eh ! voilà mes braves matelots. Approchez, approchez vous autres, j'avais besoin de vous revoir pour me reconnaître. PÉDRO. Commandant, les marins du port se sont joints à vos matelots pour venir témoigner à notre Princesse toute la joie que nous cause son retour miraculeux. Nous venons vous féliciter en même tems de ce que c'est à vous que nous devons... Car qui méritait mieux que vous .. certainement vous étiez bien fait pour... Pardon, je vois que je m'embrouille; mais c'est égal, cela part du cœur, mon Commandant. Allons, vive notre Princesse et Jean-de-Calais ! Par là-dessus, camarades, une ronde en leur honneur ! (*Pédro ou un autre chante, et l'on danse en rond sur le refrain.*) Suit la scène XIII.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie du palais dans le genre gothique. Elle est éclairée par deux ou trois lampes qui pendent du plafond. Une porte dans le fond s'ouvre sur le jardin, qu'on ne fait qu'entrevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

SCÈNE I.

RUSTAN, entrant par la porte du fond ; il est enveloppé d'un manteau.

Bon ! je me reconnais. C'est par cette galerie qu'il me faut passer pour gagner l'appartement de l'écuyer Diégo, qui me loge. Je crois qu'il est chez lui ; mais pourra-t-il m'apprendre ce que je brûle de découvrir ? Je suis sûr qu'il se trame un complot contre Jean-de-Calais. Dans le jardin, tout à l'heure, son nom a frappé mon oreille ; il était prononcé dans un groupe de gens de fort mauvaise mine qui paraissaient s'entretenir mystérieusement au coin d'une allée sombre. Je restais immobile et ne soufflais pas ; un rayon de lune a paru, il m'a trahi sans doute, car on a subitement cessé de parler, et le groupe s'est doucement éloigné. Ne pourrais-je donc savoir... J'entends du bruit : on vient ici, je crois. Allons !

voir si Diégo.. Mais saura-t-il quelque chose?
ou voudra-t-il m'en faire part?

(Il sort par une porte latérale.).

SCÈNE II.

CONSTANCE , ISABELLE, entrant des deux
côtés opposés.

CONSTANCE.

En bien! ma chère Isabelle, as-tu vu les
grands qui composaient le conseil.

ISABELLE.

Oui, Madame. Je leur ai parlé à chacun en
particulier. Quand je leur ai reproché leur
précipitation et leur extrême rigueur à votre
égard, ils m'ont paru sensibles à vos peines;
et pénétrés du regret d'y avoir contribué. S'il
faut les en croire, aucun d'eux n'avait par-
tagé l'avis général. Il n'en est pas un qui ne
m'ait dit confidemment qu'il fallait s'en prendre
à la faiblesse de ses collègues, incapables de
résister aux volontés de don Juan; d'où je
conclus que tous, sans exception, ont été dé-
terminés par le même motif.

CONSTANCE.

Ainsi ce serait folie de compter sur leur
appui?

ISABELLE.

Tant que don Juan jouira de sa faveur,

vous avez raison, chère Princesse. On craint don Juan, mais on ne l'aime pas, je viens de m'en convaincre. Que l'aveugle confiance dont l'honneur votre père cesse un seul jour, don Juan est perdu ; tous les yeux se tourneront sur vous, toutes les volontés seconderont vos desirs, car on vous aime. Et même, en ce moment, tout ce qui n'est point entraîné dans le parti de don Juan se déclare hautement pour vous ; c'est surtout ce que votre aventure offre d'extraordinaire qui frappe ici tout le monde ; on vous a cru morte ; on vous a pleurée ; vous reparaissiez ; vous semblez sortir du tombeau pour calmer tous les regrets, essuyer toutes les larmes ; l'homme généreux à qui l'on doit ce miracle excite déjà dans toutes les classes de nos citoyens la reconnaissance et l'admiration ; voilà, dit-on partout, le digne époux de la princesse de Portugal.

CONSTANCE.

Oh ! ma chère amie, que je serais flattée de pareils sentimens, s'il m'était permis d'espérer que mon père voudra s'opposer efficacement aux entreprises de mes ennemis. Il m'a promis, à la vérité, de ne point souscrire à l'avis du conseil ; mais il veut du tems pour déclarer sa volonté absolue ; il veut laisser passer, dit-il, la première effervescence d'une opposition qu'il croit dangereux de combattre en ce moment ; te le dirai-je enfin ? j'ai cru m'apercevoir que je ne dois qu'à sa tendresse pour moi l'es-

poir consolant qu'il me laisse, mais qu'au fond du cœur il partage sur mon hymen l'opinion de don Juan.

ISABELLE.

Avez-vous obtenu du moins la révocation de l'ordre qui vous sépare de votre époux ?

CONSTANCE.

Oui, chère Isabelle. Cependant ce n'est que demain matin que Jean-de-Calais me sera rendu, je pourrai le voir et lui parler tous les jours, mais il ne logera point au palais. Tel était, à cet égard, l'avis du conseil, et mon père l'avait approuvé. Le reste, c'est le barbare don Juan qui l'avait pris sur lui.

ISABELLE.

Et qu'a dit le roi de cette audace ?

CONSTANCE.

Le roi commençait à s'irriter de cet abus de son autorité, lorsque don Juan est entré, et par une adresse perfide s'est empressé d'appuyer ma réclamation, regrettant sincèrement, disait-il, d'avoir mal compris d'abord les termes de l'ordre qu'il était malgré lui chargé d'exécuter.

ISABELLE.

Malgré lui, le traître ! et vous n'avez pas démenti sur-le-champ...

CONSTANCE.

Que veux-tu ? je venais d'obtenir de revoir mon époux ! le plus juste ressentiment est

muet, quand le cœur est content. Mais maintenant que je considère à loisir toute l'horreur de ma situation, don Juan, son influence, les pièges qu'il peut nous tendre, tout en ces lieux excite mes alarmes. Eh bien ! j'y suis résolue, demain je revois mon époux, dès demain je consulte avec lui les moyens de nous soustraire aux dangers qui nous menacent.

ISABELLE.

Quoi ! chère Princesse...

CONSTANCE.

Je veux partir.

ISABELLE.

Mais comment cacher votre fuite ? Comment dérober vos démarches aux yeux des nombreux surveillans dont vous êtes entourée ? Et quand vous y parviendriez, où trouverez-vous un asile ? En quel lieu sur la terre pourrez-vous échapper aux perquisitions qu'on ne manquera pas d'ordonner ?

CONSTANCE.

Je trouverai sans peine un asile où l'on ne pensera point à me chercher ; oui, ma chère amie, sous la cabane la plus obscure, dans le désert le plus sauvage, avec mon époux et mon enfant, je m'estimerai plus heureuse que parmi la cour la plus brillante et sous les lambris des rois.

ISABELLE.

Silence , Madame , on vient ; c'est don Juan.

CONSTANCE.

Don Juan ! sortons.

(Elle sort avec Isabelle par la droite.)

SCÈNE III.

DON JUAN, ensuite ALVAR.

DON JUAN, tenant une lettre à la main, qu'il achève de lire.

HEUREUSE circonstance ! Cette lettre... (*Alvar, qui entre.*) Eh bien ! Alvar , m'as-tu trouvé des hommes tels que je les demande ?

ALVAR.

Oui, Seigneur, des hommes sur qui vous pouvez compter, de ces gens intrépides qu'aucun scrupule n'arrête quand ils sont bien payés. Je leur ai, selon votre ordre, fait distribuer des habits semblables à ceux des matelots de Jean-de-Calais.

DON JUAN.

As-tu réservé un de ces habits pour toi ?

ALVAR, écartant son manteau sous lequel il est déjà vêtu en matelot.

Vous le voyez, Seigneur. Quand avec cela j'aurai ma fausse barbe...

DON JUAN.

Et la chaloupe ?

ALVAR.

Elle est préparée.

DON JUAN.

Fort bien. Mon plan pour l'enlèvement de l'enfant offrait d'abord quelques difficultés. Son entière exécution eût peut-être exigé l'emploi de la violence, j'aime mieux pouvoir m'en passer. Par un bonheur, auquel je ne devais pas m'attendre, le hasard me fournit un expédient qui lève tout obstacle. Écoute ce que Jean-de-Calais écrit à Constance dans un billet que je viens d'intercepter. (*Il lit.*) « Ma chère Constance, j'étais si troublé tantôt, en te quittant, que j'ai oublié de te recommander de bien veiller sur notre petit » Alphonse. Je t'avoue que je ne le crois pas » en sûreté auprès de toi. » (*En souriant à Alvar.*) Il est pénétrant. (*Il lit.*) « Il importe tant aux intérêts du plus... » (*A Alvar.*) Ces marins ont des expressions ! (*Il reprend.*) « Il importe tant aux intérêts du... » de don Juan, de se défaire de lui, que je » ne puis surmonter la crainte qui me tourmente. Fais-moi donc savoir si tu ne pourrais pas trouver un moyen de m'envoyer » ce cher enfant... » (*A Alvar.*) Suivent des assurances de tendresse pour Constance, et force imprécations contre moi. La façon particulière dont ce billet était plié lui tenait

lieu de cachet; mais j'en ai su deviner le secret.

(Il replie le billet en lui donnant la forme qu'il devait avoir auparavant.

ALVAR.

En effet, Seigneur, je vois que ce billet facilitera singulièrement notre opération.

DON JUAN.

Voilà pour l'enfant, mais il faut encore me débarrasser de Jean-de-Calais.

ALVAR.

De Jean-de-Calais? Vous présumez donc que le roi refusera de souscrire à l'avis du conseil?

DON JUAN.

Qu'il y souscrive ou non, tant que cet enfant et son père existeront, je ne puis être tranquille. N'a-t-on pas aussi tenté de me séduire par l'offre de l'abandon que Constance est prête à me faire de tous ses droits, si l'on confirme son mariage avec cet audacieux marin. Cet abandon ne serait qu'illusoire. Les Portugais verraient toujours en elle la fille de leur roi, et même à leurs yeux les droits de son fils paraîtraient encore plus légitimes que les miens. De là des divisions intestines, de longues et sanglantes dissensions; il faut les éviter. Le repos de l'État exige le sacrifice que je veux consommer cette nuit même; tu

vois donc qu'en me servant, mon cher Alvar, c'est aussi ton pays que tu sers.

ALVAR.

Mais il restera la Princesse.

DON JUAN.

Une fois seule contre moi, ou Constance sera forcée de m'accorder sa main, ou... Commençons toujours par son fils et son époux. Mais il faut agir avec une extrême prudence. Il faut que Jean-de-Calais paraisse s'être perdu lui-même ; il faut qu'on puisse dire : Jean-de-Calais, renonçant à sa femme, qu'il savait bien ne pouvoir garder, a pris le parti d'enlever au moins son fils, et pour mieux assurer sa fuite, il a laissé son vaisseau, son équipage, et il est parti seul avec cet enfant.

ALVAR.

Je vous comprends, Seigneur, n'entendant plus parler d'eux, on dira qu'apparemment ils auront péri quelque part dans leur route.

DON JUAN.

Justement.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAN.

DON JUAN.

Où est ton monde ?

ALVAR.

A deux pas , dans le jardin.

RUSTAN, paraissant dans le fond.

Oh ! oh ! écoutons.

(Don Juan se retourne, et Rustan rentre rapidement dans la coulisse.)

ALVAR, à don Juan qui regarde autour de lui.

Personne , Seigneur ; poursuivez , je vous écoute.

DON JUAN.

J'avais cru entendre... (*Baissant la voix.*)
Prends ce papier, rejoins tes gens, et amène-les dans cette galerie , non pas tous : cela semblerait étrange. Moi , je me charge de faire venir Constance. Quelqu'un , qui ne lui sera pas suspect , va la prévenir que des matelots , porteurs d'une lettre de son mari , voudraient la lui remettre secrètement, ayant en même tems à lui parler de choses qui ne sont pas dans la lettre. Elle viendra , je n'en fais point de doute. (*Rustan reparait, et don Juan continue.*) Tu l'effraieras sur les dan-

gers que son enfant court dans le palais ; tu lui diras qu'on a la certitude que don Juan doit le faire enlever cette nuit même.

ALVAR.

J'entends, Seigneur, elle nous remettra l'enfant, et...

RUSTAN, à part.

Les coquins !

DON JUAN.

C'est cela, les coquins s'en empareront ; et tandis que l'un d'entre eux ira le déposer dans l'endroit que jé t'ai dit, toi et le reste de ton monde vous vous rendrez à la porte de l'auberge du Vaisseau-Amiral, où je sais que loge Jean-de-Calais. Votre déguisement, dans l'obscurité de la nuit, trompera facilement les gens de l'auberge. Averti par eux que quelques-uns de ses matelots le demandent au dehors, Jean-de-Calais n'hésitera pas à se rendre auprès de vous. Saisissez-vous de lui, interceptez sa voix, garrottez-le et entraînez-le dans la chaloupe.

ALVAR.

Voilà ce qui n'est pas tout-à-fait aussi facile.

DON JUAN.

Vous êtes douze.

ALVAR.

Et il sera seul : vous avez raison.

DON JUAN.

Et puis, il ne s'agit pas de le combattre.

ALVAR.

Non, il ne faut qu'adroitement.... Allons, nous sommes assez forts.

DON JUAN.

Quand vous le tiendrez dans la chaloupe...

ALVAR.

Oh ! le reste est une bagatelle.

DON JUAN.

La plus forte récompense vous attend au retour, si vous m'apportez la certitude que mon odieux rival ne reparaitra jamais.

ALVAR.

Comptez sur moi, Seigneur.

DON JUAN.

Quant à l'enfant, dès qu'il sera en lieu sûr, j'aurai tout le loisir de décider de sa destinée. Va chercher ton monde et achever ton déguisement. Je vais faire en sorte que Constance ne tarde pas à venir vous trouver. (*Au mouvement qu'il fait pour sortir, Rustan rentre dans la coulisse.*) Songe, mon cher Alvar, que c'est un trône que tu vas assurer à celui qui ne croira jamais payer assez cet important service.

(*Il sort par la droite. Alvar court à la porte du fond, et fait quelques pas dans le jardin, où, il paraît appeler quelqu'un.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE, avec empressement.

Qu'est-ce, mes amis ? Vous m'apportez,
dit-on, une lettre ?...

ALVAR.

Oui, Madame, la voici.

CONSTANCE.

Ah ! voyons. (*Tardis qu'elle déplie la
lettre.*) Mais comment avez-vous fait pour
pénétrer jusqu'ici ? je crains...

ALVAR.

Rassurez-vous, Madame. Quelqu'un qui
veut du bien à Jean-de-Calais a su nous in-
troduire, et nous avertira, s'il en est be-
soin.

CONSTANCE, à part, regardant les faux matelots,
en dépliant la lettre.

Aucun de ces visages... Mais je ne les con-
naiss pas tous. (*Portant les yeux sur la lettre*)
Allons, c'est bien son écriture ; lisons.

(Elle lit bas.)

ALVAR, à part.

Son attention à nous considérer m'a fait
trembler.

RUSTAN, à part.

Si je pouvais passer de son côté... (*Il paraît hésiter, lorsqu'un des faux matelots passe de l'autre côté de Constance.*) Impossible ! cet autre a pris ma place !

CONSTANCE.

Qu'ai-je lu ! (*Vivement à son fils.*) Eh quoi ! cher enfant, ton père tremble pour ta sûreté auprès de moi !

ALPHONSE, effrayé.

Que dis-tu donc, maman ?

CONSTANCE, à elle-même.

Il me conseille... Mais non, mon époux a pris trop promptement l'alarme.

ALVAR.

Madame, je ne sais ce que notre commandant vous écrit ; mais voici ce qui s'est passé. Il m'avait chargé de cette lettre, et je devais venir seul vous l'apporter, lorsqu'un homme, que je ne connais pas, arrive, le tire à l'écart, et lui dit quelques mots à l'oreille ; aussitôt Jean-de-Calais, furieux, appelle quelques-uns de ses matelots pour m'accompagner. Allez, nous dit-il, allez promptement ; remettez ma lettre à Constance, et dites-lui qu'elle n'hésite pas un instant à suivre le conseil que je lui donne ; c'est cette nuit même qu'on doit lui enlever son fils.

CONSTANCE.

Grand Dieu ! eh ! croit-il que notre enfant sera plus en sûreté... Quel parti prendre, ô Ciel !

ALVAR.

Votre époux, Madame, nous a bien recommandé de lui ramener cet enfant.

CONSTANCE.

Non, je ne puis me résoudre.... Je veux aller parler au roi, lui dénoncer cet infâme complot...

ALVAR.

Démarche inutile, Madame. Car qui accuserez-vous ? Don Juan, sans doute ; mais les preuves, où seront-elles ? Vous ignorez les moyens, vous ne savez pas d'où le coup doit partir ; si ce n'est cette nuit, c'est demain, dans quelques jours, que vous en serez accablée. Donnez, donnez-nous votre fils, votre époux le demande, et c'est en effet le parti le plus prudent.

CONSTANCE.

Cher enfant ! il faut donc nous séparer ! et pour combien de tems, hélas !

ALPHONSE.

Maman, je ne veux pas aller avec eux.

ALVAR.

Venez, mon petit ami, venez, votre père

vous attend. Si nous retournions sans vous,
il serait homme à s'exposer lui-même...

CONSTANCE, vivement.

Ah! qu'il se garde bien.... (*Serrant en
pleurant son fils dans ses bras.*) Mon cher
Alphonse!

RUSTAN, à part.

Malheureuse mère! et je ne puis...

ALVAR.

De grâce, Madame, le tems s'écoule...
(*Il prend l'enfant; Constance le retient encore, et le
laisse aller avec peine.*)

ALPHONSE, se débattant dans les bras d'Alvar.

Non, non, je veux rester avec maman.

CONSTANCE, tendant les bras pour l'embrasser.
Mon fils!

(*Alvar, pour éviter ce mouvement, donne rapide-
ment l'enfant à son voisin; celui-ci le passe à un
autre, auquel Rustan l'enlève aussi tôt.*)

ALPHONSE, criant.

Maman! maman!

RUSTAN, lui posant la main sur la bouche.

Si tu cries, tu es mort.

ALVAR, à Rustan.

Bien, c'est cela.

CONSTANCE, à elle-même.

Ce cher enfant!

(*Elle reste absorbée.*)

ALVAR, à Restan qui emporte l'enfant.
 Camarade, tu sais l'endroit sans doute...

RUSTAN, sortant par la porte du fond.
 Parbleu ! si je le sais !

(Il disparaît.)

ALVAR, bas à l'un des siens.
 Reste Jean-de-Calais ; allons vite.

CONSTANCE, sortant de son accablement.
 Ah ! mes amis, songez que c'est ma vie que
 je vous abandonne !

ALVAR.

Plus d'inquiétude, Madame. Votre fils est
 sauvé ! maintenant nous courons auprès de
 votre époux. (*Aux siens.*) Dépêchons-nous,
 camarades.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, DON JUAN, ensuite un
 OFFICIER.

CONSTANCE, à elle même.

Il est sauvé, disent-ils, et cependant j'é-
 prouve un saisissement... Non, je ne leur ai
 point assez parlé, je devais leur demander...
 (*Se retournant vivement.*) Oh ! Ciel ! don Juan !
 Restons, et tâchons de savoir si cette cruelle
 séparation était nécessaire.

DON JUAN, à part en entrant.

Voyons si la ruse a réussi. (*Haut.*) Madame, votre fils n'est donc point avec vous ?

CONSTANCE.

A quoi bon cette question, Seigneur ?

DON JUAN.

Il m'a semblé de loin entendre ses cris ; ils paraissaient venir de cette galerie. J'arrive, je vous trouve, et ne vois pas cet enfant : voilà ce qui m'étonne.

CONSTANCE.

Cela vous étonne, Seigneur ! Je m'étonne bien plus de l'intérêt que vous y prenez. Que vous importe que mon fils soit ou ne soit pas avec moi ?

DON JUAN, à part.

A merveille ! Elle dissimule, poursuivons. (*Haut.*) Madame, j'ai fait plus qu'entendre, j'ai vu.

CONSTANCE, vivement.

Qu'avez-vous vu ?

DON JUAN.

Des hommes qui m'ont paru sortir de ce lieu, et qui fuyaient à travers le jardin. J'ai cru distinguer aussi que l'un d'eux emportait un enfant. Ne serait-ce point le vôtre ?

CONSTANCE.

Le mien ? Sur quel fondement pouvez-vous croire ?

DON JUAN.

Eh quoi ! Madame , mon rapport ne vous cause pas plus d'alarmes ? Vous ne courez pas vous assurer que votre fils n'a point disparu ?

CONSTANCE.

Je suis tranquille , Seigneur.

DON JUAN, à part.

Bon ! son erreur est complète , il faut l'y confirmer. (*Haut.*) Eh bien ! Madame , je devine les motifs de votre sécurité : vous êtes d'accord avec les hommes que je viens d'apercevoir. Vous venez de leur confier votre fils , qu'ils vont remettre à son père.

CONSTANCE.

Et quand cela serait , don Juan, qu'auriez-vous à dire ? Ne suis-je pas libre de disposer de mon fils ?

DON JUAN.

Sans doute. Aussi ce n'est point votre démarche , c'est son motif qui m'offense. J'y découvre avec peine l'opinion outrageante que vous avez conçue de moi. (*À part.*) Aché-
vons de lui donner le change. (*Haut et feignant de la colère.*) Madame , l'absence de cet enfant me fait injure ; il faut qu'on le retrouve , il faut qu'on le ramène au palais.

CONSTANCE.

Non, don Juan, je vois qu'il faut plutôt que je le laisse où il est.

DON JUAN, à part.

Fort bien ! c'est aussi mon intention.
(*Voyant entrer un officier.*) Ah ! voilà...
(*Allant à l'officier.*) Eh bien ?

(L'officier lui parle bas.)

CONSTANCE, à part.

J'ai donc bien fait d'éloigner mon enfant !
Sortons, et laissons don Juan exhaler sa colère.

(Elle va pour sortir.)

DON JUAN, avec joie, à l'officier.

Bon ! il est embarqué !

CONSTANCE, s'arrêtant.

Il est embarqué ! de qui parle-t-il ?

DON JUAN, à l'officier.

Il suffit, laissez-moi.

(L'officier sort.)

CONSTANCE, se rapprochant.

Serait-il indiscret, don Juan, de vous demander de quel embarquement il s'agit.

DON JUAN, dissimulant sa joie.

C'est vous qui me faites cette question, Madame ! Mais vous en étiez prévenue, sans doute ; Jean-de-Calais est parti.

CONSTANCE.

Jean-de-Calais est parti ! cela n'est pas possible.

DON JUAN.

Comment ! vous l'ignoriez ? Eh quoi ! Jean-de-Calais vous enlève votre enfant, il fuit avec lui, et c'est pour vous abandonner ! voilà certes une admirable preuve de tendresse que vous donne là l'illustre époux que vous avez choisi.

CONSTANCE.

Mais comment êtes-vous certain ?...

DON JUAN.

Ne désespérons point encore cependant ; je vais donner des ordres, je vais envoyer à la poursuite des deux chers fugitifs, et bientôt...

(Il va pour sortir par la droite.)

CONSTANCE, vivement.

Arrêtez, ce n'est point à vous, c'est au roi qu'il appartient de donner de tels ordres, et c'est à moi de les solliciter.

DON JUAN, voulant sortir.

Non, non, je veux moi-même...

CONSTANCE.

Arrêtez, vous dis-je, ou je vais croire, si toutefois l'on vous a rapporté la vérité, qu'il était tems que mon époux et mon fils échappassent à vos perfides desseins.

DON JUAN, doucement.

Eh bien ! je n'enverrai point à leur poursuite, je leur laisserai tout le tems de s'éloigner ; et si vous ne les revoyez plus, ce ne sera pas moi que vous pourrez en accuser.

CONSTANCE, à part.

Tant de complaisance...

DON JUAN, à part.

La voilà loin maintenant de me soupçonner. (*A Constance, en souriant.*) Je me félicite, Madame, d'avoir su trouver enfin un moyen de vous plaire.

(Il la salue et va pour sortir.)

CONSTANCE, l'arrêtant.

Un moment, don Juan. Votre sourire de satisfaction... Quel est donc le malheur qui vient de m'arriver ?

DON JUAN.

Ne vous l'ai-je pas dit, Madame ? Jean-de-Calais vous abandonne. C'est pour vous un malheur sans doute ; mais vous devez penser que je ne puis m'en affliger autant que vous.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE.

Où quel effroi je me sens glacer ! Cet air ironique de don Juan... cet officier qui est venu lui parler bas... leur intelligence... Il y

a là-dessous un mystère... affreux peut-être !
Il me faut sortir de cette incertitude, je vais...
(*Voyant entrer Isabelle.*) Isabelle !

SCÈNE X.

CONSTANCE, ISABELLE, arrivant en désordre.

CONSTANCE.

D'où vient donc, ma bonne amie, le trouble,
où je te vois ?

ISABELLE.

Ah ! Madame... je respire à peine... Votre
fils...

CONSTANCE, avec effroi.

Eh bien ! mon fils...

ISABELLE.

Il est sauvé.

CONSTANCE.

Je le sais. Ensuite ?

ISABELLE.

Non, chère Princesse, vous ne le savez pas.
Il est sauvé, mais c'est des mains barbares
auxquelles vous l'aviez confié.

CONSTANCE.

Que dis-tu ? ces matelots...

ISABELLE.

Étaient des assassins.

CONSTANCE.

Grand Dieu !

ISABELLE.

Oui, Madame, des scélérats envoyés par don Juan.

CONSTANCE.

Et mon fils, où est-il ?

ISABELLE.

Il est chez moi, rassurez-vous.

CONSTANCE.

O bonheur ! Mais comment as-tu découvert ?...

ISABELLE.

Je traversais le jardin, quand je vois accourir à moi ce matelot si dévoué à votre époux, le brave Rustan tenant votre fils dans ses bras. Il le place aussitôt dans les miens, me raconte précipitamment et avec trouble comment il l'a sauvé du plus affreux danger, puis il ajoute : « Madame, achevez mon ouvrage, » veillez sur cet enfant ; je cours à son père ». A ces mots il disparaît ; je veux le rappeler, il était déjà loin.

CONSTANCE.

Il courait à mon époux !

(Elle réfléchit tandis qu'Isabelle continue.)

ISABELLE.

Alors mon premier soin a été de mettre ce cher enfant à l'abri de toute recherche, et d'a-

païser ses pleurs. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je suis parvenue à le calmer, et que j'ai pu le quitter pour venir vous apprendre cet événement.

CONSTANCE.

Et pendant ce temps-là Rustan courait à mon époux ! Il craignait donc aussi pour lui ?... Juste Ciel ! serait-ce là le sens mystérieux des discours de don Jehu ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, INÈS.

INÈS, entrant précipitamment.

MADAME, quelqu'un du palais, qui revient du port en ce moment, raconté qu'il a vu une grande rumeur parmi les matelots de votre époux. Il s'est informé de ce qui l'occasionnait ; on lui a répondu que la moitié de l'équipage venait de partir sous la conduite de Rustan pour aller à la recherche de Jean-de-Calais, que des brigands avaient surpris à la porte de son auberge.

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? (*A Isabelle.*) Ah ! ma chère amie, plus de doute, un complot infernal... un piège abominable... Viens, suis-moi, courons implorer le secours de mon

père, qu'il envoie aussitôt... (*Avec désespoir.*)

Malheureuse ! malheureuse ! il sera trop tard !

(Elle sort éperdue , et Isabelle la suit.)

SCÈNE XII.

INÈS, JEAN-DE-GALAIS.

(Inès va pour sortir aussi ; mais elle s'arrête tout à coup pour écouter.)

JEAN , parlant du dehors.

Les coquins ! les misérables !

INÈS.

Eh ! mon Dieu ! n'est-ce pas sa voix que je viens d'entendre ?... Je ne me suis pas trompée, le voilà.

JEAN , entrant par la porte du fond.

Mille bourrasques ! il faut que l'on me tue, ou que j'obtienne ici justice.

INÈS , s'approchant.

Deis-je en croire mes yeux ?

JEAN.

Ah ! c'est toi, ma bonne Inès ? Où est mon fils ?

INÈS.

Il est en sûreté chez la Duchesse.

JEAN.

Fort bien. Et ma femme ?

INÈS.

Elle vient de passer chez son père. Ah ! quelle sera sa joie ! Je vais...

JEAN.

Oui, va, cours lui dire que je suis ici. — Non, attends, il ne faut pas encore que son père... Non, je veux lui parler auparavant, et convenir avec elle de la manière dont nous y prendrons pour confondre son abominable cousin. Les scélérats ! infâme don Juan !

INÈS.

Comment étiez-vous donc tombé en leur pouvoir ?

JEAN.

Comment ? ventrebleu ! Tu penses bien que ce n'est pas la force qui m'a vaincu ; mais ce qui me fait enrager, c'est de n'avoir pas aperçu le piège, et de m'être laissé prendre comme un enfant ! Que diable aussi, pouvais-je penser, en voyant ces matelots... Moi, je vais bonnement à eux, je leur tends la main comme un sot : houp ! voilà vingt bras qui m'assaillent en même tems, m'enveloppent, me serrent, me chargent de liens ; on me bâillonne, on m'emporte, on me jette dans une chaloupe, et les coquins y sont avec moi !

INÈS.

Et vous avez pu leur échapper ?

JEAN.

Quand la chaloupe eut vogué quelque tems,

j'en entends un qui dit aux autres : « N'allons pas plus loin , il faut en finir ici. » Alors ils ont tiré leurs poignards...

INÈS.

O mon Dieu !

JEAN.

Enfin c'était fait de moi , si le brave Rustan , je ne sais par quel prodige , n'était tombé là comme des nues avec plusieurs de mes matelots. Corbleu ! c'était un vrai plaisir de voir faire cet intrépide ami ! Oh ! que n'avais-je les bras libres ! je ne lui aurais pas laissé ma part du régal qu'il se donnait , en faisant sauter à la mer cette bande d'assassins !

INÈS.

Où est-il , ce bon Rustan ?

JEAN.

Je l'ai laissé au port. Il ne sait pas que je suis ici , car il m'aurait peut-être empêché d'y venir.

INÈS.

En effet , je crois aussi qu'il est imprudent que vous y restiez. Si don Juan vous surprenait !

JEAN.

Don Juan ! Est-il en son pouvoir de m'empêcher de parler au roi son maître ?

INÈS.

Et s'il vous fesait arrêter avant que le roi...

JEAN.

Me faire arrêter ! je ne lui conseille pas.
Avant qu'on puisse m'arracher de ces lieux ,
ce roi pourrait m'entendre encore ; mes cris
accusateurs , frappant les voûtes du palais ,
iraient retentir jusqu'à son oreille , et lui dé-
noncer son neveu comme un infâme assassin.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAN.

RUSTAN , paraissant dans le fond.

Plus bas , Jean-de-Calais !

INÈS , effrayée.

Oh ! Ciel !

JEAN.

Eh ! c'est toi , mon cher Rustan.

RUSTAN , s'approchant.

Plus bas donc ! (*A Inès.*) Inès , va trouver
ta maîtresse , et dis-lui qu'il faut que je lui
parle.

INÈS.

J'y cours

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

JEAN-DE-CALAIS, RUSTAN.

RUSTAN.

IMPRUDENT, que viens-tu faire ici ?

JEAN.

Parbleu ! je viens voir ma femme , et accuser don Juan.

RUSTAN.

C'est peu d'accuser, il faut prouver. Tu ne sais donc plus ce que dit don Juan ?

JEAN.

Tu me l'as raconté, Eh bien ! me voilà pour le démentir. Dès que le roi sera convaincu de son crime, il n'hésitera pas à le punir, j'espère.

RUSTAN.

Je le pense de même. Mais tes preuves, encore une fois ? J'en ai, moi, et elles ne sont pas loin ; à deux pas, là, dans le jardin, tes matelots retiennent certain prisonnier... Crois-moi, va les trouver ; ils sont dans la grande allée à gauche. Sors bien vite, et laisse-moi faire.

JEAN.

Et tu prétendras peut-être encore, homme bizarre, que je ne te dois rien !

RUSTAN.

Deviens heureux ; alors nous compterons ,
et nous verrons quel est celui de nous deux
qui redoit à l'autre ; mais en ce moment il
faut que tu t'en ailles.

JEAN.

Mais dis-moi donc auparavant , toi , le sau-
veur de mon fils , le mien deux fois dans cette
journée , toi que je suis tenté d'appeler mon
génie tutélaire , qui es-tu enfin ?

RUSTAN.

Je n'ai pas le tems de t'expliquer... Sors.

JEAN.

Non , je ne sors pas que tu n'aies satisfait à
ma question.

RUSTAN.

Eh bien ! puisque tu le veux absolument ,
apprends que c'est à toi que je dois l'honneur ,
qui est bien plus que la vie. Nous parlions
hier de ce malheureux dont le corps sans sé-
pulture excita ta pitié dans l'île de Lobos ,
c'était mon père.

JEAN.

Ton père !

RUSTAN.

Apprends aussi que si je t'ai suivi partout ,
c'est que j'ai fait alors le serment de consacrer
dix ans de ma vie à te prouver ma reconnais-
sance. Sortiras-tu maintenant ?

JEAN.

Le singulier homme !

(Il saute au coté de Rustan , l'embrasse sans dire mot et sort précipitamment.)

RUSTAN , regardant vers la coulisse :

Il est , ma foi , sorti à terns : c'est don Juan qui vient avec le roi. Allons parler à la Princesse.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XV.

LE ROI, DON JUAN.

LE ROI.

Oui, don Juan, je viens d'envoyer à la recherche de Jean-de-Calais et de son fils. Puisse-t-on les retrouver, et savoir enfin la vérité !

DON JUAN.

La vérité, sire ? Je vous l'ai dite.

LE ROI.

D'accord, mais il n'est pas possible, je le pense du moins, que vous ne connaissiez toutes les circonstances. Au reste, j'aime à croire que ma fille est dans l'erreur. Son accusation vous charge d'un crime trop odieux pour que je puisse l'admettre sans preuves.

DON JUAN.

Je pardonne à Constance ses soupçons in-

jurieux ; son erreur est naturelle, la prévention l'aveugle, et la haine qu'elle me porte...

LE ROI.

C'est votre faute, don Juan. Au lieu d'attendre du tems et de vos soins assidus que Constance puisse vous voir un jour d'un œil plus favorable, vous employez la menace, vous parlez ouvertement de vos desseins sur elle, vous jetez l'effroi dans son ame, et semblez prendre à tâche d'accroître encore son aversion pour vous.

DON JUAN.

Sans doute il me fallait, pour lui plaire, favoriser de tout mon pouvoir sa passion insensée pour cet aventurier qu'elle aurait voulu vous faire adopter pour fils et pour successeur!

LE ROI.

Don Juan, s'il faut que je vous dise mon sentiment, je n'étais pas éloigné de reconnaître pour gendre l'homme brave, honnête et généreux, à qui je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon enfant chéri.

DON JUAN.

Quoi ! Sire, au mépris des intérêts de l'État, vous auriez souffert...

LE ROI.

L'État, dans votre sens, c'est vous seul ; dans le mien, ce sont tous mes sujets. Je n'aurais donc blessé que vos intérêts et non ceux de l'État.

DON JUAN.

Sire, je vois venir votre fille, daignez la faire expliquer devant moi, vous m'entendrez répondre à son accusation, et vous ne douterez plus...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, ISABELLE,
tenant Alphonse caché derrière elle, RUSTAN,
OFFICIERS et GARDES.

CONSTANCE, se retournant vers la coulisse.

ENTREZ tous. (*Les officiers et les gardes entrent et Constance continue.*) Mon père, c'est publiquement cette fois, c'est devant toute votre cour que j'accuse don Juan.

DON JUAN.

Que voulez-vous dire, Madame?

LE ROI.

Parle, ma fille, quel est son crime?

CONSTANCE.

Celui d'un assassin.

LE ROI.

Un assassin ! grand Dieu !

DON JUAN.

Moi, Madame ?

CONSTANCE.

/ Oui, don Juan, toi-même, et voilà l'une de tes victimes.

(Elle prend Alphonse par la main, et le présente au Roi.)

DON JUAN.

Son fils ! comment a-t-il échappé ?

LE ROI, caressant l'enfant.

On aurait attenté à la vie de ce cher enfant !

CONSTANCE.

Ainsi qu'à celle de son père. (*A Rustan.*)
Rustan, allez... (*Au Roi.*) Oui, sans le secours
le plus inespéré, ils périssaient tous deux.

(Rustan est sorti par la porte du fond.)

DON JUAN.

Sire, c'est une affreuse calomnie. Où sont les preuves que Jean-de-Calais n'a point disparu volontairement ? Où sont celles que les matelots qui ont enlevé son fils n'étaient pas les siens ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JEAN-DE-CALAIS, ensuite
RUSTAN, ALVAR en matelot, et plusieurs
MATELOTS de JEAN-DE-CALAIS.

JEAN, criant du fond en entrant.

Les miens ! non ventrebleu !

DON JUAN, à part.

Juste Ciel!

LE ROI.

Que vois-je?

JEAN.

Les miens! s'il en est parfois de cette espèce
sur mon bord, ils vont à fond de cale.

CONSTANCE, courant à Jean-de-Calais.

Cher époux!

DON JUAN.

Sire, tout ceci n'est qu'imposture, et rien
de ce que vous voyez ne prouve encore...

LE ROI.

Eh quoi! tu peux...

JEAN.

Il a raison, et voilà ce que j'appelle faire
bonne manœuvre par un gros tems; mais voici
un coup de vent qui va le mener à la dérive.
(*Se retournant vers le fond.*) Allons, allons,
arrivez.

(Les matelots de Jean-de-Calais amènent Alvar.)

DON JUAN, à part.

Alvar en leur pouvoir? je suis perdu.

JEAN, arrachant la fausse barbe d'Alvar.

Sire, souffrez que je vous présente un ma-
telot du corsaire don Juan.

ALVAR, tombant aux genoux du roi.

Ah! Sire, j'implore votre clémence! forcé
d'obéir à don Juan...

258 JEAN-DE-CALAIS. ACTE III, SCÈNE XVII.

LE ROI, le repoussant.

Il suffit. Gardes, vous me répondez de don Juan. (*Don Juan fait un mouvement pour sortir.*) Arrête. Que ton juste châtiment commence, en apprenant mon immuable volonté. (*A Constance.*) Ma fille, tu ne me quitteras plus. Je veux dès demain, par un acte solennel, faire reconnaître ton mariage avec Jean-de-Calais; ton fils sera le mien, je veillerai sur son enfance avec toute la sollicitude d'un père. Mon trône et l'amour des Portugais seront son héritage.

DON JUAN, à part.

O supplice!

CONSTANCE, au Roi, montrant Rustan.

Mon père, voilà celui qui me les a rendus.

LE ROI.

Il est donc aussi le sauveur de ma fille.
Brave homme, je ne l'oublierai pas.

JEAN, à Rustan.

Mon cher Rustan! eh bien je suis heureux!

RUSTAN, lui serrant la main.

Je suis donc enfin quitte envers toi.

FIN DE JEAN-DE-CALAIS.

**HENRIETTE
ET ADHÉMAR,**

OU

LA BATAILLE DE FONTENOY,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Imité du théâtre allemand,

PAR MM. CAIGNIEZ ET BERNHARD;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 25 septembre 1810.**

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL DE SAXE.

D'ORMANÇAY, colonel de dragons.

HENRIETTE D'ORMANÇAY, sa fille

ADHÉMAR, capitaine aide de camp du Maréchal.

SAINT-FÉLIX, aussi aide de camp du Maréchal, ami d'Adhémar.

LAURENCE, vieux dragon au service du colonel.

MARIANNE, femme de chambre d'Henriette.

UN ADJUDANT GÉNÉRAL.

PERSONNAGES MUETS.

PLUSIEURS GÉNÉRAUX ET OFFICIERS de différents corps.

AIDES DE CAMP du Maréchal.

VILLAGEOIS ET HABITANS, des environs de Fontenoy.

UN TROMPETTE, UN TAMBOUR.

GRENADIERS et autres troupes de l'armée française.

DOMESTIQUES du Maréchal.

(La scène est dans un village auprès de Fontenoy
et du camp des Français.

HENRIETTE ET ADHÉMAR,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Sur l'un des côtés
est une aile du château.

SCÈNE I.

LE COLONEL D'ORMANÇAY, LAU-
RENCE.

LAURENCE.

SAVEZ-VOUS, mon Colonel, que nous sommes
heureux en logemens. Voici le troisième que
nous habitons depuis l'ouverture de la cam-
pagne, et il vaut au moins les deux autres.

LE COLONEL.

Tu as raison, mon cher Laurence. As-tu
remarqué la superbe vue dont nous jouis-
sons ! Le camp des Français en face de

nous ; celui des Anglais dont on n'aperçoit d'ici que les avant-postes ; là-bas , à gauche , le village de Fontenoy ; cette longue rangée d'arbres qui indique le chemin de Lille à Tournay ; enfin , l'Escaut qui serpente plus loin et achève d'embellir le tableau : c'est charmant.

LAURENCE.

C'est charmant, oui, mon colonel. Et quand ce tableau va être encore animé par les marches et contre-marches des deux armées , quand le canon , la mousqueterie , les tambours et les trompettes feront un tapage de tous les diables ; ah ! mon Colonel , c'est alors que cela sera beau !

LE COLONEL.

Je crois, Laurence, que tu ne tarderas pas à jouir de ce coup d'œil. Toute l'armée brûle de se battre, et notre brave maréchal de Saxe fait toutes ses dispositions pour la satisfaire.

LAURENCE.

Il faut convenir que c'est un fier homme que ce Maurice, comte de Saxe ! et que c'est plaisir d'aller au feu sous ses ordres ! Ah ! sans cette maudite balle dans le genou qui me fait boiter de ma jambe gauche , vous me verriez encore... Je n'ai que cinquante-deux ans , mon Colonel.

LE COLONEL.

Eh bien ! mon ami , j'en ai huit de plus.

LAURENCE.

Vous, mon Colonel !

LE COLONEL.

Oui, ma foi, et je m'aperçois trop que je commence à vieillir. Ce n'est pas que je ne sois encore assez vert pour mon âge.

LAURENCE.

Certainement, certainement. Je vous trouve encore l'air d'un gaillard... Pardon, mon Colonel, je voulais dire...

LE COLONEL.

Il n'y a pas de mal. Mais écoute, tu as mérité toute ma confiance, on peut causer avec toi, ainsi...

LAURENCE.

Chut ! mon Colonel, voici quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MARIANNE.

MARIANNE, sortant du château.

M. le Colonel, mademoiselle d'Ormançay demande si vous allez venir déjeuner avec elle.

LE COLONEL.

Que ma fille ne m'attende pas, j'ai affaire en ce moment. A-t-elle bien passé la nuit ?

MARIANNE.

A merveille, Monsieur, malgré le pa-
continuel de ces trains d'artillerie, qu
cessé d'ébranler nos fenêtres tant que la
a duré, et qui ne m'as pas permis à mo
fermer l'œil un instant.

LAURENCE, riant.

Cette pauvre mademoiselle Marianne
dommage !

MARIANNE.

Si mademoiselle Henriette s'obstine
jours à suivre son père à l'armée, je n'y
rai plus tenir : car je n'entends jamais
coup de canon que je ne croie tout
ma dernière heure.

LAURENCE, riant.

Eh ! eh ! eh !

LE COLONEL.

Il suffit, Marianne ; allez rejoindre
fille.

LAURENCE, d'un air galant.

Bonjour, mademoiselle Marianne.

MARIANNE, allant pour sortir et revenant.
Colonel.

MARIANNE.

C'est aujourd'hui votre fête, vous donnez un repas de corps; M. le capitaine Adhémar en sera-t-il ?

LE COLONEL.

A propos, Laurence, tu as été l'inviter de ma part; viendra-t-il ?

LAURENCE.

Oui, mon Colonel, il me l'a promis.

LE COLONEL.

A la bonne heure; voilà trois jours qu'il n'a paru chez moi. Il doit savoir cependant que je l'aime de tout mon cœur, et qu'il ne peut venir trop souvent.

MARIANNE; à part.

Oh! que ma maîtresse sera contente! (*Haut.*)
Votre servante, M. Laurence.

LAURENCE.

Mademoiselle, c'est moi qui suis certainement...

(Marianne sort.)

SCÈNE III.

LE COLONEL, LAURENCE.

LAURENCE, à part.

Votre servante, M. Laurence ! Mais qu'elle est donc jolie en disant cela ! Sans ce gros bouffi de trompette qui la poursuit partout...

LE COLONEL.

Je te disais donc, Laurence...

LAURENCE, à part.

Il me déplaît furieusement ce trompette !

LE COLONEL.

Laurence, je te parle.

LAURENCE.

Je vous écoute, mon Colonel.

LE COLONEL.

Je te parlais de la confiance que tu m'as inspirée, et du désir que j'avais de te consulter sur un sujet qui m'occupe beaucoup. J'ai en tête un mariage...

LAURENCE.

Un mariage ! (*A part.*) Oh ! oh ! (*Haut.*) Certainement, mon Colonel, vous êtes bien fait pour rendre une femme heureuse.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu dis donc ? moi, me rema-



ACTE I, SCÈNE III. 267

rier ! rêves-tu ? en bonne conscience, est-ce à notre âge qu'il est permis d'y penser ?

LAURENCE.

Ma foi, je pense qu'à cinquante-deux ans...

LE COLONEL.

J'en ai soixante, te dis-je.

LAURENCE.

Oui, mais vous disiez notre âge. Au surplus, c'est égal, à soixante, à cinquante-deux, on peut...

LE COLONEL.

Ce n'est pas de mon mariage qu'il s'agit. Mais je songe que le maréchal de Saxe n'est pas d'humeur à laisser plus long-tems les Anglais se fortifier dans leurs retranchemens, et nous sommes peut-être à la veille d'une bataille générale : enfin, un boulet peut d'un moment à l'autre m'envoyer...

LAURENCE.

Ne parlons pas de cela, mon Colonel.

LE COLONEL.

Il n'y a donc qu'un mariage convenable qui puisse prévenir le désordre de ma maison, quand je ne serai plus.

LAURENCE.

Vous avez raison, mon Colonel. Aussi, quoique je ne sois plus très-jeune et que je

268 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

boite un tantinet, je pense souvent de mon côté... (*A part.*) Vraiment j'en raffole de cette petite Marianne.

LE COLONEL, à part.

O ma fille, ma chère Henriette, ce n'est qu'un bon mari qui peut me remplacer auprès de toi.

LAURENCE.

Ah ! mon Colonel, pour peu que vous voulussiez y donner les mains, le joli mariage que vous pourriez faire ! c'est que, voyez-vous, j'ai de fortes raisons de croire que la belle n'en serait pas fâchée.

LE COLONEL.

Bon ! tu crois que son cœur...

LAURENCE.

Il est pris, mon Colonel.

LE COLONEL.

Oh ! oh ! et quel est l'heureux vainqueur...

LAURENCE.

Moi, mon Colonel.

LE COLONEL.

Toi ?

LAURENCE.

Le trompette du premier escadron voudrait bien aller sur mes brisées, mais...

LE COLONEL.

Comment, maraud, toi et le trompette !...

LAURENCE.

Non, non, moi tout seul, ventrebleu ! je voudrais bien voir que le trompette...

LE COLONEL.

Ah ça, de qui parles-tu !

LAURENCE.

Eh ! mais, de mademoiselle Marianne, la femme de chambre de mademoiselle votre fille.

LE COLONEL.

Eh ! il s'agit bien... laisse-là ta Marianne et son trompette. Je te parle d'Henriette, ma fille. C'est elle que je veux marier.

LAURENCE.

Ah ! oui... oui, je vous comprends, mon Colonel. J'y suis maintenant.

LE COLONEL.

Ce qui me désole, c'est qu'Henriette élude avec tant de soin toute conversation sur ce chapitre, que je ne puis parvenir à savoir à quoi m'en tenir sur les dispositions de son cœur. Elle me donne journellement mille preuves de sa tendresse pour moi, elle n'a jamais rien fait que pour me plaire et m'obliger, et cependant je ne sais comment il arrive toujours que c'est moi qui fais tout ce qu'elle

veut. Elle m'a suivi à l'armée malgré ma défense; elle veut, dit-elle, se trouver sans cesse à portée de veiller sur mes jours, de panser mes blessures : j'ai beau me fâcher, lui faire sentir les dangers, l'inconvenance et tous les inconvéniens de ses démarches : peine inutile, elle n'écoute rien. Alors, veux-je prendre un ton d'autorité, grossir ma voix pour la rendre plus sévère, elle rit, me caresse, saute à mon cou; aussitôt ma voix faiblit, s'altère, mes yeux s'humectent de larmes, et je la laisse faire à sa tête.

LAURENCE.

Vous êtes si bon père, mon Colonel.

LE COLONEL.

Oui, oui, je suis bon; mais il ne sera pas dit que ma fille me contrariera plus long-temps dans l'objet qui me tient le plus à cœur. Il faut qu'elle se décide aujourd'hui même. Le chevalier de Saint-Félix est un brave officier; il est jeune, riche et me convient; il aime Henriette, et il doit lui convenir comme à moi. Il faut que tu m'aides à découvrir si elle l'aime en effet.

LAURENCE.

Je crois qu'elle l'aime, mon Colonel.

LE COLONEL.

Je le crois aussi; car j'ai remarqué qu'elle rit volontiers avec lui.

ACTE I, SCÈNE III.

271

LAURENCE.

Elle rit ? Ah ! tant pis

LE COLONEL.

Comment , tant pis ?

LAURENCE.

Oui , mon Colonel ; j'ai toujours entendu dire qu'il ne faut pas compter sur l'amour d'une fille qui rit trop. C'est ce qui fait que je me donne au diable chaque fois que mademoiselle Marianne...

LE COLONEL.

Tu ne sais ce que tu dis. Quand je faisais l'amour, moi, je préférais toujours les rieuses.

LAURENCE.

Eh bien ! oui, moi de même ; c'est plus gai. Mais parce qu'elles nous plaisent davantage, ce n'est pas une raison pour que...

LE COLONEL.

Voici ce que tu dois faire, mon cher Laurence. Les femmes de chambre connaissent souvent les secrets de leurs maîtresses ; interroge Marianne, elle jaserait volontiers, avec toi, puisqu'elle t'aime, m'as-tu dit.

LAURENCE.

Oui, mais elle rit, mon Colonel.

LE COLONEL.

N'importe, interroge-la. Tiens, je l'aperçois justement sous ce vestibule ; profite de

272 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

l'occasion, tandis que je vais faire un tour a quartier-général.

LAURENCE.

Oui, mon.Colonel.

(Le colonel sort.)

SCÈNE IV.

LAURENCE, MARIANNE.

LAURENCE, à Marianne qui entre.

MADemoisELLE Marianne ?

MARIANNE.

M. Laurence.

LAURENCE.

Voudriez-vous m'écouter un instant, Ma demoiselle ?

MARIANNE, riant.

Si c'est pour me parler de votre amour M. Laurence, je le veux bien, car il me diverte beaucoup.

LAURENCE, sérieusement.

Il vous divertit ? c'est ce qu'il ne faudrait pas Mademoiselle. L'amour ne badine pas et voilà pourquoi je suis sérieux quand je vous parle.

MARIANNE.

Allons, je tâcherai d'être sérieuse aussi.

(Elle rit.)

LAURENCE.

Fort bien, fort bien ; mais riez-vous comme cela quand c'est le trompette qui vous parle ?

MARIANNE.

Le trompette n'est pas plaisant.

LAURENCE.

Si fait, si fait. Tout autre que vous, Mademoiselle, rirait volontiers de ce visage bouffi, qui semble toujours enflé de tout le vent qu'il lui faut pour sonner le boute-selle de son escadron.

MARIANNE.

Je ne sais pas pourquoi ce pauvre garçon vous déplaît tant.

LAURENCE.

Eh ! non , Mademoiselle, il ne me déplaît pas. Comment donc ! il est si gentil ! (*Il gonfle ses joues pour l'imiter.*) Oh ! c'est un aimable garçon. Mais ce n'est ni de lui ni de moi que je voudrais vous entretenir ; c'est de mademoiselle Henriette, et du chevalier Saint-Félix qui lui fait la cour. Ne pourriez-vous m'apprendre si monsieur le Chevalier est aimé de votre maîtresse ?

MARIANNE.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

LAURENCE.

Cela me fait... apparemment que j'ai quelque raison de vous faire cette question.

MARIANNE.

Quelque raison, dites-vous? quelqu'un vous a donc chargé de cette commission.

LAURENCE.

Sans doute que c'est quelqu'un. Vous pensez bien que je ne viendrais pas de moi-même...

MARIANNE.

Tenez, M. Laurence, voici mademoiselle Henriette qui vient de ce côté, parlez-lui. Elle peut vous répondre mieux que moi.

LAURENCE.

Non pas, non pas, diable! je n'ai pas commission de parler à mademoiselle Henriette.

SCÈNE V.

HENRIETTE, LAURENCE, MARIANNE.

HENRIETTE, une lettre à la main.

LAURENCE, sais-tu si mon père est sorti?

LAURENCE.

Oui, Mademoiselle, il est allé au quartier-général.

HENRIETTE.

Je voulais lui montrer cette lettre que je viens de recevoir de ma tante.

MARIANNE.

Laurence me parlait de vous, Mademoiselle.

ACTE I, SCÈNE V. 275

Je ne sais qui peut l'avoir chargé de m'interroger sur l'état de votre cœur.

HENRIETTE, souriant.

Ah! ah!

LAURENCE, bas à Marianne.

Mais êtes-vous folle, mademoiselle Marianne?

HENRIETTE.

Que te demandait-il donc?

MARIANNE.

Oh! une bagatelle. Il me demandait...

LAURENCE, bas à Marianne.

Je vous laisse, au revoir.

(Il va pour sortir.)

HENRIETTE.

Restez, Laurence, je vous l'ordonne. (*A Marianne.*) Eh bien?

MARIANNE.

Il me demandait tout simplement si vous aimiez M. le chevalier de Saint-Félix.

HENRIETTE.

Eh! mais ceci devient intéressant. (*Bas à Marianne.*) Serait-ce Adhémar qui le fait parler?

MARIANNE.

Je l'ai pensé, Mademoiselle.

HENRIETTE.

Cependant être resté trois jours sans venir nous voir !

LAURENCE , à part.

Parbleu ! il serait plaisant que j'apprisse d'elle-même...

HENRIETTE.

Approche , Laurence , et réponds-moi.

LAURENCE.

Oui , Mademoiselle. (*A part.*) Ce serait un coup de maître ma foi.

HENRIETTE.

Connaitrais-tu quelqu'un par hasard à qui il déplairait que j'aimasse monsieur le Chevalier ?

LAURENCE.

Pas du tout , Mademoiselle , au contraire...

HENRIETTE.

Tu connais particulièrement , ce me semble , le capitaine Adhémar , premier aide de camp du maréchal de Saxe ?

LAURENCE.

Je le connais , oui , Mademoiselle.

HENRIETTE.

M. de Saint-Félix est bien aimable de nous avoir procuré sa connaissance.

LAURENCE.

Cela ne pouvait manquer d'arriver. Partout

où l'on voit M. de Saint-Félix, on ne tarde pas à rencontrer Adhémar. Leur intimité est si grande, que toute l'armée les appelle les inséparables.

HENRIETTE.

Depuis quand le connaissais-tu, ce jeune homme ?

LAURENCE.

Saint-Félix ?

HENRIETTE.

Non, Adhémar.

LAURENCE.

Je l'ai vu pour la première fois quand son ami Saint-Félix l'a présenté ici.

HENRIETTE.

Pour la première fois, dis-tu ? et c'est ce jour-là même qu'on vous a vus causer ensemble, comme gens qui se connaissent depuis long-tems.

LAURENCE.

Ah ! voici pourquoi, Mademoiselle. Son père qu'il a perdu lorsqu'il était encore en bas âge, a été le protecteur de ma famille. L'une de mes sœurs a été vingt ans la femme de chambre de sa mère qui vient de mourir aussi. Quand je vis ici ce jeune homme et que j'eus appris qu'il était le fils de la respectable dame que j'avais connue, je l'abordai, je lui parlai de sa mère, et nous en causâmes fort long-tems.

HENRIETTE.

Sa famille était-elle considérée dans le pays ?

LAURENCE.

Certainement , et cependant elle y était étrangère. Mais c'était de si honnêtes gens que son père avait été un brave officier.

MARIANNE.

Riche ?

LAURENCE.

Hélas ! non. Il l'aurait été beaucoup , dit-on , si le grand-père... Mais de fatales circonstances...

HENRIETTE.

Ah !... Et saurais-tu quelque chose des malheurs du grand père ?

LAURENCE , avec embarras.

Moi ?... non , Mademoiselle. On m'a dit qu'il avait été malheureux, voilà tout.

MARIANNE.

C'est bien dommage , car c'est un excellent jeune homme que M. Adhémar, et je crois que la femme qu'il épousera...

LAURENCE.

La femme qu'il épousera ? Je doute qu'il se marie jamais.

HENRIETTE , vivement.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LAURENCE.

Pourquoi ? c'est parce que... Est-ce qu'un officier qui n'a pour tout bien que ses appointemens peut se marier ?

HENRIETTE.

Oh ! si c'est là le seul obstacle... La grande faveur dont jouit Adhémar auprès du Maréchal, l'estime particulière dont l'honore ce héros... C'est une fortune que cela.

LAURENCE.

Sans doute, sans doute. (*A part.*) Peste ! j'ai failli commettre une indiscretion, moi. (*Haut.*) Mais, Mademoiselle, nous avons commencé, je crois, à parler de M. de Saint-Félix.

HENRIETTE.

Sais-tu s'il a quelqu'inclination ?

LAURENCE.

Oui, oui, Mademoiselle, je sais qu'il vous aime éperduement.

HENRIETTE.

Adhémar ?

LAURENCE.

Eh ! non, Saint-Félix.

HENRIETTE, indifféremment.

Ah ! Saint-Félix.

LAURENCE, avec intention.

Eh ! eh ! eh ! je pense que de son côté, Ma-

280 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

demoiselle n'est pas fâchée de m'entendre lui donner cette assurance des sentimens du Chevalier.

HENRIETTE.

Est-ce Adhémar qui t'a chargé de prendre ces informations ?

LAURENCE, à part.

Toujours Adhémar ! c'est singulier cela !
(Haut.) Non, Mademoiselle, ce n'est point Adhémar, c'est monsieur le Colonel, puisqu'il faut vous l'avouer.

HENRIETTE.

Eh ! que ne le disais-tu tout de suite ?

LAURENCE.

C'est que monsieur le Colonel m'avait seulement prescrit de m'informer adroitement...

MARIANNE, riant.

Adroitement !

HENRIETTE, bas à Marianne.

Laurence prétend me faire parler, amusons-nous à le tourmenter.

LAURENCE, à part.

Elle consulte Marianne, elle va s'expliquer peut-être.

HENRIETTE, haut.

Tu me vois bien désolée, mon cher Laurence !

ACTE I, SCÈNE V.

281

LAURENCE.

De quoi donc, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Mon joli perroquet que j'avais laissé chez nous; tu l'as connu?

LAURENCE.

Oui, Mademoiselle. Mais il ne faut pas que les absens...

HENRIETTE, montrant sa lettre.

Hélas ! ma tante m'écrit qu'il est mort !

LAURENCE.

Il est mort ! là, voyez !

MARIANNE.

Il parlait si bien !

LAURENCE.

C'est vrai, je crois l'entendre encore quand il disait si joliment : apportez du biscuit à Cocol

MARIANNE.

Finissez, Laurence, vous nous arrachez l'âme.

LAURENCE, à Henriette.

Cependant, Mademoiselle, il faut vous faire une raison. Songez aux consolations qui vous restent. M. de Saint-Félix...

HENRIETTE, à Laurence.

Tu ne sais pas ce qu'il disait une heure avant sa mort ?

LAURENCE.

Monsieur de Saint-Félix ?

HENRIETTE.

Eh ! non, mon perroquet.

LAURENCE, étonné.

Et que disait-il donc, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Tu es un sot, Laurence.

LAURENCE.

C'est cela qu'il a dit ?

HENRIETTE, riant.

Justement ; cela te fâche peut-être ?

LAURENCE.

Pas du tout, Mademoiselle ; les paroles d'un mourant sont respectables.

HENRIETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! adieu, Laurence.

MARIANNE, riant aussi.

M. Laurence doit être bien satisfait de ses informations.

(Elle suit Henriette qui rentre au château en continuant de rire aux éclats.)

SCÈNE VI.

LAURENCE.

LE perroquet avait raison. Oui, j'étais un sot de croire que je pourrais lire dans le cœur d'une femme. Mais pourquoi m'ont-elles tant parlé d'Adhémar ? Est-ce que mademoiselle d'Ormançay l'aimerait par hasard ? Eh ! mon Dieu ! pourvu que ce jeune homme n'aille pas... Le malheureux ! il croit n'avoir contre lui que son peu de fortune. Il ignore encore que son alliance déshonorerait la femme dont il obtiendrait la main. Il ne sait pas que le nom qu'il porte n'est pas le sien. Tant que sa mère a vécu, elle a pris soin de lui cacher que son grand père, dans les troubles de la révocation de l'Édit de Nantes... Ce terrible secret, dont ma sœur m'instruit par sa dernière lettre, doit cependant lui être révélé par moi ; c'est, m'écrit-elle, l'intention qu'à manifestée madame Adhémar en mourant. Mais, ce pauvre jeune homme ! à quoi bon lui ôter son erreur ? Y pense-t-on ? C'est le tuer que de lui révéler un pareil secret ! Ma foi, s'en charge qui voudra. Oui, mais s'il s'avisait d'aimer mademoiselle Henriette, ne faudrait-il pas... Eh bien, attendons pour lui porter ce coup que cela devienne indispensable. Ah ! voilà mon colonel qui nous amène M. de Saint-Félix.

SCÈNE VII.

LE COLONEL et SAINT-FÉLIX arrivant du
fond, LAURENCE.

LE COLONEL.

LAURENCE, je ne me sens pas de joie ; monsieur le Maréchal qui veut bien honorer ma fête de sa présence ! il va venir.

LAURENCE.

Il va venir !

LE COLONEL.

Oui, oui ; mais , en attendant va préparer les malles.

LAURENCE.

Les malles ! pour la fête , mon colonel ?

LE COLONEL.

L'imbécile ! est-ce que nous avons fait un bail ici ? Ne faut-il pas se tenir prêt à changer de place ? Allons , fais ce que je te dis.

LAURENCE.

Ah ! oui , j'entends , il y aura du grabuge , et l'on va... en avant , marche. Je vais préparer vos malles , mon colonel.

LE COLONEL.

Ah ! dis-moi donc , Laurence... tu as parlé à Marianne ?

LAURENCE.

Oui, mon colonel, et à mademoiselle aussi.

LE COLONEL.

A ma fille ? (*bas.*) Eh bien ?

LAURENCE.

Il y a de fâcheuses nouvelles !

SAINT-FÉLIX.

De fâcheuses nouvelles !

[LAURENCE.

Mademoiselle a reçu une lettre de sa tante,
le perroquet est mort.

LE COLONEL.

Parbleu, si ce n'est que cela...

SAINT-FÉLIX, souriant.

C'est beaucoup, Monsieur.

LE COLONEL, *bas* à Laurence.

Mais que t'a dit Marianne ?

LAURENCE.

Elle allait me répondre, quand mademoiselle
Henriette est survenue.. J'aurais bien voulu
la faire parler elle-même, mais j'ai vainement
tâché de ramener la conversation sur Monsieur.
On n'a fait que me parler...

SAINT-FÉLIX.

De l'objet chéri, des plus tendres regrets
sans doute.

LAURENCE, à part.

Chéri! oui, je le crains fort.

LE COLONEL.

C'est assez, Laurence, laisse-nous.

LAURENCE.

Je sors, mon Colonel. (*À part.*) Ce n'est pas du perroquet qu'on a parlé davantage.

(Il sort en secouant la tête.)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, SAINT-FÉLIX.

SAINT-FÉLIX.

Si ce sont là, M. d'Ormançay, les informations que devait nous procurer Laurence...

LE COLONEL.

Eh! qu'importe, mon cher Saint-Félix; ma fille vous aime, j'en suis sûr; vous vous tourmentez mal à propos.

SAINT-FÉLIX.

Mal à propos! je le désire de tout mon cœur; mais, je vous le répète, Monsieur, je ne suis pas sans crainte à cet égard, et voilà pourquoi je n'ai fait encore à personne la confidence de mon amour, pas même à mon ami Adhémar.

LE COLONEL.

C'est fort bien. Mais j'imagine que ma fille

en sait quelque chose au moins. Car vous lui avez dit sans doute que vous l'aimiez ?

SAINT-FÉLIX.

Je le lui ai fait entendre, en mille occasions.

LE COLONEL.

Fait entendre , fait entendre ! Allons , je vois que vous avez débité mille choses fort galantes et fort jolies assurément, mais pas un mot qui allât au but. Écoutez, le monde que j'attends n'arrive point encore, ma fille est seule avec Marianne, entrez et parlez lui sans crainte. Eh ! qui pourrait lui convenir mieux que vous ? La naissance, la fortune... D'ailleurs elle sait l'ancienne amitié qui me lie à votre père, et le désir que j'ai d'en resserrer les nœuds.

SAINT-FÉLIX.

Oui, elle sait cela, mais...

LE COLONEL.

Mais, mais ! je ne vous reconnais plus, Saint-Félix ; vous, ce galant chevalier, si fort en crédit naguère auprès des belles, aujourd'hui modeste et timide !

SAINT-FÉLIX.

C'est que votre charmante fille est la première qui ait su m'inspirer un véritable attachement.

LE COLONEL.

Par exemple, c'est très-bien ce que vous

258 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

dites là , mais comme ce n'est pas moi qui suis le tendre objet de vos vœux , je vous conseille , en ami , d'aller bien vite le répéter à ma fille.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien , oui , je tâcherai , pendant la fête...

LE COLONEL.

Pourquoi pas tout de suite ?

SAINT-FÉLIX.

Non , un pareil entretien , en ce moment , aurait un air d'apparat , de solennité , qui me déconcerterait dès l'abord , et me ferait parler tout de travers. Au lieu que pendant la fête...

LE COLONEL.

Vous ne direz rien qui vaille , pendant la fête. Venez , je vais parler moi-même , et je vous épargnerai l'embarras du début.

SAINT-FÉLIX.

Gardez-vous en bien , ce serait tout gâter.

LE COLONEL.

Ah ! voilà notre ami , le capitaine Adhémar.

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ADHÉMAR, SAINT-FÉLIX.

LE COLONEL.

En ! arrivez donc, Capitaine. Comment diable ! vous savez le plaisir que vous nous faites, et voilà un siècle qu'on ne vous a vu !

ADHÉMAR.

Vous êtes trop bon, M. le Colonel ; je suis confus. (*Serrant la main de Saint-Félix.*)
Bonjour, mon ami.

LE COLONEL.

Ah ! ça, Monsieur l'aide de camp, venez-vous m'annoncer que le Maréchal arrive bientôt ?

ADHÉMAR.

Oui, Monsieur, il achève de visiter quelques postes, et ne doit plus tarder à se rendre ici.

LE COLONEL.

Oh ! oh ! je cours avertir ma fille, en ce cas. Pardon, je laisse les deux amis ensemble, ils m'excuseront facilement. Chevalier, songez à ce que je vous ai dit. M. Adhémar, je sais tout le cas que fait de vous notre brave Maréchal. Ce matin même il m'a dit à votre sujet

290 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

deux mots... (*Lui serrant la main.*) Vous avancerez, mon ami, c'est moi qui vous en répons.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

ADHÉMAR, SAINT-FÉLIX.

(*Tous deux avec l'air préoccupé restent aux deux côtés opposés de la scène.*)

SAINT-FÉLIX, à part.

Il faut que j'ouvre mon cœur à Adhémar, et que je le prie de me rendre un service.

ADHÉMAR, à part.

Oui, faisons à Saint-Félix la confidence de mon amour; il me plaindra, et je souffrirai moins.

SAINT-FÉLIX, haut.

Adhémar?

ADHÉMAR.

Mon ami?

SAINT-FÉLIX, soupirant à part.

Ah!

ADHÉMAR, de même.

Ah!

SAINT-FÉLIX.

N'admires-tu pas la tournure que prend notre conversation?

ACTE I, SCÈNE X. 291

ADHÉMAR.

En effet, tu me parais aujourd'hui... Qu'as-tu donc ?

SAINT-FÉLIX.

Je suis amoureux, mon ami. (*Adhémarsoupire.*) Mais, toi, d'où vient aussi ton air sombre ?

ADHÉMAR.

Je suis amoureux, mon ami.

SAINT-FÉLIX.

Bon... c'est singulier que tous deux en même tems... C'est donc cela que depuis quelques jours tu négliges cette maison ; tu as trouvé ailleurs...

ADHÉMAR, à part.

Ailleurs !

SAINT-FÉLIX, se rapprochant.

Eh bien ! nous pouvons causer, mon cher Adhémars. Faisons-nous réciproquement nos confidences, et cela nous soulagera. Je commence, pour te donner l'exemple. Oui, mon ami, je suis amoureux, et c'est très-sérieusement, cette fois.

ADHÉMAR.

Sérieusement... Pour quinze jours, selon ta coutume.

SAINT-FÉLIX.

Ne plaisantons point ; je ne sais pas ce que

294 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

core, mon ami. Le Colonel ne forcera point l'inclination de sa fille. Ainsi, c'est d'elle-même qu'il faut que je l'obtienne.

ADHÉMAR, fort agité.

Tu l'obtiendras. Le père qui veut ce mariage... sa fille qui en secret peut-être... Allons, sois heureux, Saint-Félix, ce sera ma seule consolation.

SAINT-FÉLIX.

Ta seule consolation ? Tu m'alarques ! Ta passion est donc sans espérance ?

ADHÉMAR.

Oh ! sans nulle espérance.

SAINT-FÉLIX.

J'ai peine à le croire. Voyons : explique moi...

ADHÉMAR.

Brisons là, je t'en prie, et parlons du service que tu exiges de moi.

SAINT-FÉLIX.

Non, je veux que tu parles à ton tour.

ADHÉMAR, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami !

SAINT-FÉLIX.

Allons, Adhémar, amitié pour amitié, confiance pour confiance : parle, je t'écoute.

ADHÉMAR.

Non, laisse-moi, ne m'interroge pas da-

ACTE I, SCÈNE X.

295

vantage , ne me tourmente pas , je t'en supplie. Revenons à ce que tu désires de moi.

SAINT-FÉLIX.

Tu refuses de m'ouvrir ton cœur , je n'ai plus rien à te demander. Adieu.

(Il va pour sortir.)

ADHÉMAR.

Arrête. Oui... je te confierai la cause de mes tourmens , mais non pas aujourd'hui.

SAINT-FÉLIX.

Quand ?

ADHÉMAR.

Après que je t'aurai rendu le service que tu attends de mon amitié.

SAINT-FÉLIX.

Tu me le promets ?

ADHÉMAR.

Oui.

SAINT-FÉLIX.

A la bonne heure. Eh bien ! mon ami , vois mademoiselle d'Ormançay , peins-lui mon amour , le désir que j'ai de lui consacrer toute ma vie.

ADHÉMAR , troublé.

Quoi ! Saint-Félix , tu veux ?... Mais que ne parles-tu toi-même ?

SAINT-FÉLIX.

Je l'ai vainement tenté cent fois. Que je

hasarde quelques mots de mon amour, elle les reçoit comme un badinage ; que je m'avise de prendre un ton sérieux, un air tendre, elle rit comme une folle et cela me fait enragger. Ainsi, parle-lui, je t'en prie ; elle t'écoute volontiers, parce que sans doute tu n'as pas comme moi la réputation d'un étourdi. Sois donc mon médiateur, dis-lui que je l'aime avec passion, rappelle-lui que dans notre enfance elle m'appelait son ami, dis-lui avec quels transports je te parle d'elle sans cesse.

ADHÉMAR, à part.

Je suis au supplice !

SAINT-FÉLIX.

Dis-lui... Mais tu es amoureux aussi, qu'ai-je besoin de te faire ta leçon ?

ADHÉMAR, suffoquant.

Oui... oui, je vais... Oui, tu seras satisfait... Et il ne tiendra pas à moi que tu ne sois parfaitement heureux.

SAINT-FÉLIX.

Ah ! mon ami, fournis-moi vite l'occasion de prendre ma revanche. Tu verras comme je saurai m'y employer. Allons, je te laisse, hâte-toi de... (*On entend battre aux champs dans le lointain.*) Bon ! voilà le Maréchal qui vient ici ; tu saisis donc le premier instant favorable.

ADHÉMAR, avec trouble.

Oui, je tâcherai.

SAINT-FÉLIX.

Adieu.

(Il va pour sortir et s'arrête.)

ADHÉMAR, à part.

Cruel ami, qu'exiges-tu de moi ? affreuse situation !

SAINT-FÉLIX.

Viens donc voir, Adhémar ; la voilà dans cette allée avec son père. Peut-on rien voir de plus charmant ! mais regarde donc, où trouverait-on ailleurs...

ADHÉMAR.

Oui... oui... elle est fort bien.

SAINT-FÉLIX.

Elle est fort bien, dis-tu ? mais tu n'y penses pas, elle est divine, mon ami !

ADHÉMAR, vivement.

Ah ! sans doute ! (*Se contraignant aussitôt.*) C'est ce que je voulais dire.

SAINT-FÉLIX.

Puisque le Maréchal vient, je sortirai plus tard.

SCÈNE XI.

SAINT-FÉLIX, LE COLONEL, HENRIETTE, ADHÉMAR, MARIANNE.

HENRIETTE, gaiment à Saint-Félix.
Ah ! bonjour, M. de Saint-Félix.

(Saint-Félix salue.)
LE COLONEL, bas à Saint-Félix.
Que dites-vous de cet accueil ?

HENRIETTE, froidement à Adhémar.
Bonjour, M. Adhémar.

LE COLONEL.
Ne vous effrayez pas, mon cher Adhémar,
ma fille vous boude, et ce n'est pas sans sujet,
vraiment. Votre négligence...

HENRIETTE, affectant un air d'innocence.
Ces Messieurs sont fort aimables; au lieu
de s'empresser de nous voir en arrivant ici,
ils s'amuse à causer une heure ensemble
dans ce jardin. Cela n'est pas galant, au
moins.

LE COLONEL, bas à Saint-Félix.
C'est à vous que le reproche s'adresse.
(Il continue de lui parler bas.)

HENRIETTE, à demi-voix à Adhémar et sans le
regarder.
C'est un miracle de vous voir aujourd'hui,
Monsieur.

ACTE I, SCÈNE XII.

ADHÉMAR, embarrassé.

299

Mademoiselle...

LE COLONEL, achevant de parler à Saint-Félix.

Je vous dis que cela s'arrangera. (*Bruit de tambours et de trompettes.*) Ah! voici M. le Maréchal.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL DE SAXE ET QUELQUES OFFICIERS, PIQUET DE GARDE, VILLAGEOIS ET VILLAGEROISES, que la curiosité rassemble dans le fond.

LE MARÉCHAL, au Colonel.

BONJOUR, mon cher Colonel.

LE COLONEL.

Votre Excellence, la grâce que vous daigniez me faire...

LE MARÉCHAL, indiquant Henriette.

C'est donc là votre aimable fille, M. D'Ormançay ?

LE COLONEL.

Oui, Excellence. Souffrez que j'aie l'honneur de vous la présenter.

LE MARÉCHAL.

On ne m'avait pas trompé, Mademoiselle. Je vois que vous êtes faite pour inspirer le plus touchant intérêt.

HENRIETTE, timidement.
Monseigneur...

LE MARÉCHAL.

Savez-vous, Mademoiselle, que toute l'armée parle de vous ? cette tendresse filiale qui vous entraîne partout sur les pas de votre père est l'objet de tous les entretiens. On admire ce courage peu commun dans votre sexe qui, chez vous, ne s'effraie pas du bruit des armes ni du tumulte des camps.

HENRIETTE.

Monsieur le Maréchal, tout le secret de ce que vous appelez mon courage est que j'aime encore plus mon père que je ne crains les dangers de la guerre.

LE COLONEL, attendri.

Chère enfant !

LE MARÉCHAL, appelant.

Adhémar ? (*Adhémar s'approche vivement, et le Maréchal lui remet quelques papiers.*) Vous verrez mes notes, et répondrez en conséquence. (*Adhémar va pour sortir.*) Restez, cela ne presse pas, vous vous en occuperez ce soir. (*Au Colonel.*) M. d'Ormaucay, votre régiment s'est bravement conduit depuis l'ouverture de la campagne. Le roi, que j'ai vu ce matin, m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfaction.

LE COLONEL.

Monsieur le Maréchal, nous n'avons fait que

ACTE I, SCÈNE XII.

301

notre devoir. Sa Majesté veut donc toujours rester à *Notre-Dame-aux-Bois*, et dans un lieu si voisin du champ de bataille ?

LE MARÉCHAL,

Malgré toutes nos représentations, le roi ne veut pas s'éloigner davantage : mais rassurons-nous ; j'ai tout lieu d'espérer que le duc de Cumberland ne s'applaudira pas longtemps d'avoir abordé sur le territoire français. Maître en ce moment d'un terrain qui le favorise, je sais qu'il songe à concentrer ses forces et se propose de s'avancer en colonne serrée entre Fontenoy et le bois de Barri, dans le dessein de nous tourner. Mais nous allons aviser aux moyens d'empêcher cette colonne anglaise de se former, ou de la détruire si elle se forme.

LE COLONEL.

Bon ! bon ! réjouissons-nous en attendant.

LE MARÉCHAL.

Ah ça, Colonel, est-ce que vous ne pensez pas à marier bientôt cette charmante personne ?

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, monsieur le Maréchal, j'y pense et beaucoup. Mais ce n'est pas une petite affaire pour moi que de faire vouloir à cette entêtée quelque chose de raisonnable.

HENRIETTE.

Mon père, vous ne me rendez pas justice.

LE MARÉCHAL.

Je suis persuadé que Mademoiselle a raison.

LE COLONEL.

Oh ! vous ne la connaissez pas, Excellence. Je lancerais plutôt dix fois mon régiment tout à travers la colonne anglaise, que je ne ferais consentir ma fille à prendre un époux qui ne lui plairait pas.

LE MARÉCHAL.

Qui ne lui plairait pas, à la bonne heure. Mais voici une occasion de faire un choix digne d'elle. Qui nous empêche de faire revivre dans notre camp un des plus aimables usages de l'ancienne chevalerie. Allons, jeunes chevaliers, que Dieu, le roi et la dame de vos pensées enflamment aujourd'hui votre courage. Les combats contre les ennemis de la France seront vos tournois : le plus vaillant recevra le prix de la victoire des mains de la beauté, et c'est mademoiselle d'Ornançay qui voudra bien couronner le vainqueur.

HENRIETTE, avec modestie.

Monseigneur...

(Tous les officiers tirent leurs épées et témoignent qu'ils sont prêts à combattre.)

SAINT-FÉLIX.

L'attrait d'une si belle récompense va nous rendre invincibles.

LE MARÉCHAL.

Vous le voyez, Mademoiselle, il n'est pas possible de vous en défendre. Veuillez donc vous occuper promptement du soin de tresser une couronne de simples feuilles de chêne, que vous assujettirez avec un ruban qui ait déjà fait votre parure.

HENRIETTE.

Vous me permettrez de joindre au chêne le laurier.

LE MARÉCHAL.

Sans doute. Je dois vous rappeler encore un usage assez ordinaire dans le tems de nos anciens preux ; c'est que les dames ajoutaient souvent le don de leur cœur à celui de la couronne.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur le Maréchal, le cœur...

LE MARÉCHAL.

Était en ce cas donné auparavant, voulez-vous dire ? Eh bien ! nous verrons cela. (*)
(Au Colonel.) Colonel, nous avons à causer ensemble.

(Il le prend sous le bras et s'éloigne en causant avec lui.)

(*) Voyez à la fin de l'acte la scène où elle a lieu à Paris pour amener un ballet.

304 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

HENRIETTE, à Marianne.

Rentrons, Marianne, et allons voir si tout est disposé pour la réception du Maréchal.

(Elle s'éloigne lentement avec Marianne et en regardant beaucoup Adhémar.)

ADHÉMAR, à part.

Que de charmes ! et que je suis malheureux !

SAINT-FÉLIX, bas à Adhémar.

Suis-la, mon ami, et tâche de lui parler avant que tout le monde soit réuni. Je vais pendant ce tems-là...

(Henriette et Marianne prêtes à sortir s'arrêtent à l'arrivée de Laurence.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE MARÉCHAL
et LE COLONEL; LAURENCE.

LAURENCE, arrivant précipitamment.

MADemoisELLE ! Messieurs !... Écoutez, écoutez.

HENRIETTE.

Quoi donc, Laurence ?

LAURENCE.

Le canon, Mademoiselle, le canon.

HENRIETTE.

Le canon !

(Elle écoute avec tout le monde.)

MARIANNE.

Il l'a rêvé, je n'entends rien.

SAINT-FÉLIX.

Je n'entends rien.

LAURENCE.

Je vous dis que c'est le canon. Tenez, baissons-nous tous contre terre et nous l'entendrons fort bien, car il ne cesse pas.

(Tous les villageois et les hommes de la suite du Maréchal se baissent jusqu'à terre en différentes attitudes, et après un instant de silence, on entend plusieurs coups de canon dont le bruit paraît très-éloigné.)

SAINT-FÉLIX.

Il a raison.

MARIANNE, effrayée.

Oh ! mon Dieu ! oui, c'est le canon.

HENRIETTE.

Il faut que ce soit bien loin d'ici.

LAURENCE.

Peut-être pas si loin, Mademoiselle, car le vent est contraire.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, LE
COLONEL, ensuite UN TROMPETTE.

LE MARÉCHAL, voyant tout le monde qui écoute :

Qu'est-ce que cela signifie ?

(Tout le monde se relève vivement.)

LAURENCE.

Nous écoutions le canon, Monseigneur.

(Coup de canon plus fort que le précédent.)

LE MARÉCHAL.

Ah ! ah ! déjà ! (*Au Colonel.*) L'ennemi
aura fait le mouvement dont je vous
parle, et auquel j'avais pourvu.

(Un trompette apporte une dépêche au Maréchal.)

LAURENCE, à part.

Bon ! voilà justement mon maudit trom-
pette ! (*Tandis que le Maréchal lit la dépêche,*
le trompette salue Marianne d'un mouve-
ment de tête, et Marianne lui répond par
une petite révérence.) Cette politesse ! Oh !
que je taillerais de bon cœur ton visage joufflu.

LE MARÉCHAL, au Trompette qui sort aussitôt.

Il suffit. (*Au Colonel.*) Colonel, votre ré-
giment va monter à cheval, et vous irez le
placer en bataille sur notre flanc gauche. Vous

viendrez me rejoindre ensuite au quartier-général. (*Aux autres officiers.*) Partons, mes amis. (*A Henriette, en la saluant.*) Mademoiselle, n'oubliez pas la couronne.

HENRIETTE, douloureusement au Colonel.

Ah ! mon père !

LE COLONEL.

Allons, allons, du courage, ma fille. Que diable aussi, tu as voulu me suivre à l'armée.

(*Le Maréchal s'éloigne. Adhémar et Saint-Félix saluent Henriette et suivent le Maréchal. Tableau du colonel qui prend congé de sa fille, d'Henriette qui se jette dans ses bras, et des villageois qui regardent aller le Maréchal et sa suite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

NOTA.

Variante pour amener un ballet.

Après ces mots du Maréchal, à la fin de la scène
XII: Eh bien! nous verrons cela; Laurence survient
et dit: « Mon Colonel, il y a là-bas les habitants, et
» et toutes les jeunes filles de Fontenoy qui atten-
» dent qu'on leur permette d'approcher. — LE COLO-
» NEL. Fort bien. (*au Maréchal.*) Excellence, ce sont
» de bonnes gens qui désirent vous présenter leurs
» hommages. (le Maréchal témoigne qu'il veut bien
» les recevoir.) — LAURENCE. courant dans le fond:
Arrivez, arrivez. (Les villageois entrent. Quelques
dames qui paraissent être de la maison entrent en
même tems. Le Maréchal, le Colonel, Henriette
et les dames se rangent sur l'un des côtés de la scène.
Le Maréchal, après avoir regardé quelque tems les
dances, s'éloigne tout doucement en causant avec
le Colonel. Quelques officiers, si l'on veut, se mêlent
à la danse, ainsi qu'une ou deux dames; Henriette
ne quitte point des yeux Adhémar, qui s'éloigne
aussi bientôt avec Saint-Félix. On peut, avant que
le Maréchal s'éloigne, introduire le Magister du lieu,
ancien militaire, qui vient lui présenter tous les en-
fans de son école, vêtus en petits soldats, et aux-
quels il fait exécuter plusieurs évolutions. Pendant
le ballet, on peut voir une ou deux fois le Maréchal
et le Colonel passer en se promenant dans le fond,
suivis, à la distance de quelque pas, d'Adhémar et
de Saint-Félix. A la fin du ballet Laurence, qui s'était
éloigné, accourt, et paraît par ses gestes demander du
silence.) « LAURENCE, accourant: Chut!... chut!...
» écoutez. — HENRIETTE. Quoi donc, Laurence? — LAU-
» RENCE. Le canon, Mademoiselle, le canon. —
» HENRIETTE. Le canon? (*Elle écoute avec tout le*

1911.

—

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon du château où loge le Colonel. Il y a une fenêtre sur le côté à droit. On voit plusieurs malles dont l'une n'est point encore fermée. Il fait presque nuit.

SCÈNE I.

HENRIETTE.

(Elle est assise auprès d'une petite table couverte de feuilles de chêne et de laurier, et tient à la main une couronne à demi formée.)

HENRIETTE, jetant la couronne sur la table.

JE ne pourrai jamais finir cette couronne ! en proie à la plus mortelle inquiétude, je sais à peine ce que je fais. La nuit vient et mon père n'arrive pas ! divers rapports, il est vrai, m'ont déjà rassurée sur son existence. Mais d'un moment à l'autre ne peut-il pas.....
(Elle s'approche de la fenêtre et écoute.)
Cependant l'on n'entend plus rien, le feu a cessé. Adhémar !... si ce pouvait-être à toi que cette couronne fût destinée ! Oh ! comme je m'empresserais de la finir !

(Elle va se rasseoir auprès de la petite table.)

SCÈNE II.

LAURENCE, MARIANNE, HENRIETTE.

LAURENCE, un paquet de bardes de femme sous le bras, en entrant à Marianne.

SOYEZ tranquille, mademoiselle Marianne, il y a encore là une malte qui n'est pas remplie, je placerai tout cela fort bien.

MARIANNE, une lumière à la main.

Prenez garde, au moins; ce sont mes plus belles dentelles et ma plus belle robe.

LAURENCE.

Point d'inquiétude, vous dis-je.

(Il va s'occuper à emballer; Marianne allume plusieurs bougies qui sont sur la petite table et sur une console; alors la scène s'éclaire tout-à-fait.)

HENRIETTE, se retirant de la fenêtre et se rassurant.

Ne trouves-tu pas, Marianne, que mon père tarde bien à rentrer?

MARIANNE.

Songez donc, Mademoiselle, qu'il n'y a pas cinq minutes que le canon grondait encore.

LAURENCE, occupé dans le fond.

Et que mademoiselle Marianne tremblait à faire plaisir.

HENRIETTE, soupirant.

Adhémarr! Adhémarr!

312 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LAURENCE, à lui-même.

L'affaire a dû être chaude, ma foi ! sans
ma maudite balle dans le genou...

MARIANNE, à Henriette.

Comme il vous regardait ce matin, Made-
moiselle !

LAURENCE, imitant le canon, en continuant d'em-
baller.

Boum !... boum !... boum !...

MARIANNE.

Eh ! mais, finissez donc, M. Laurence.

LAURENCE.

La superbe canonnade !

MARIANNE.

Superbe ? dit-il. Ah ! mon Dieu !

HENRIETTE, à Marianne.

Tu as donc remarqué qu'il me regardait
beaucoup ?

MARIANNE.

Certainement, Mademoiselle, et vous aussi,
ce me semble.

LAURENCE, à lui-même, en emballant.

Ah ! que ne suis-je le maréchal de Saxe !
comme je vous traiterais ce duc de Cumber-
land !

HENRIETTE.

Pourquoi faut-il que mon père veuille dis-
poser de ma main sans consulter mon cœur !

LAURENCE, de même.

Dès la première charge, je vous jetterais tous les Anglais à la mer; je les poursuivrais jusque dans leur île; je ferais sabrer sans miséricorde tout ce qui ne serait pas noyé. Point de grâce, morbleu! point de grâce.

MARIANNE, à Henriette.

Monsieur votre père vous croit le cœur libre encore.

(Henriette soupire.)

LAURENCE, de même.

Ah! vous voulez capituler? eh bien! capitulons.

MARIANNE, à Henriette.

A votre place, moi, je lui parlerais aujourd'hui-même.

HENRIETTE.

Eh! que lui dirais-je?

LAURENCE.

Article premier. On mettra à la disposition du maréchal Laurence tous les tonneaux de vin qui se trouvent dans les caves de la Grande-Bretagne.

MARIANNE, à Henriette.

Je lui dirais tout franchement : Mon père, ce n'est point Saint-Félix, c'est Adhémar que j'aime. Alors, que sait-on?... .

LAURENCE.

Accordé. Article second. On me livrera.

314 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

sans délai toutes les caisses grosses et petites,
avec tout l'argent qu'elles renferment.

HENRIETTE.

Non, Marianne, je ne puis me résoudre à
faire à mon père un pareil aveu.

LAURENCE.

Ah! vous ne voulez pas de cet article? Eh
bien! ventrebleu! recommençons.

(Il donne un grand coup sur la malle, d'un fourreau
de sabre qu'il allait esbayer. Marianne se retourne,
en poussant un cri de saisissement.)

HENRIETTE, se retournant aussi.

Est-ce que vous êtes fou, Laurence?

LAURENCE.

Pardon, mademoiselle; je livrais bataille
au duc de Cumberland.

HENRIETTE.

Modérez, je vous en prie, ce belliqueux
transport.

LAURENCE.

Pourquoi refusait-il mon article second?

MARIANNE, allant vivement regarder dans la
malle.

Ah! mon Dieu! qu'avez vous fait, Lauren-
ce? vous emballez mes effets avec des harnais
militaires! y pensez-vous? du linon, des
dentelles, ma plus belle parure, pêle-mêle
avec des épées, des ceinturons... (*s'écriant
plus fort*) qui ont leurs boucles encore!

LAURENCE.

Eh bien ! eh bien ! ce sont des armes avec des armes, et les vôtres ne sont pas les moins meurtrières, Mademoiselle.

MARIANNE.

Oui, oui, fort bien, mais je ne les laisserai certainement pas là.

(Elle retire précipitamment ses hardes de la malle et les pose sur un fauteuil. Pendant ce temps-là on entend un bruit de tambours et de trompettes.)

HENRIETTE, courant à la fenêtre.

Ah ! voilà mon père qui entre avec plusieurs officiers.

LAURENCE, courant voir aussi.

Oui, Mademoiselle, c'est bien lui qui descend lestement de cheval.

HENRIETTE.

Je respire ! (*Regardant encore.*) Mais ne vois-je pas parini les officiers... (*Bas à Marianne.*) Je crois que c'est lui, Marianne.

LAURENCE.

Eh ! mais, le Maréchal y est aussi, vraiment !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

HENRIETTE, courant à son père.

Mon père !

316 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LE COLONEL, l'embrassant.

Chère enfant ! Ma fille, le Maréchal me suit. Il s'est arrêté là-bas pour donner quelques ordres.

HENRIETTE.

Vous n'êtes pas blessé, mon père ! et... nos amis ?

LE COLONEL.

Non plus. Saint-Félix s'est bravement comporté, je t'en réponds. Il doit venir ce soir.

HENRIETTE.

Et Adhémar ?

LE COLONEL.

Adhémar ? si tu l'avais vu au feu !... Ce garçon-là ira loin. Tu vas le voir avec le Maréchal.

HENRIETTE.

Que vient faire ici le Maréchal ?

LE COLONEL.

Ma maison s'est trouvée sur la route ; il ne veut pas aller plus loin, et va passer une partie de la nuit à travailler dans mon cabinet. La besogne est terriblement urgente.

LAURENCE.

Comment ! mon Colonel, est-ce que la bataille ?...

LE COLONEL

La bataille ? c'est à recommencer demain,

comme si nous n'avions rien fait aujourd'hui. Une forte division des alliés était venue attaquer le village d'Antoin. Nous l'avons vigoureusement repoussée; mais nous nous sommes aperçus trop tard que ce n'était qu'une diversion pour laisser à Cumberland la facilité de rassembler ses forces; et si la nuit n'était arrivée, je ne sais, ma foi, ce que cela serait devenu. Au reste, j'espère bien que demain...

LAURENCE.

Vous ferez sauter Cumberland, n'est-ce pas, mon Colonel?

LE COLONEL.

Tais-toi, voici le Maréchal.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, ADHÉMAR,
tenant un porte-feuille.

LE MARÉCHAL.

Je suis bien fâché, Colonel, de l'embarras que je vous cause.

LE COLONEL.

Il n'y en a point, Excellence. Je vais vous conduire dans mon cabinet.

LE MARÉCHAL.

Je vous suis. (*A Adhémar qui lui donne le porte-feuille.*) Vous m'attendrez, Adhémar.

318 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

(*Apercevant Henriette.*) Pardon, Mademoiselle, je ne vous avais point aperçue. (*Voyant les feuillages sur la table.*) Ah! voilà... cette couronne servira demain.

LE COLONEL.

Oui, oui, demain.

(*Le Colonel prend un flambeau et va ouvrir une porte à gauche, le Maréchal salue Henriette; et prêt à suivre le Colonel, il se retourne et appelle Adhémar.*)

LE MARÉCHAL.

A propos, Adhémar. (*Le tirant à l'écart.*) Connaissez-vous un lieutenant nommé Savigny, qui n'est au camp que depuis deux jours?

ADHÉMAR.

Savigny? Non, Excellence.

LE MARÉCHAL.

Il se dit de votre pays et prétend vous connaître beaucoup. En tout cas, vous êtes prévenu qu'il n'est pas de vos amis.

ADHÉMAR.

Quoi! M. le Maréchal ..

LE MARÉCHAL.

Ne vous alarmez pas : ce qu'on m'a rapporté de quelques propos vagues qu'il a tenus est tout-à-fait insignifiant. (*Sur un mouvement d'Adhémar.*) Vous le chercheriez vainement, je l'ai chargé d'une mission, il est

ACTE II, SCÈNE V. 319

parti, et ne reviendra pas de sitôt. (*Lui serrant la main.*) Mais soyez tranquille, vos envieux ne gagneront rien sur moi. (*Au Colonel.*) Allons, M. d'Ormançay.

LE COLONEL.

Laurence, tu auras soin des hommes d'ordonnances qui sont dans la première salle.

LAURENCE.

J'y vais tout de suite, mon Colonel.

(*Le Maréchal suit le Colonel dans l'appartement à gauche, et Laurence sort par la droite.*)

SCÈNE V.

ADHÉMAR, HENRIETTE, MARIANNE.

(*Henriette et Adhémar se regardent quelque temps d'un air embarrassé.*)

MARIANNE, bas à Henriette.

N'AVEZ-VOUS rien à m'ordonner, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Non, restez.

ADHÉMAR, à part.

Le moment est favorable; acquittons-nous de ma pénible commission.

HENRIETTE, à part.

Il se tait, mais il semble avoir quelque

326 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

chose à me dire. (*Haut à Marienne.*) Tenez, Marienne, je ne finirai pas cela ce soir. Emportez tout, et vous le placerez sur ma toilette.

MARIENNE, malignement, ramassant sur la table la couronne et les feuillages.

C'est ce que je pensais aussi, Mademoiselle.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, ADHÉMAR.

ADHÉMAR, avec embarras.

MADemoisELLE...

HENRIETTE.

Monsieur...

ADHÉMAR, à part.

Allons, Adhémar, l'amitié, l'honneur te l'ordonnent, il faut parler.

HENRIETTE, qui s'est rapproché tout doucement.

Oui, M. Adhémar, il faut parler. (*Gaiement.*) Eh bien ! je vous écoute.

ADHÉMAR.

Mademoiselle, je connais quelqu'un dont un mot de vous peut combler tous les vœux.

HENRIETTE.

Ah ! parlez, Monsieur. Je prévois déjà que ,

je dirai ce mot sans peine. Il s'agit sans doute de quelqu'un que je connais, que nous estimons beaucoup, qui vient ici, mais pas aussi souvent qu'il y est désiré. J'ai deviné, n'est-ce pas ?

ADHÉMAR.

Cela ne vous était pas difficile ; car vous ne pouviez pas présumer que je vous parlasse pour un autre que pour mon ami le plus cher.

HENRIETTE, étonnée.

Pour votre ami ?

ADHÉMAR.

Oui, Mademoiselle ; n'est-ce pas lui que vous aviez deviné ?

HENRIETTE, froidement et s'éloignant tout doucement.

Oui... oui, sans doute... Je sais que Saint-Félix est votre ami, je sais...

(Elle reste absorbée.)

ADHÉMAR.

Il ne veut point se prévaloir de l'aveu de votre père, c'est de vous-même qu'il désire vous obtenir. Il vous adore, et si les dispositions de votre cœur ne lui sont pas contraires, je suis convaincu que vous ne pouvez choisir pour époux un homme plus disposé que Saint-Félix à consacrer toute sa vie à votre bonheur. Vous ne répondez rien, Mademoiselle ?

HENRIETTE, avec humeur.

Monsieur de Saint-Félix ne pouvait-il faire
sa commission lui-même ?

ADHÉMAR.

Je le lui ai conseillé ; mais il a insisté , s'i-
maginant , je ne sais pourquoi , que ses inté-
rêts seraient mieux défendus par moi que par
lui.

HENRIETTE.

Eh bien ! il a eu tort ; il ne pouvait plus
mal choisir son interprète.

ADHÉMAR.

Plus mal choisir, dites-vous ?

HENRIETTE.

Oui, oui, Monsieur. Il n'a pas vu que de
tous ceux qu'il pouvait charger de cette com-
mission, vous étiez le moins fait pour la rem-
plir au gré de ses désirs.

ADHÉMAR.

Qu'entends-je ?

HENRIETTE, à part.

Le dépit me suffoque.

ADHÉMAR.

Mademoiselle, calmez mon inquiétude. Me
serait-il échappé quelque expression dont le
sens fût contraire à ce que Saint-Félix attend
de ma démarche ? Aurais-je eu, sans m'en
apercevoir, le malheur de trahir la confiance
de mon ami ?

HENRIETTE.

Oh ! rassurez-vous, Monsieur ; votre ami aurait tort de se plaindre , à moins que ce ne fût de ce que vous plaidez trop bien sa cause.

ADHÉMAR.

Je ne vous comprends pas, Mademoiselle.

HENRIETTE.

Et moi, je vous comprends encore moins, Monsieur.

ADHÉMAR.

Comment ! Mademoiselle , vous ne comprenez pas que c'est pour mon ami que je vous implore ! Faut-il vous ajouter que je ne puis être heureux que de son bonheur, et qu'il ne m'est pas permis d'en désirer un autre sur la terre ? Mais je ne puis croire qu'il faille à Saint-Félix d'autre recommandation auprès de vous que son mérite personnel et ses qualités aimables. Qu'ai-je besoin de faire valoir en sa faveur toutes les convenances de cette union, le désir de votre père, la parole qu'il a donnée jadis au sien, et surtout (vous ne pouvez l'avoir oublié) cette intimité de l'amitié qui, m'a-t-il dit, existait déjà entre vous et lui dans les jours de votre enfance.

HENRIETTE.

Mon amitié est toujours la même.

ADHÉMAR, s'échauffant par degré.

Va, me disait-il ce matin, deviens mon

médiateur, va trouver l'adorable Henriette, dis-lui que je l'aime avec passion; dis-lui qu'heureux ou malheureux par elle, ce sentiment ne finira qu'avec ma vie. Mais que n'avez-vous pu l'entendre quand il s'est mis ensuite à parler de ces attraits qui l'ont séduit, de cette figure charmante, de ces yeux si doux, en même tems si expressifs, où semble briller à votre insu toute la flamme de l'amour, de ce sourire enchanteur... (*A part.*) Malheureux, je m'égare!

HENRIETTE, souriant.

Continuez donc, Monsieur.

ADHÉMAR, tâchant de se remettre.

C'est ainsi, Mademoiselle, que s'exprimait Saint-Félix. Mais je ne puis me rappeler tout ce que l'exaltation de son amour lui a fait ajouter encore.

HENRIETTE.

C'est dommage que la mémoire vous ait manqué si subitement, je commençais à prendre plaisir à vous entendre.

ADHÉMAR.

Eh quoi! mon ami serait assez heureux ..

HENRIETTE, riant.

Pardon, Adhémar, je ris... quand je me figure l'étrange étonnement de quelqu'un qui vous aurait entendu tout à l'heure, et s'apercevrait seulement à présent que c'était pour

votre ami que vous me parliez d'amour avec tant d'expression et de feu ! Vous conviendrez, Monsieur, que, considérant nos âges et ce que nous valons l'un et l'autre, il trouverait la chose au moins fort bizarre.

ADHÉMAR.

Fort bizarre, en effet. (*A part.*) Affreux tourment ! (*Haut.*) De grâce, Mademoiselle, que rapporterai-je à Saint-Félix ? j'attends votre réponse.

HENRIETTE.

Elle est faite.

ADHÉMAR.

Comment ? mais vous ne m'avez rien dit.

HENRIETTE.

Rien, c'est cela ; oui, Monsieur, voilà ma réponse ; c'est la seule dont vous puissiez convenablement vous charger. Si votre ami en veut une plus précise, il viendra la chercher lui-même.

ADHÉMAR, à part.

Quel soupçon ! (*Haut.*) Je vous laisse, Mademoiselle, et vais dire à Saint-Félix...

HENRIETTE.

Un moment. (*Elle le regarde avec intention.*) Quel singulier homme vous êtes ! on n'a jamais vu d'ami pareil à vous. Écoutez-moi ; le Chevalier est très-aimable, il a tout ce qu'il faut pour plaire ; mais, j'en suis fâchée pour lui, mon cœur est prévenu pour un autre.

326 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

ADHÉMAR.

Vous aimez, Mademoiselle?

HENRIETTE, tendrement.

Oui, Adhémar.

ADHÉMAR.

Malheureux Saint-Félix, que je te plains!
{ *Avec une expression de jalousie.* } Vous aimez!... Allons, je félicite le mortel fortuné que l'amour comble ainsi de ses faveurs. Puisse-t-il en sentir tout le prix! Et... vous êtes aimée, sans doute?

HENRIETTE, malignement.

Oui; car on est jaloux.

ADHÉMAR.

On a bien tort de l'être, à ce qu'il me semble.

HENRIETTE.

Bien tort, il est vrai; mais celui que j'aime est excusable, car il ne paraît pas s'apercevoir encore que c'est de lui qu'on parle.

ADHÉMAR,

Oh! Ciel! celui que vous aimez, dites-vous...

HENRIETTE.

Faut-il donc vous le nommer?

ADHÉMAR.

Grand Dieu! je pourrais croire... Ah! cessez, Mademoiselle... qu'il me soit au moins permis de douter encore...

ACTE II, SCÈNE VI.

327

HENRIETTE, vivement.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Vous m'aimez, Adhémarr.

ADHÉMAR, avec explosion.

Eh ! comment aurais-je pu voir tant de charmes... (*A part.*) Qu'allais-tu dire, misérable ! reviens à toi, calme le trouble qui t'agite, renferme au fond de ton cœur ce que tu ne peux laisser éclater sans crime ; ah ! fuis, fuis promptement. (*A Henriette.*) Adieu, Mademoiselle, il faut... adieu !...

HENRIETTE, l'arrêtant.

Restez, et cessez de me parler pour un autre. Voyez mon père, demandez-lui son aveu ; je vais de mon côté l'instruire de mes sentiments.

ADHÉMAR, avec délire.

Que dites-vous, Mademoiselle ! Un si grand bonheur !... (*Tombant à ses genoux.*) Charmante Henriette, quoi ! j'aurais pu prétendre !...

HENRIETTE, se hâtant de l'interrompre.

Adhémarr, je serai à celui que mon cœur aura choisi, ou je ne serai jamais à personne. (*Saint-Félix paraît dans le fond, et reste stupéfait.*) Levez-vous, Adhémarr, c'est vous seul que j'aime.

ADHÉMAR.

Henriette ! trop adorable Henriette !... par pitié, n'augmentez pas...

328 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

HENRIETTE, se retournant.

Ah ! voilà le Chevalier.

SCÈNE VII.

SAINT-FÉLIX, HENRIETTE, ADHÉMAR.

SAINT-FÉLIX.

C'est fort bien , Adhémar.

ADHÉMAR.

Mon ami, je suis désespéré.

SAINT-FÉLIX, avec une froide ironie.

Désespéré ! je ne vois pas trop que vous en ayez sujet.

HENRIETTE.

Vous arrivez à propos , Chevalier.

SAINT-FÉLIX.

Oui , pour être témoin... En effet, le tableau était touchant.

HENRIETTE.

Écoutez-moi, Monsieur; malgré tout ce qu'a pu me dire votre ami...

SAINT-FÉLIX, avec un sourire amer.

Mon ami !

HENRIETTE.

Oui , Monsieur, votre ami. Il en est peu comme Adhémar. M'aimant sans me le dire, et s'oubliant lui-même, il se sacrifiait à vos intérêts.

SAINT-FÉLIX.

Il s'oubliait lui-même, et c'était pour mes intérêts qu'il était tout à l'heure à vos pieds, vous serrant la main et recevant avec transport l'enivrant et naïf aveu que je vous ai entendu prononcer. Certes, le désintéressement est rare, inouï, incroyable !

ADHÉMAR.

Mais tu es dans l'erreur, mon ami.

SAINT-FÉLIX.

Ton ami ! oui ; je l'étais, je le suis peut-être encore ; mais toi... je t'en prie, ne prononce point ce nom, il me fait frémir dans ta bouche.

ADHÉMAR, offensé.

Saint-Félix !

HENRIETTE.

De grâce, point d'emportement. Vous avez tort, Saint-Félix. Si vous étiez arrivé plus tôt vous n'accuseriez point Adhémar d'avoir trahi votre confiance. Il ne me parlait, il ne me suppliait que pour vous. Mais ce qu'il me demandait avec tant d'instance n'était plus en mon pouvoir. Voilà la vérité, Monsieur. Alons, votre main, Saint-Félix ; la vôtre, Adhémar.

SAINT-FÉLIX.

Qu'exigez-vous, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Une réconciliation sincère. A des titres différens, vous m'êtes chers l'un et l'autre ; ne séparez donc point ceux qui sont réunis dans mon cœur, l'ami de mon enfance, et l'époux de mon choix.

(Elle unit leurs mains , et sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-FÉLIX, ADHÉMAR.

ADHÉMAR.

En bien ! mon cher Saint-Félix ?

SAINT-FÉLIX.

Adhémar, nous sommes seuls maintenant ; tu t'attends bien sans doute que tu me feras raison de ta perfidie.

ADHÉMAR.

Quoi ! tu veux... Saint-Félix, tu viens d'entendre mademoiselle d'Ormançay ; elle t'a dit l'exacte vérité, j'en jure par ce qu'il y a de plus sacré. A présent, parle, de quoi peux-tu m'accuser encore ?

SAINT-FÉLIX.

Mademoiselle d'Ormançay a dit ce qu'elle a voulu ; mais moi, je crois ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

ADHÉMAR.

Mais, Saint-Félix..

SAINT-FÉLIX.

Tu as parlé pour moi, dit-on, cela se peut ; mais de quelle manière ? avec ces ménagemens adroits qui , sauvant les apparences de la trahison , devaient amener le résultat dont , malgré toi , je viens d'être témoin.

ADHÉMAR.

Saint-Félix, veux-tu m'entendre ?

SAINT-FÉLIX.

Non, j'en sais assez ; ton procédé n'a point d'excuse , et si tu ne veux pas perdre tout droit à mon estime , tu me donneras à l'instant même la seule satisfaction qui soit encore en ton pouvoir.

ADHÉMAR.

Juste Ciel ! est-ce bien toi qui me tiens ce langage ?

SAINT-FÉLIX.

Ne va pas croire que ce soit un transport jaloux qui m'anime ; je puis facilement oublier mon amour ; la femme capricieuse dont je n'ai pu toucher le cœur aura bientôt cessé de tourmenter le mien. Mais oublier jamais que j'appelais un homme mon ami , et que cet ami n'était qu'un traître , voilà ce qui m'est impossible.

ADHÉMAR.

Encore une fois , tu es dans l'erreur.

332 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

SAINT-FÉLIX.

Sortons.

ADHÉMAR.

Non, Saint-Félix, prends ma vie, si tu le veux ; mais je ne puis me résoudre à verser le sang de mon ami.

SAINT-FÉLIX.

Où sortons, ou je vais déclarer partout que tu es aussi lâche que perfide.

ADHÉMAR.

Barbare ! tu le veux donc ? eh bien ! sortons. (*Lui prenant la main avec sentiment.*) Ah ! Saint-Félix, qui nous aurait dit, quand nous nous sommes embrassés pour la première fois, que notre amitié finirait d'une manière aussi sauglante !

SAINT-FÉLIX.

Ingrat ! je n'ai jamais aimé personne comme je t'aimais ; pourquoi m'as-tu forcé de ne plus croire à l'amitié !

ADHÉMAR.

Et je ne puis le désabuser ! Allons, je n'ai plus rien qui m'attache au monde, la vie m'est odieuse, il faut...

SAINT-FÉLIX, prêt à sortir.

Allons, sans plus tarder.

ADHÉMAR, avec sentiment.

Saint-Félix... avant de sortir, veux-tu m'accorder une grâce ?

SAINT-FÉLIX.

Parle.

ADHÉMAR, lui tendant les bras.

Ici... pour la dernière fois.

(Saint-Félix se précipite dans ses bras.)

SAINT-FÉLIX.

Allons, marchons.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, tenant plusieurs lettres à la main.

ADHÉMAR, faites partir ces dépêches. En voici une au général de l'artillerie, elle exige promptitude et secret ; vous la porterez vous-même. Saint-Félix va se charger de celle-ci. *(Il leur distribue les lettres, et ils vont pour sortir.)* Attendez. En voici deux autres.... Mais, non...

(Il réfléchit un instant.)

ADHÉMAR, bas à Saint-Félix.

Où nous retrouverons-nous ?

LE MARÉCHAL, à lui-même.

Non, il ne faut pas que ceux à qui elles sont adressées en aient connaissance avant...

SAINT-FÉLIX, bas à Adhémar.

Là-bas, dans le jardin, au bout de la grande allée.

334 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LE MARÉCHAL, serrant les deux lettres.

Je les enverrai plus tard. Allez promptement, Messieurs; moi, je retourne au quartier-général.

(Saint-Félix et Adhémar sortent.)

SCÈNE X.

LE MARÉCHAL, les regardant aller.

J'ADMIRE l'amitié qui lie ces deux jeunes gens; j'aime surtout cet Adhémar, brave, actif, exact à ses devoirs... Mais que pouvaient donc signifier les propos équivoques tenus hier par le lieutenant Savigny au sujet de ce jeune homme? d'où vient Savigny a-t-il cité Laurence, ancien dragon du colonel d'Ormançay, comme connaissant parfaitement Adhémar? Bon! le voilà, ce Laurence; il vient ici, j'ai presque envie de l'interroger.

SCÈNE XI.

LE MARÉCHAL, LAURENCE.

LAURENCE, à lui-même en entrant.

DIABLE! d'après l'aveu que mademoiselle d'Ormançay vient de faire à son père, il faut absolument que j'instruise Adhémar. (*Apercevant le Maréchal,*) Oh! oh! le Maréchal!

(Il va pour sortir.)

LE MARÉCHAL.

Laurence ?

LAURENCE, avec surprise et saisissement.

M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Vous connaissez le capitaine Adhémard ?

LAURENCE.

Oui, Votre Excellence.

LE MARÉCHAL.

On dit même que vous savez des particularités qui le concernent.

LAURENCE.

Moi, Monseigneur ! je sais... oui, je sais que monsieur Adhémard est le plus galant homme que je connaisse ; voilà tout.

LE MARÉCHAL.

Non, ce n'est pas tout, si l'on m'a dit la vérité. (*A part*) Il paraît déconcerté !

LAURENCE, à part.

Oh ! Ciel ! le Maréchal aurait-il appris ?...

LE MARÉCHAL.

Voici ce qu'on m'a rapporté. Un lieutenant nouvellement arrivé au camp, et qui en est déjà reparti, aperçoit hier Adhémard, le regarde, et dit à ceux qui l'entourent : « Adhémard est officier ! premier aide de camp du Maréchal de Saxe ! cela m'étonne. » Pourquoi ? lui

336 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

demande-ton. « Cela m'étonne », s'est-il contenté de répéter.

LAURENCE.

Ah ! ah !

LE MARÉCHAL.

Ensuite, comme on lui parlait de l'accueil que reçoit Adhémar dans cette maison : « Cependant, dit-il, le vieux Laurence n'est-il pas toujours chez le colonel d'Ormançay ? »

LAURENCE, à part.

Le vieux Laurence !

LE MARÉCHAL.

Sur l'affirmative, il s'est de rechef écrié : « Cela m'étonne ».

LAURENCE.

Eh ! mais, mon Dieu ! cet officier a d'étranges étonnemens !

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! Laurence ?

LAURENCE.

Permettez, M. le Maréchal. Ce lieutenant qui s'étonne si volontiers n'a-t-il rien dit de plus ?

LE MARÉCHAL.

Non, je ne le crois pas. Mais vous allez peut-être m'en dire davantage, vous ?

LAURENCE.

Moi, Monseigneur ! en vérité... je jure à votre Excellence...

ACTE II, SCÈNE XI.

337

LE MARÉCHAL.

Vous êtes troublé, Laurence ; vous savez quelque chose.

LAURENCE.

Non... oui, Monseigneur ; mais...

LE MARÉCHAL.

Parlez, je vous l'ordonne.

LAURENCE, avec supplication.

Ah ! Monseigneur, daignez me dispenser... Les parens d'Adhémar ont été les bienfaiteurs de ma famille, et si mon indiscretion allait occasioner son malheur, j'en mourrais de chagrin.

LE MARÉCHAL.

Ce que vous avez à me révéler lui est-il personnel ?

LAURENCE, vivement.

Oh ! non, non, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! parlez sans crainte.

LAURENCE.

Vous aimez Adhémar, M. le Maréchal ; ce ne sera donc point le desservir auprès de vous que de vous révéler un secret qu'il ignore encore lui-même.

LE MARÉCHAL.

Un secret qu'il ignore, dites-vous ?

LAURENCE.

Oui, Excellence. Ah! prenez pitié de cet infortuné; son père... était le fils d'un homme qui a péri sur l'échafaud!

LE MARÉCHAL.

Grand Dieu! (*Il regarde autour de lui, puis ramenant Laurence sur le devant de la scène.*) Continuez, Laurence, et parlez bas.

LAURENCE.

Parmi les victimes de la révocation de l'Édit de Nantes, il en fut plusieurs, vous le savez, Monseigneur, qui ne purent se résoudre à s'expatrier, et qui osèrent lever au sein de la France l'étendard de la révolte. Le grand père d'Adhémar, honnête homme d'ailleurs, mais enthousiaste et chaud calviniste, fut arrêté à la tête d'un parti de rebelles, et subit une peine infamante.

LE MARÉCHAL.

Ah! que m'apprenez-vous! le nom d'Adhémar n'est donc pas le sien?

LAURENCE.

Non, Monseigneur. Son père, homme respectable, avait, en changeant de patrie, pris le nom de son épouse; et cette tendre mère a constamment caché à son fils tout cet affreux mystère. Cependant le véritable nom de ce jeune homme était celui d'une noble famille, mais il a été flétri; permettez moi de vous le taire.

ACTE II. SCÈNE XI. 339

LE MARÉCHAL.

Et vous n'avez jamais rien dit au Colonel ?...

LAURENCE.

Jamais, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! continues à garder le silence. La moindre indiscretion aurait pour Adhémar les plus terribles conséquences. Un préjugé tyrannique lui ferait un crime du malheur de son aïeul. Il aurait beau se prévaloir de son ignorance ; pour le punir d'avoir été quelque temps admis dans les rangs de nos braves , il en serait ignominieusement chassé , et se verrait forcé d'aller cacher sous un ciel étranger sa misère et son déshonneur.

LAURENCE.

Ah ! Monseigneur, vous me faites frémir.

LE MARÉCHAL.

Rassurez-vous , bon Laurence ; tant que ce secret ne sera confié qu'à moi , Adhémar n'a point ce malheur à craindre.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LE COLONEL,
LAURENCE.

LAURENCE, seul d'abord.

PARDIEU ! il faut avouer que j'ai bien fait de me confier au Maréchal. Le brave homme ! quand je suis prêt à le supplier de garder le silence, c'est lui-même qui me le recommande ! Je ne me sens pas de joie ! Mais j'y pense, pourvu que cet officier maudit, que le diable semble avoir envoyé ici tout exprès pour nous montrer son étonnement, n'ait pas en effet tenu d'autres propos !...

LE COLONEL, en entrant à sa fille.

Oui, Mademoiselle, ce sera comme je l'ai résolu. (*A Laurence.*) Laurence, cours chez le notaire qui demeure ici près, et dis-lui de venir sur-le-champ.

LAURENCE, étonné.

Le notaire, mon Colonel !

LE COLONEL.

Oui, le notaire. Eh bien ! partiras-tu ?

LAURENCE.

Je suis parti, mon Colonel.

(*Laurence sort.*)

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, LE COLONEL.

HENRIETTE.

Le notaire ! mais pourquoi donc déranger cet honnête homme ? car je vous assure, mon père, qu'il aura fait une démarche inutile.

LE COLONEL.

C'est ce que nous verrons. Encore une fois, Adhémar ne te convient pas.

HENRIETTE.

Parce qu'il n'est pas riche ? mais mon père, quand son mérite éminent ne le ferait pas rapidement avancer, avec ma fortune et sa place, c'est autant qu'il en faut pour le bonheur.

LE COLONEL.

Oui, tant que vous serez amoureux l'un et l'autre. Une chaumière et Adhémar, n'est-ce pas ? Oh ! c'est charmant ; mais ce que tu ne peux comprendre encore aujourd'hui, c'est que dans cette chaumière, comme ailleurs, l'amour se passe ; alors, mon enfant, on y sent le vent qui souffle, et l'on gèle.

HENRIETTE.

Eh ! mon père, qui exagère ne prouve rien. Il n'est pas question de chaumière, et le vent ne soufflera pas chez nous.

342 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LE COLONEL.

Au reste , je ne veux pas en démordre ; le notaire va venir rédiger les accords. (*A part.*)
Tenons-nous ferme.

HENRIETTE.

Suis-je assez malheureuse !

LE COLONEL.

Bon ! bon , tu me remercieras plus tard.

HENRIETTE, passant son bras autour de son père
et laissant tomber sa tête sur son épaule.

Mon père !

LE COLONEL.

Eh bien ! eh bien ! tu pleures ?

HENRIETTE.

Oh ! je pleurerai long-tems , si je suis
forcée de vous obéir.

LE COLONEL.

Non , je veux que tu m'obéisses , et que tu
sois contente.

HENRIETTE.

Et moi qui m'étais flattée que vous aimiez
Adhémar !

LE COLONEL.

Oui , je l'aime , et j'avais grand plaisir à le
voir ; mais je ne prétends plus...

HENRIETTE.

Oh ! Ciel ! que vous a donc fait ce malheu-

ACTE II, SCÈNE XIII. 343

reux jeune homme pour le réduire au désespoir ?

LE COLONEL.

Ce qu'il m'a fait ?... la drôle de question, par exemple ! parbleu ! il m'a fait... que je ne veux pas lui donner ma fille, que Saint-Félix a ma parole ; et qu'une fois pour toutes c'est Saint-Félix que tu épouseras.

HENRIETTE.

Ah ! mon père, je ne reconnais plus votre tendresse, vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

LE COLONEL.

Vraiment tu trouves donc ? (*A part.*) Allons, je suis content de moi. (*Haut.*) C'est pour ton bien, mon enfant ; mais crois qu'au fond du cœur...

HENRIETTE, le caressant.

Eh bien ! mon père, faisons une convention.

LE COLONEL.

Voyons, parle.

HENRIETTE.

Je ne vous parlerai plus d'Adhémar ; mais aussi vous ne me parlerez plus de Saint-Félix.

LE COLONEL, faiblement.

Non, je ne puis... (*Plus fort.*) Non, je n'entends pas cela. (*A part.*) Diable ! ne lui laissons pas reprendre ses avantages. (*Haut*)

344 HENRIETTE ET ADHÉMAR.
Non, Mademoiselle, non. Préparez-vous, aus-
sitôt que le notaire...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LAURENCE.

LAURENCE, accourant.

Le notaire ne peut pas venir, mon Colonel.

LE COLONEL.

Et pourquoi ?

LAURENCE.

Il a son accès de goutte.

ENSEMBLE. {
LE COLONEL.
Allons, autre contre-teins !
HENRIETTE.
Tant mieux !

LE COLONEL.

Allons chez lui.

LAURENCE.

N'y allez pas, mon Colonel ; il fait des
grimaces horribles.

LE COLONEL.

Eh ! je me moque bien... (*Se retournant
vivement.*) Qu'est-ce donc ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARIANNE.

MARIANNE, accourant.

AH ! Monsieur, courez...

LE COLONEL.

Où ?

MARIANNE.

! Votre factionnaire les a vu passer ; il a entendu quelques mots qui annoncent qu'ils vont se battre ; ils sont dans le jardin du côté de la grande allée, et bientôt sans doute... Ah ! mon Dieu !

LE COLONEL, avec impatience.

Mais de qui parles-tu ?

MARIANNE.

De ces deux messieurs... Adhémar et Saint-Félix.

HENRIETTE.

Oh ! Ciel ! Adhémar !

LE COLONEL.

Saint-Félix !

LAURENCE.

Adhémar !

HENRIETTE, précipitamment.

Ah ! courez, mon père ! je devine pour-

ENSEMBLE.

346 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

quoi... Mais je croyais les avoir réconciliés.
Courez, Saint-Félix est dans l'erreur, on
ne l'a point trahi : s'il a surpris Adhémar à
mes genoux...

LE COLONEL, sévèrement.

Adhémar à tes genoux ! quoi ! ma fille !

HENRIETTE, impatientement.

Saint-Félix est dans l'erreur, vous dis-je,
courez, ah ! courez les séparer.

LAURENCE, instamment.

Courons, mon Colonel.

LE COLONEL, vivement.

Oui, suis-moi, Laurence, il faut..

(Ils vont pour sortir ; coup de pistolet qu'on entend
au loin.)

HENRIETTE, poussant un cri.

Ah !

(Elle se laisse aller sur une chaise, à demi évanouie.
Laurence sort en courant, et le Colonel accourt
à sa fille, avec Marianne qui s'empresse autour
d'elle.)

LE COLONEL, avec sollicitude.

Ma fille !... ma fille ! reviens à toi, chère
enfant. Attendons le retour de Laurence, et
peut-être...

HENRIETTE, d'une voix affaiblie.

Mon père ! Adhémar est mort !

LE COLONEL.

Eh ! non... non... ma chère Henriette, le

ACTE II, SCÈNE XVI. 347

malheur n'est peut-être pas si grand que nous le craignons. Reprends tes sens, je t'en conjure.

HENRIETTE, se levant.

Ah ! mon malheur est certain ! quelle que soit la victime, Adhémar est perdu !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LAURENCE, ensuite SAINT-FÉLIX et ADHÉMAR.

LAURENCE, accourant.

Les voilà ! les voilà ! nous en sommes quittes pour la peur !

(Adhémar et Saint-Félix entrent, se tenant embrassés.)

HENRIETTE, avec joie..

Adhémar !

LE COLONEL.

Messieurs, Messieurs, quelle rage vous avait donc pris, et que diable venez-vous de faire ?

SAINT-FÉLIX.

Monsieur le Colonel, j'avais insulté, provoqué Adhémar, et nous sommes allés nous battre. (*Gaiment.*) A huit pas de distance, morbleu ! presque à bout portant.

LE COLONEL

Comment ! des amis ! cela n'avait pas le sens commun.

SAINT-FÉLIX.

Je le sais bien, Colonel. Mais que voulez-vous, ma mauvaise tête...

HENRIETTE.

Mais un coup a parti, et personne n'est blessé ?

SAINT-FÉLIX.

Le sort avait désigné Adhémar pour tirer le premier, il a tiré en l'air et m'a fait grâce de la vie. L'affaire devait se terminer ainsi; car, sans nous communiquer notre pensée, chacun de nous voulait bien mourir de la main de l'autre, mais ne voulait pas donner la mort à son ami.

LE COLONEL.

Mais expliquez-moi donc...

SAINT-FÉLIX, à demi-voix.

M. d'Ormançay, veuillez pour un instant faire éloigner mademoiselle votre fille.

LE COLONEL, à Henriette.

Laisse-nous, ma fille. Je te rappellerai.

HENRIETTE, hésitant.

Mon père...

(Elle continue de lui parler bas, avec l'air de le supplier.)

ADHÉMAR, bas à Saint-Félix.

Mais, encore une fois, mon ami, c'est moi qui dois renoncer...

ACTE II, SCÈNE XVI

349

SAINT-FÉLIX, bas.

C'est toi qui l'épouseras , te dis-je.

(Il continue de lui parler bas.)

LAURENCE, à part.

Qu'entends-je? Adhémar l'épouser! allons,
il faut...

LE COLONEL, bas à Henriette.

C'est bon , c'est bon , nous verrons cela.

HENRIETTE, aux deux jeunes gens.

Je n'ai plus rien à craindre , sans doute ?....
Ces Messieurs sont réconciliés , cette fois ?

SAINT-FÉLIX.

Nous nous sommes embrassés , made-
moiselle.

LAURENCE, à part regardant Adhémar.

Mais comment lui dire en ce moment....
Eh ! parbleu ! je vais le lui écrire.

(Il sort.)

HENRIETTE, gaîment à Marianne.

Viens ; Marianne.

(Elle sort avec Marianne.)

SCÈNE XVII.

LE COLONEL, SAINT-FÉLIX,
ADHÉMAR.

SAINT-FÉLIX.

ÉCOUTEZ-MOI, M. d'Ormançay. Nous aimons tous deux votre charmante Henriette. Mais il y a cette différence entre lui et moi, qu'il est aimé et que je ne le suis point. Et cependant il n'a consenti à m'accompagner ici que pour vous faire ses adieux.

LE COLONEL.

Ses adieux !

SAINT-FÉLIX.

Oui, c'est pour cela qu'il est venu ; mais ce n'est pas pour cela que je l'ai amené. C'est pour vous supplier, M. le Colonel...

ADHÉMAR.

De grâce, Saint-Félix, je ne puis...

SAINT-FÉLIX.

Veux-tu bien me laisser parler ? (*Au Colonel.*) Je viens donc vous supplier, Monsieur, de reprendre la parole que vous m'avez donnée, et de disposer de la main de votre aimable fille en faveur d'Adhémar.

LE COLONEL.

Qu'entends-je ? vous voulez...

ACTE II, SCÈNE XVII. 351

SAINT-FÉLIX.

Ne me refusez pas cette faveur. Adhémar est digne de vous appartenir ; il adore votre fille et fera son bonheur.

LE COLONEL, embarrassé.

Mais, Messieurs...

ADHÉMAR.

Monsieur le Colonel, n'écoutez point Saint-Félix ; il aime aussi la charmante Henriette, et le sacrifice qu'il veut me faire...

SAINT-FÉLIX.

Tu ne sais ce que tu dis, Adhémar ; j'aime mademoiselle d'Ormançay sans doute, mais son cœur ne m'appartient pas. Est-ce donc un sacrifice que de céder ce qui n'est pas à nous ? (*Au Colonel.*) Ahôns, monsieur le Colonel, appelez-le votre fils, tout le monde sera content, et le Maréchal lui-même vous en remerciera.

LE COLONEL.

Eh bien ! vous allez voir que j'aurai fait encore ce qu'a voulu ma fille.

ADHÉMAR, vivement.

Quoi ! Monsieur, je serais assez heureux...

LE COLONEL, vers la coulisse.

Marianne?... appelez Henriette. (*Se retournant.*) Que nous veut Laurence ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LAURENCE.

LAURENCE.

PARDONNEZ mon indiscretion , mon Colonel ,
mais la chose ne souffre point de retard. (*A*
Adhémar , lui donnant un papier.) M. Ad-
hémar.

ADHÉMAR.

Qui m'écrit ?

LAURENCE , à demi-voix.

Moi ; mais lisez à l'instant même.

(*Il sort aussitôt.*)

ADHÉMAR , intrigué à part.

D'où vient?... (*Haut au Colonel.*) M. d'Or-
mançay veut-il permettre ?

LE COLONEL.

Parbleu !

(*Adhémar s'éloigne de quelques pas pour lire le pa-
pier.*)

SCÈNE XIX.

HENRIETTE, LE COLONEL, SAINT-FÉLIX, ADHÉMAR.

LE COLONEL.

ARRIVE donc, ma fille. Allons, tu le veux, Saint-Félix le veut, il est à toi.

HENRIETTE.

Qui donc, mon père ?

LE COLONEL.

Eh ! mais, Adhémar, apparemment.

HENRIETTE.

Ah ! mon père, que je suis heureuse !

ADHÉMAR, finissant de lire.

Grand Dieu !

LE COLONEL.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

ADHÉMAR.

Je suis anéanti !

HENRIETTE.

Adhémar, qu'avez-vous ? n'avez-vous pas entendu ce qu'a dit mon père ?

ADHÉMAR.

Adorable Henriette ! il faut que je renonce...
(*Allant pour sortir.*) Ah ! je suis le plus malheureux des hommes !

HENRIETTE, stupéfaite.

Adhémar !

LE COLONEL.

Eh bien ! eh bien ! il s'en va, je crois.

SAINT-FÉLIX, courant l'arrêter.

Que fais-tu donc, Adhémar ? que signifie...

ADHÉMAR.

Laisse-moi, Saint-Félix, je ne dois plus...

LE COLONEL.

Comment ! comment ! que nous vous laissons partir ainsi ! non pas, s'il vous plaît, vous allez nous expliquer...

ADHÉMAR.

De grâce, monsieur le Colonel,

HENRIETTE, vivement, d'un air piqué.

Adhémar, dois-je douter de votre amour ?

ADHÉMAR.

Douter de mon amour, oh ! Ciel ! Ah ! Mademoiselle, l'affreux désespoir où vous me voyez plongé est la preuve la plus forte de cet amour qui ne finira qu'avec ma vie. Mais, par pitié, ne m'obligez pas à vous révéler... Adieu.

SAINT-FÉLIX, le retenant encore.

Mais enfin, Adhémar...

LE COLONEL.

Ah ! ça, M. le Capitaine, entendons-nous. Vous aimez ma fille, dites-vous, je vous ac-

ACTE II, SCÈNE XIX. 355

corde sa main, et voilà que, sans daigner nous en faire connaître le motif... Monsieur! ce n'est pas ainsi que les affaires se traitent entre gens d'honneur; vous vous expliquerez plus catégoriquement, ou morbleu!...

HENRIETTE, se jetant au-devant de son père.

Mon père! il est malheureux. (*À Adhémar.*) Parlez, Adhémar, si le malheur vous accable, vous ne devez pas le supporter seul, mon ami; quel qu'il soit, je veux le partager avec vous; mon père vous accorde ma main, mon cœur vous la donne, la refuserez-vous maintenant?

ADHÉMAR.

Moi, grand Dieu! je consentirais à vous faire partager ma honte!

HENRIETTE.

Votre honte!

LE COLONEL et SAINT-FÉLIX.

Sa honte!

ADHÉMAR.

Mademoiselle... monsieur le Colonel, vous le voulez... (*Donnant le papier au Colonel.*) Lisez donc, Monsieur, ce que m'écrit votre bon Laurence.

LE COLONEL.

Laurence! voyons. (*Le Colonel lit brs. Henriette et Saint-Félix le regardent lire avec une vive inquiétude. Pendant ce temps-là Adhémar, profondément absorbé dans*

356 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

la douleur, se cache le visage dans ses deux mains.) Oh ! oh !... protestant.

HENRIETTE et SAINT-FÉLIX, en même tems.

Protestant !

LE COLONEL, de même.

Chef de parti !

HENRIETTE et SAINT-FÉLIX.

Chef de parti !

LE COLONEL, achevant de lire.

L'échafaud !

HENRIETTE, s'écriant.

L'échafaud ! qu'entends-je ? Ah ! quel est donc cet épouvantable mystère ?

LE COLONEL, avec regret et découragement.

Ma fille... Adhémar avait raison ; il ne faut plus penser... le malheureux ! il l'ignorait ; son grand-père a péri d'une mort infâmante.

HENRIETTE et SAINT-FÉLIX.

Juste Ciel !

(Saint-Félix prend le papier des mains du Colonel et lit avec agitation.)

ADHÉMAR, à lui-même.

O tourment !

HENRIETTE, s'appuyant en pleurant sur le Colonel.

Ah ! mon père !

LE COLONEL.

Apaise-toi, mon enfant. Quand je consen-

tais à ton bonheur, je ne m'attendais pas...
Ah ! pardonne-moi de t'avoir fait éprouver cet instant de joie qui rend en ce moment ta peine plus cruelle. Adhémar est perdu pour nous.

SAINT-FÉLIX, finissant de lire.

Malheureux ami !

LE COLONEL.

Morbleu ! j'enrage de voir dans quel monde nous vivons ! voilà un honnête homme qui, pour une faute qu'il n'a point commise, succombe sous le poids de l'infortune et de l'ignominie, tandis qu'une foule de coquins... Mais, taisons-nous, cette idée m'échaufferait la bile, et j'en dirais trop.

SAINT-FÉLIX.

Monsieur le Colonel, je vois par le billet de Laurence que ce secret n'est encore connu ici que de nous. Eh bien ! qui peut empêcher Adhémar de continuer son service dans l'armée et de mériter les nouvelles distinctions que lui promettent ses talens et sa bravoure ?

LE COLONEL.

Pour son service militaire, vous avez raison, Chevalier. Mais quant au mariage...

ADHÉMAR.

Non, M. d'Ormançay, non, mon ami, cela n'est plus possible. La carrière de l'honneur m'est désormais fermée ; maintenant, que la vérité m'est connue, mon silence serait un vil mensonge, et je serais inexcusable.

SAINT-FÉLIX.

Scrupule hors de saison, mon ami. (*Déchirant le papier.*) Ainsi Laurence ne t'a point écrit, tu ne sais rien, nous ne savons rien, continue ton service.

LE COLONEL.

C'est cela, en avant marche! (*Courant appeler dans la coulisse.*) Laurence? (*A Saint-Félix.*) Il faut que nous le prévenions... (*Appelant.*) Laurence?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LAURENCE.

LAURENCE.

Mon Colonel!

LE COLONEL, montrant à terre les morceaux de sa lettre.

Vois-tu ce papier déchiré?

LAURENCE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous sauriez?...

LE COLONEL.

Écoute, Laurence, tu n'as point écrit à Adhémar.

LAURENCE.

Pardonnez-moi, mon Colonel.

LE COLONEL.

Tu n'as point écrit à Adhémar.

LAURENCE, montrant les morceaux.

Mais, mon Colonel, voilà ce pen lant...

LE COLONEL, avec impatience.

Tu ne lui as point écrit, te dis-je. Me comprends-tu ?

LAURENCE.

Allons, mon Colonel je ne lui ai point écrit.
(*Saint-Félix embrasse Adhémar ; Henriette se précipite dans les bras de son père.*)
Qu'est-ce que cela signifie ? (*Au Colonel.*)
Ah ! ça, je dois cependant vous apprendre une chose, c'est que monsieur le Maréchal sait tout.

HENRIETTE, LE COLONEL et SAINT-FÉLIX.

Oh Ciel !

ADHÉMAR, en même tems.

Je suis perdu !

LE COLONEL.

Qui l'a instruit ?

LAURENCE.

Moi, mon Colonel.

LE COLONEL.

Toi, misérable !

LAURENCE.

Je n'ai pu faire autrement, mon Colonel.
Monsieur le Maréchal...

LE COLONEL.

Paix ! voici une ordonnance.

(Une ordonnance apporte une grande lettre cachetée à Adhémar.)

ADHÉMAR.

De la part du Maréchal ! (*L'ordonnance se retire, Adhémar décachète le paquet.*) Allons, mon sort est accompli ; lisons...

HENRIETTE.

L'infortuné ! tout est fini pour lui !

LE COLONEL, à Laurence avec colère.

Vois donc, maudit jaseur, la belle équipée que tu as faite en apprenant au Maréchal...

LAURENCE, désespéré.

Tuez-moi, mon Colonel ; mais je vous jure...

ADHÉMAR.

Que vois-je ?

SAINT-FÉLIX.

Qu'est-ce donc, mon ami ?

ADHÉMAR, montrant un papier renfermé dans le paquet.

Un brevet de commandant de bataillon, et l'ordre de me rendre à mon poste à l'instant même.

SAINT-FÉLIX.

O bonheur !

HENRIETTE, avec un mouvement de joie.
Il se pourrait !...

ACTE II, SCÈNE XX.

361

LE COLONEL, à Laurence.

Et le Maréchal est instruit ? voyons, voyons donc la lettre. (*Adhémur la lui donne.*) Elle est de la main du Maréchal. Et la date ? .. (*Lisant.*) Au quartier-général, ce dix mai, à minuit.

LAURENCE.

A minuit ! je lui avais parlé auparavant.

SAINT-FÉLIX.

Fort bien, mon ami. Le Maréchal, voulant paraître encore ignorer ce secret, te fait monter en grade, pour te fournir l'occasion de te signaler dans la journée qui se prépare.

HENRIETTE.

Ah ! j'ose espérer encore...

LE COLONEL.

Ma foi, Laurence a bien fait, vraiment !

LAURENCE.

Voilà pourtant mon équipée ; mon Colonel.
(*On entend battre au loin la générale.*)

LE COLONEL.

Oh ! oh ! voilà qu'on bat déjà la générale.
Il est tems que j'aille...

ADHÉMAR.

Allons, je pars, monsieur le Colonel, avant de nous séparer... pour jamais sans doute !
veuillez recevoir...

LE COLONEL, attendri.

Mon cher Adhémар... c'est avec le regret
le plus amer... Adieu... adieu, mon ami.

ADHÉMAR, à Saint-Félix.

Tu le vois, Saint-Félix, il ne me reste plus
qu'à chercher la mort dans les combats.

SAINT-FÉLIX.

Oui, mon ami, la mort, ou assez de gloire
pour honorer la vie.

HENRIETTE, douloureusement.

Adhémар !

ADHÉMAR.

Adieu, chère Henriette, vous qui m'avez
fait entrevoir un instant l'image du plus par-
fait bonheur sur la terre... Adieu .. adieu pour
toujours.

HENRIETTE.

Pour toujours ! Non, Adhémар, je ne reçois
pas ce funeste adieu. Je devrai votre retour et
peut-être le bonheur aux lauriers que vous
allez cueillir.

(Adhémар lui baise la main et la quitte avec déses-
poir, Henriette se jette en sanglotant dans les
bras de son père. Le Colonel, sa fille et Laurence
restent groupés d'un côté, tandis que de l'autre
Saint-Félix entraîne Adhémар. Le bruit du tam-
bour qui bat la générale a continué de se faire en-
tendre, en augmentant progressivement jusqu'à
la fin de cette scène, et ne cesse que lorsque le
rideau est tombé sur le dernier tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente , sur les premiers plans , l'intérieur d'une tente destinée à la tenue du conseil de l'état-major général. La riche draperie du fond est ouverte, et laisse voir une partie du camp des Français. La première tente qu'on aperçoit à gauche, au-delà de cette enceinte, est celle d'Adhémar. Il y a dans la tente du conseil une table couverte d'un tapis vert, des banquettes et des chaises.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau , on entend tirer le canon et battre la charge. On voit une sentinelle qui se promène en dehors de la tente. Laurence se présente pour entrer , et montre une carte à la sentinelle qui le laisse passer.)

LAURENCE , indiquant la gauche.

VOILA la tente du Maréchal, et c'est ici celle du conseil, où mon Colonel m'a prescrit de venir l'attendre. Quelle journée ! quel tapage ! A peine était-il petit jour quand on a commencé, et le feu dure encore ! Sans mon maudit genou, pourtant, on m'aurait vu aussi là-bas. Pan ! pan ! il en serait tombé plus d'un, corbleu ! Mais consolons-nous, quoique je ne m'en sois pas mêlé, on assure que cela va bien. La colonne anglaise commence, dit-on, à s'éclaircir.

HENRIETTE ET ADHÉMAR.

outons. (*On entend deux ou trois coups de canon éloignés.*) Voilà les coups qui deviennent plus rares, ma foi. (*Bruit d'une forte décharge.*) Pa ta pan ! allons, cela recommence. (*Il écoute.*) Je n'entends plus rien du tout. Si c'était le coup de grâce de Cumberland ! (*Il écoute encore, et l'on entend dans le lointain un roulement de tambours.*) Eh ! mais, ce roulement annoncerait-il... (*Un tambour accourt de l'une des tentes, et s'arrête dans le fond pour écouter. Plusieurs militaires paraissent sur la place et viennent entourer le tambour pour écouter aussi. On entend alors répéter le roulement d'un lieu à un autre et toujours plus rapproché.*) Bon ! voilà le roulement qui se communique aux différens postes et vient jusqu'ici. Heureux augure, je crois ! (*Le tambour qu'on voit dans le fond se met à battre de toutes ses forces, puis, cessant son roulement, il porte son chapeau en l'air et crie : Victoire ! Les militaires répètent aussi : Victoire ! Laurence, enthousiasmé, crie à son tour : Victoire ! morbleu ! (Frappant un grand coup de sa jambe malade.) Victoire ! (Portant vivement la main à son genou.) Aïe !... aïe !... Ouf ! quelle angosse ! là... là... là... Voilà qui s'apaise un peu. Respirons. Cette victoire m'a coûté cher ; mais c'est égal, je ne suis pas fâché d'avoir souffert pour une si belle cause. Pourvu que mon brave Colonel et mon cher Adhémar en*

ACTE III, SCÈNE II. 365

reviennent, je n'aurai jamais été si content de ma vie ! (*On voit arriver dans le fond divers corps de troupes qui ne font que passer.*) Allons, allons, plus de doute, nous triomphons. Que vois-je ? mon Colonel !

(*La sentinelle présente les armes au Colonel qui entre.*)

SCÈNE II.

LE COLONEL, LAURENCE.

LE COLONEL.

Ah ! te voilà, Laurence.

LAURENCE.

Eh bien ! mon Colonel, nous avons donc battu Cumberland ?

LE COLONEL.

Oui, mon ami, et d'importance, je t'en réponds. Il a été forcé de mettre bas les armes. Corbleu ! l'on parlera long-tems de la journée de Fontenoy ! la maudite colonne anglaise, commandée par Cumberland en personne, a essuyé long-tems, sans s'ébranler, le feu d'enfer de nos batteries et les charges répétées de nos plus intrépides soldats. Nous enragions de voir cette masse enflammée lancer sans discontinuer la mort dans nos rangs et toujours intacte en apparence, s'avancer lentement dans l'étroit espace qui sépare le bois de Barri.

HENRIETTE ET ADHÉMAR.

... village de Fontenoy. Tu penses bien cependant que nous y avons déjà fait de furieuses trouées; mais elles étaient chaque fois si promptement réparées, que nous avions à peine le tems de les apercevoir. Figure-toi, mon cher Laurence, un mur qui se rebâtit de lui-même à mesure qu'on se fatigue à le démolir.

LAURENCE.

Je vois cela d'ici, mon Colonel. Mais vous saviez bien qu'un mur de cette espèce ne répare pas ainsi ses brèches sans user ses matériaux.

LE COLONEL.

Notre brave maréchal de Saxe, voyant le peu de succès de nos efforts, a subitement changé le plan d'attaque; il a fait avancer contre la tête de la colonne une batterie formidable; tous les corps de l'armée qui devaient coopérer à cette attaque attendaient avec impatience le signal convenu, pour charger en même tems et sur tous les points cette terrible colonne.

LAURENCE, fort animé.

C'est cela, morblen!

(Il paraît prêt à s'élancer et à sabrer.)

LE COLONEL.

Alors, tous immobiles à nos places et gardant un profond silence, tu nous aurais vus...
(Remarquant l'attitude de Laurence.) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

ACTE III, SCÈNE II.

367

LAURENCE.

J'attends le signal , mon Colonel.

LE COLONEL.

Il a été donné , et la colonne a été enfoncée du premier choc. Nous avons perdu du monde , mais nous avons fait des prodiges de valeur !

LAURENCE.

Et vos dragons , mon Colonel ?

LE COLONEL.

Ils se sont élancés comme des lions. D'un autre côté , l'invincible garde de Sa Majesté a donné tout entière , et a fait un carnage épouvantable. Enfin la défaite de l'ennemi est complète , et nous sommes restés maître du champ de bataille.

LAURENCE.

Vive le maréchal de Saxe ! et vous aussi , mon Colonel.

LE COLONEL.

Et , dis - moi , comment as - tu laissé ma fille ?

LAURENCE.

Mon Colonel , ce n'est pas sans peine que nous l'avons empêchée de sortir , et d'accourir peut-être jusqu'aux avant-postes. Sans la bonne dame notre hôtesse , ses deux demoiselles , mademoiselle Marianne et moi , elle était partie. C'est qu'elle s'est mise contre nous dans une colère !... Heureusement elle a fini par pleurer , et l'orage s'est apaisé.

LE COLONEL.

Elle sera bientôt rassurée, je viens d'envoyer l'un de mes dragons lui porter la nouvelle de la victoire et lui annoncer que je me porte bien.

LAURENCE.

Ah ! qu'elle sera contente ! cependant sa joie ne sera pas complète, si votre dragon ne la rassure pas en même temps sur la santé de M. Adhémar.

LE COLONEL, avec inquiétude.

Adhémar ?... s'il faut te le dire, je crains... je ne l'ai point aperçu depuis la première charge... Apprends que je lui dois la vie, et peut-être le salut de la moitié de mon régiment. Un cheval venait d'être tué sous moi, le désordre commençait à se répandre dans ma troupe, lorsqu'Adhémar, avec la rapidité d'un ouragan, est survenu si à propos, à la tête de son bataillon, que sans cette heureuse diversion nous étions infailliblement perdus. Comme la mêlée est devenue de plus en plus terrible et sanglante, je ne sais... le malheureux paraissait vouloir la mort, et je tremble qu'il ne l'ait rencontrée.

LAURENCE.

Pauvre jeune homme !

LE COLONEL.

Ah ! voilà Saint-Félix. Peut-être nous dira-t-il...

SCÈNE III.

LAURENCE, LE COLONEL, SAINT-FÉLIX.

LE COLONEL.

En bien ! Saint-Félix , votre ami ?

SAINT-FÉLIX.

Il m'a donné bien de l'inquiétude ! mais vous voyez ma joie , elle vous annonce qu'il a échappé à tous les dangers.

LE COLONEL, gaïement.

Bon !

LAURENCE.

O bonheur !

SAINT-FÉLIX.

Vous allez le voir. Il rapporte quatre drapeaux qu'il a enlevés à l'ennemi. Lui et son bataillon , s'étant précipités dans le centre de la colonne , y ont culbuté une batterie , après en avoir essuyé tout le feu : enfin Adhémar s'est couvert de gloire. Le Maréchal lui a témoigné publiquement sa satisfaction , au moment où il partait pour Notre-Dame-aux-Bois où se trouve notre Monarque , et je suis convaincu que dans le rapport qu'il est allé faire mon cher Adhémar ne sera point oublié.

LE COLONEL.

J'en suis charmé , parbleu !

LAURENCE.

Ah ! mon Colonel, permettez-moi de porter ces bonnes nouvelles à mademoiselle votre fille , car elle m'a bien recommandé...

LE COLONEL.

Eh bien , oui , cours , Laurence.

(Laurence sort précipitamment.)

SAINT-FÉLIX.

Ah ! voici Adhémar.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ADHÉMAR, SAINT-FÉLIX, GRENADIERS.

(Les grenadiers apportent en triomphe les quatre drapeaux anglais pris par Adhémar. On voit Adhémar s'arrêter au milieu de la place, et indiquer aux grenadiers la tente du conseil. Ceux-ci entrent , viennent placer les drapeaux, en forme de trophée, sur la gauche de la scène , et se retirent ensuite. Adhémar entre après qu'ils sont sortis.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, ADHÉMAR, SAINT-FÉLIX.

ADHÉMAR, d'un air triste.

Ah ! M. d'Ormançay... (*A Saint-Félix.*)
Mon ami !

ACTE III, SCÈNE V.

371

LE COLONEL.

Que je vous embrasse, mon cher Adhémair.

(Il l'embrasse.)

ADHÉMAR, avec confusion.

Monsieur, tant de bontés...

LE COLONEL.

Allons donc , pourquoi n'avoir pas l'air triomphant qui vous convient ? Saint-Félix m'a raconté , et j'ai été témoin moi-même.

ADHÉMAR.

Hélas ! vous ne savez pas tout , M. le Colonel. Je suis plus malheureux que jamais.

SAINT-FÉLIX.

Comment donc ?

ADHÉMAR.

Le lieutenant Savigny , dont on nous a parlé , en a dit plus sans doute que ce qu'on en avait rapporté au Maréchal.

SAINT-FÉLIX.

— Oh ! Ciel !

ADHÉMAR, à Saint-Félix.

A peine m'avais-tu quitté tout à l'heure , que je rencontraï un groupe de mes grenadiers qui s'entretenaient avec beaucoup de feu et des juremens qui annonçaient une violente colère. Je m'approche, sans qu'ils m'aperçoivent , tant ils sont échauffés de l'objet qui les occupe. Jugez de ma surprise , quand

372 HENRIETTE ET ADHÉMAR.
j'entends prononcer mon nom. Alors je me montre, et je leur demande la cause de cette rumeur. Ils se regardent, hésitent à me répondre ; enfin le plus animé d'entre eux s'avance, et me dit : « Commandant, c'est une indignité qui nous révolte. Nos officiers prétendent vous punir d'une faute que vous n'avez pas commise. Sur la foi d'un lieutenant nommé Savigny, ils disent que votre grand-père... eh ! quand cela serait, après ce que vous avez fait aujourd'hui, nous ne souffririons pas, mon commandant... » Il allait continuer, je me suis hâté de lui imposer silence, et m'adressant à tous, je leur ai représenté les suites funestes qui résulteraient pour eux et pour moi-même d'une pareille insubordination. Enfin c'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à les apaiser.

SAINT-FÉLIX.

Quoi ! déjà la vérité est connue au camp ! déjà de la fermentation parmi les officiers !

LE COLONEL, avec humeur.

C'est fâcheux ! peste soit de ce maudit lieutenant ! il faudra donc... c'est fâcheux !

SAINT-FÉLIX.

Attendons, il est possible encore...

ADHÉMAR.

Non, je n'espère plus rien. Je mourrai : gloire, mon ami, le malheur de ma naiss :

ACTE III, SCÈNE VI. 373

a fixé ma place dans l'opinion des hommes.
O mort ! je te cherchais partout sur le champ
de bataille , pourquoi m'avoir épargné, j'au-
rais maintenant le seul bien auquel je puis
encore prétendre , une poignée de terre pour
cacher ma misère et ma honte.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LAURENCE.

LAURENCE, accourant.

Mon Colonel, je n'ai pas été loin. A deux
cent pas d'ici, j'aperçois une voiture qui va
le diable, je reconnais votre livrée, je cours
au-devant, et vous prévoyez qui je trouve
dans la voiture.

LE COLONEL.

Ma fille !

LAURENCE.

Et mademoiselle Marianne.

ADHÉMAR.

Mademoiselle d'Ormançay.

LAURENCE.

Le dragon que vous lui aviez envoyé, mon
Colonel, courait à cheval à côté de la portière.
A mon approche, Mademoiselle fait arrêter,
et je lui conte bien vite les bonnes nouvelles.
« Ah ! Marianne, s'écrie-t-elle aussitôt, si

374 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

c'était pour lui la couronne que j'apporte !
Je ne sais pas précisément quelle est la per-
sonne qui s'appelle lui , mon Colonel.

ADHÉMAR , à lui-même.

Ah ! tout contribue à mon supplice.

LAURENCE.

Je te remercie , Laurence , a-t-elle ajouté ;
puis , fouette cocher ; et vos chevaux avaient
repris leur galop , que je ne m'étais pas en-
core aperçu qu'un double louis m'était tombé
dans la main.

LE COLONEL.

Et ma fille n'est point encore arrivée.

LAURENCE.

Il y a pour une voiture un long détour à
faire , j'ai pris le plus court , moi , et j'ai dû
la devancer de beaucoup.

LE COLONEL.

Courons au-devant d'elle. (*Il va jusqu'à
l'entrée de la tente.*) Eh ! la voilà déjà.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE, MARIANNE.

LE COLONEL , à l'entrée de la tente.

Eh quoi ! ma fille...

HENRIETTE , lui sautant au cou.

Mon père !

ACTE III, SCÈNE VIII. 375

ADHÉMAR, à part.

Où me cacher !

HENRIETTE, quittant son père et courant à Adhémar.

Ah ! mon cher Adhémar, Laurence m'a conté... Recevez mes félicitations, l'excès de joie qui m'anime...

ADHÉMAR, vivement sans la regarder.

Arrêtez, Mademoiselle, votre joie...

(Il se cache le visage de ses mains.)

HENRIETTE, étonnée.

Adhémar ?

ADHÉMAR.

Oui, votre joie... elle vient combler mon désespoir.

HENRIETTE.

Oh ! Ciel !

ADHÉMAR, sans la regarder.

Adieu !

(Il s'échappe en courant, et passe dans la tente à gauche. Henriette demeure stupéfaite. Le Colonel et Saint-Félix paraissent absorbés dans la douleur.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ADHÉMAR.

LAURENCE, à part.

J'en reviens pas, moi.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? eh quoi ! mon père, et vous Saint-Félix, vous son ami, vous voyez son désespoir, et vous ne vous empressez pas pour le calmer ! vous le laissez partir sans lui adresser un mot de consolation ! Juste Ciel ! ne resterait-il plus à cet infortuné personne sur la terre qui s'intéressât à son sort ! Laurence, qu'es-tu donc venu me raconter ?

LAURENCE.

Mademoiselle, je ne conçois pas...

LE COLONEL.

Malheureux jeune homme !

HENRIETTE.

De grâce, expliquez-moi... ne vient-il pas de se couvrir de gloire ?

SAINT-FÉLIX.

Oui, Mademoiselle, et cependant la honte est son partage. Son secret est divulgué, on en parle dans le camp.

HENRIETTE.

Grand Dieu !

(Bruit de trompettes et de tambours.)

SAINT-FÉLIX.

Voilà, je crois, le Maréchal qui revient.

LE COLONEL.

C'est lui-même.

ACTE III, SCÈNE IX.

377

HENRIETTE.

Le Maréchal ! s'il pouvait...

LE COLONEL.

Silence, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, ET QUELQUES
AIDES DE CAMP, qui restent en dehors de la tente.

LE MARÉCHAL, en entrant.

Ah ! Mademoiselle, j'allais prier M. d'Ormançay de vous envoyer chercher, Vous avez sans doute apporté la couronne ?

HENRIETTE, tristement.

Ah ! Monseigneur, pouvons-nous penser en ce moment ?... (*A part.*) Et pour qui cette couronne ?

LE MARÉCHAL, les regardant l'un après l'autre.

Qu'est-ce donc ? d'où vient cet air d'affliction que je remarque sur vos visages ?

LE COLONEL.

Monsieur le Maréchal, vous ignorez encore que ce diable de lieutenant Savigny...

(Une ordonnance apporte une lettre au Maréchal.)

LE MARÉCHAL, lisant sur l'enveloppe.

Pressée ! voyons. (*Ouvrant la lettre.*)
Où est Adhémar ?

378 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

SAINT FÉLIX.

Il vient de passer dans sa tente, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

C'est l'adjudant général Derville qui m'écrit. (*Au Colonel et à Saint Félix.*) Oh ! oh ! je vois maintenant ce qui vous afflige. (*A l'ordonnance.*) Allez, et dites que je les attends. (*Au Colonel, quand l'ordonnance est partie.*) L'adjudant général et les officiers demandent la formation d'un conseil de guerre pour prononcer sur Adhémar.

HENRIETTE.

Oh ! Ciel !

SAINT-FÉLIX.

Quoi ! sur-le-champ, monsieur le Maréchal ?

LE MARÉCHAL.

Je n'ai pas le pouvoir de suspendre cette assemblée. Cependant ne vous effrayez pas, il me reste un espoir, je vais ..

(Il va vivement à la table, et se met à écrire.)

HENRIETTE, au Colonel.

Mon père, Adhémar s'est trop distingué aujourd'hui pour que le conseil le traite avec indulgence.

LE COLONEL.

Paix donc ! ma fille ; laisse faire le Maré-

LE MARÉCHAL, s'interrompant d'écrire.

Le roi est très-favorablement disposé pour Adhémar. Il est même instruit par moi du malheur de sa naissance; mais, comme je ne croyais pas que le bruit dû sitôt s'en répandre, je ne m'étais pas pressé de solliciter une prompte décision.

(Il continue d'écrire.)

HENRIETTE, à elle même.

L'espérance et la crainte m'agitent en même tems.

MARIANNE, bas à Laurence.

M. Laurence, êtes-vous sûr qu'on ne se battra plus?

LAURENCE, occupé à regarder écrire le Maréchal.

Non, Mademoiselle.

MARIANNE.

Comment ! non ? m'avez-vous entendue ?

LAURENCE, de même.

Non, Mademoiselle.

MARIANNE.

Je vous demandais...

LAURENCE.

Laissez, laissez, je regarde...

MARIANNE.

Mais vous ne voyez rien.

LAURENCE.

Pardonnez-moi, je vois...

MARIANNE, riant.

Le mouvement de la plume, n'est-ce pas ?

LAURENCE.

Le visage de monsieur le Maréchal.

LE MARÉCHAL, après avoir plié et cacheté sa lettre.

Capitaine Durlac ? (*Un aide-de-camp s'approche, et le Maréchal lui donne la lettre.*) A Notre-Dame-aux-Bois : faites la plus grande diligence.

HENRIETTE, avec joie.

A Notre-Dame-aux-Bois ! c'est au roi qu'il vient d'écrire.

LE MARÉCHAL, à un autre officier.

Que dans vingt minutes au plus tard on batte le rappel pour la revue générale. (*L'officier sort.*) Voici les membres du conseil : Que Mademoiselle passe dans la tente voisine, où sont mes bureaux ; elle y sera parfaitement tranquille.

(Il va soulever lui-même un rideau qui est à gauche, et Henriette y passe lentement, en témoignant son inquiétude par les regard qu'elle jette en sortant au Maréchal, au Colonel et à Saint-Félix. Marianne et Laurence la suivent.)

SCÈNE X.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL, LE MARÉCHAL, LE COLONEL, SAINT-FÉLIX, PLUSIEURS OFFICIERS de différents corps, PIQUET DE GARDE à l'extérieur, DOMESTIQUES DU MARÉCHAL.

(Pendant la sortie de la scène précédente, les domestiques ont rapproché la table du milieu de la scène et rangé des chaises à l'entour.)

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL, déposant des papiers sur la table.

MONSIEUR le Maréchal, c'est à regret que je me vois forcé de soumettre à la délibération du conseil le vœu unanime des officiers de l'armée. Cette pièce est déjà appuyée de plus de deux cents signatures. On y demande qu'Adhémar soit dès aujourd'hui chassé d'un corps où il n'a été admis qu'à la faveur de l'ignorance où il nous a laissés de l'opprobre qui entache son origine.

LE COLONEL.

Chassé !

SAINT-FÉLIX.

Chassé !

LE MARÉCHAL.

Messieurs, après ce qu'Adhémar a fait dans cette journée mémorable, (*montrant le tro-*

382 HENRIËTTE ET ADHÉMAR.

phée de drapeaux) à la vue surtout de cet honorable trophée que nous devons à sa bravoure, il me semble qu'une pareille demande de la part des officiers devrait au moins vous paraître d'une excessive rigueur.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Nous reviendrons volontiers à un avis plus doux, s'il nous est prouvé que l'accusé était lui-même dans l'ignorance de ce qui le constitue indigne de servir comme officier dans les armées de Sa Majesté. S'il en est ainsi, il suffira de l'inviter à donner sa démission.

LE MARÉCHAL, se retournant.

Qu'on fasse entrer Adhémar.

(Deux officiers sortent, le Maréchal s'assied, l'Adjudant-Général et les autres officiers prennent place à ses côtés autour de la table. Le Colonel et Saint-Félix vont s'asseoir les derniers aux deux ailes.)

Voici l'accusé.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ADHÉMAR.

(Adhémar entre avec les deux officiers, dont l'un tient son épée, qu'il va déposer sur la table.)

LE MARÉCHAL, indique un tabouret qui est devant la table.

ASSEYEZ-VOUS Adhémar.

(Adhémar prend le tabouret, va le placer contre le trophée de drapeaux, et s'y assied fièrement, de manière à ce que ces drapeaux flottent au-dessus de sa tête.)

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Pourquoi donc déranger ce siège ? serait-ce dans une intention injurieuse au conseil qu'Adhémar choisit cette place ?

ADHÉMAR.

Général, quand le malheur nous accable, la force manque, et l'on a besoin de s'appuyer.

LE MARÉCHAL.

Laissons-le, il est très-bien à cette place.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL, donnant un papier au maréchal.

Monsieur le Maréchal, voici les questions que le conseil vous supplie de faire à l'accusé.

384 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LE MARÉCHAL, tenant le papier.

Adhémar, on dit que votre aïeul était protestant, et qu'il a subi, comme rebelle, une peine infamante. Est-ce la vérité ?

ADHÉMAR.

Oui, Messieurs.

LE MARÉCHAL.

Connaissiez-vous cette particularité de votre famille quand vous êtes entré au service de Sa Majesté ?

ADHÉMAR.

Non, Messieurs; j'en atteste Dieu et l'honneur.

LE MARÉCHAL.

Depuis quand la connaissez-vous ?

ADHÉMAR.

Seulement depuis hier.

LE MARÉCHAL.

Vous la connaissiez donc quand vous avez accepté votre promotion au grade de commandant de bataillon ?

ADHÉMAR.

Oui, Messieurs.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi avez-vous accepté ce grade et continué votre service, après avoir acquis cette connaissance ?

ADHÉMAR.

Mais, monsieur le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Adhémar, ce n'est pas moi, c'est le conseil qui vous interroge, répondez au conseil.

ADHÉMAR.

Je n'ai rien à répondre au conseil sur cette question.

LE MARÉCHAL.

Êtes-vous disposé, avant qu'on vous y invite, à offrir volontairement votre démission ?

ADHÉMAR, avec fermeté.

Non, Messieurs.

LE MARÉCHAL, de lui-même.

Sur quel fondement croyez-vous pouvoir conserver votre grade et continuer votre service ?

ADHÉMAR.

Sur le droit que me donnent à cet honneur ces quatre drapeaux qui ombragent ma tête, et cette épée qu'on peut voir encore teinte du sang de l'ennemi. (*Se levant.*) On a pu flétrir le nom de l'un de mes aïeux, mais ce nom m'était encore hier parfaitement inconnu ; j'ai toujours porté, et je porte encore légitimement celui de ma mère, qui, par une clause particulière du contrat qui l'unissait à son époux, lui avait imposé l'obligation de le substituer au sien. Mon père a pu, sous ce nom qu'il m'a transmis sans tâche,

386 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

servir sa patrie et son roi, et, plus heureux que son fils, il a pu terminer son honorable carrière sans qu'on ait jamais pensé à lui contester le droit de s'y distinguer. Non, Messieurs, je ne donnerai point volontairement ma démission. Reprenez mon épée, enlevez-moi mon grade, mon honneur, le prix de mes services, vous en avez le pouvoir, mais vous n'avez pas celui de m'ôter l'intime conviction que je les avais mérités.

LE MARÉCHAL.

Il suffit. Adhémar : le conseil va délibérer, on vous rappellera.

(Adhémar se retire.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ADHÉMAR.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Messieurs, aucun motif particulier ne m'anime contre Adhémar. J'estime ses talens et sa bravoure ; mais je dois vous parler ici au nom de tous les officiers signataires de cette adresse. Ils déclarent qu'ils ne veulent point avoir pour compagnon d'armes un homme qui n'a pu recueillir d'autre héritage de ses pères que la honte et l'infamie. On croira difficilement, disent-ils, qu'Adhémar n'ait pas appris plus tôt de quels parens il a reçu le

ACTE III, SCÈNE XII. 387

jour. Au moins il ne l'ignorait plus hier, quand il a accepté son nouveau grade; il vient de nous l'avouer lui-même. En ce cas, vait-on dire, il était de son devoir de refuser une pareille faveur.

LE COLONEL.

Non, Général, son devoir était d'obéir, car l'ordre de monsieur le Maréchal était positif.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Parce que sans doute le secret d'Adhémar n'était point encore connu de monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Pardonnez-moi, je savais tout.

SAINT-FÉLIX.

Me sera-t-il permis d'élever ma voix en faveur de l'accusé ?

LE MARÉCHAL.

Parlez, M. de Saint-Félix.

SAINT-FÉLIX, se levant.

Messieurs, je sais qu'un antique usage nous commande impérieusement de regarder, comme indignes de servir avec nous, les enfans d'un homme flétri par une condamnation infamante. Mais Adhémar ne se trouve-t-il pas dans le cas d'une honorable exception ? Qu'ont de commun les fautes d'un aïeul avec les vertus et les grandes qualités de l'un de

388 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

ses descendants ? qu'ont été les fondateurs des plus illustres familles ? des héros qui, tels que des astres brillans jusqu'alors inconnus, sortaient de la nuit de l'antiquité, pour répandre ensuite leur propre éclat jusque sur leurs derniers neveux. Eh bien ! Messieurs, oublions les ancêtres d'Adhémar, ne voyons en lui que le héros, l'astre naissant qui commence sa famille, et dont les titres de noblesse n'en vaudront pas moins pour avoir été datés de Fontenoy et de ce jour mémorable. La gloire militaire dont il vient de se couvrir ne peut plus désormais s'effacer que par son propre fait, je veux dire par quelque action lâche et déshonorante dont vous savez bien qu'il est incapable ; mais il n'est au pouvoir ni de vous, ni de qui que ce soit au monde, d'y porter atteinte ; et en effet vous ne pouvez faire qu'il n'ait pas aujourd'hui affronté mille morts parmi les bataillons ennemis, vous ne pouvez faire que ces drapeaux ne soient point le fruit de son audace et d'une intrépidité plus qu'inhumaine. Prenons-y garde, Messieurs, un arrêt trop sévère tournerait à notre confusion : vouloir déshonorer Adhémar, c'est vouloir l'impossible, car ce serait tenter de déshonorer l'honneur même.

(Il se rassied.)

L'AJUDANT-GÉNÉRAL.

Saint-Félix vient de s'acquitter du devoir d'un ami. Ses raisons sont fondées en prin-

ACTE III, SCÈNE XII. 389

cipes sans doute; mais pouvons-nous, au mépris du vœu si hautement manifesté de tous les officiers...

(Bruit de tambours qui battent le rappel.)

LE MARÉCHAL, se levant et tirant sa montre.

Messieurs, voici l'heure que j'avais arrêtée pour la revue générale. (*Tous les autres se lèvent aussi.*) Nous remettrons, si vous le trouvez bon, notre décision à ce soir. (*A part.*) D'ici là, on sera revenu de Notre-Dame-aux-Bois.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Mais, monsieur le Maréchal, rien n'empêcherait, ce me semble, de mettre d'abord aux voix...

LE MARÉCHAL.

Non, Général, cela nous menerait trop loin. Les troupes sont fatiguées, et il serait cruel de les faire attendre davantage. (*A part, avec joie.*) Ah! voilà la réponse.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

(Un officier arrive précipitamment, et dans le désordre d'un homme qui ne fait que de descendre de cheval et qui a couru ventre à terre. Il remet un paquet au Maréchal, qui l'ouvre avec empressement.)

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

C'est de Notre-Dame-aux-Bois , ce me semble.

LE MARÉCHAL, lisant.

Oui, Général. (*Il lit un instant, puis s'interrompt.*) Le roi daigne me charger de le représenter aujourd'hui à la revue, et de proclamer les promotions, dont voici les brevets qu'il m'autorise à remplir des noms que jé jugerai convenables.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Vous savez, monsieur le Maréchal, que nous avons à regretter la perte de trois de nos plus braves et de nos plus habiles colonels.

LE MARÉCHAL, continuant de parcourir les papiers.

Oui, je sais... (*A part, avec joie.*) Bon ! (*Haut.*) Oui, Général, je vais pourvoir à leur remplacement. J'ai déjà fixé mon choix

ACTE III, SCÈNE XIV. 391

sur un digne officier ; je prendrai votre avis sur les deux autres. Messieurs , hâtez-vous d'aller faire avancer les troupes , et qu'elles viennent se ranger en bataille sur cette place. (*L'adjudant-général et plusieurs officiers s'éloignent. Les gens du Maréchal viennent ranger dans un coin la table et les chaises.*) M. d'Ormançay , allez prier votre aimable fille de rentrer.

LE COLONEL.

Ma fille , monsieur le Maréchal ?

LE MARÉCHAL.

Oui , Colonel ; et quelle apporte la couronne de chêne et de lanrier.

(*Le Colonel sort promptement.*)

SAINT-FÉLIX, à part.

Que dois-je augurer de cet ordre ?

LE MARÉCHAL.

Saint-Félix ?

(*Il paraît lui donner un ordre , et Saint-Félix sort aussitôt. On entend au loin le bruit des tambours et la musique militaire.*)

SCÈNE XIV.

MARIANNE, HENRIETTE, LE COLONEL, LE MARÉCHAL, LAURENCE, L'ADJUDANT-GÉNÉRAL, OFFICIERS ET TROUPES dans le fond.

HENRIETTE, en entrant au Colonel.

Mon père , je me soutiens à peine.

392 HENRIETTE ET ADHÉMAR.

LE MARÉCHAL, allant au-devant d'Henriette.

Ah ! venez , Mademoiselle , venez couronner le plus vaillant de l'armée.

HENRIETTE.

Votre Excellence aura la bonté de ne pas exiger...

LE MARÉCHAL.

Pardonnez - moi , Mademoiselle , j'exigerais que vous remplissiez votre promesse. (*Le bruit des tambours et de la musique militaire se rapproche. Des troupes défilent dans le fond. Un corps de grenadiers s'arrête et se range en bataille devant la tente. L'Adjudant-général et les autres officiers reviennent entourer le Maréchal.*) Messieurs, vous voyez la fille de notre brave colonel d'Ormançay, témoin de notre victoire, belle comme la victoire même, elle a promis, vous le savez, de couronner de ses mains le plus vaillant de nos jeunes guerriers. (*Il prend la couronne que tenait le Colonel et la remettant à Henriette.*) Voilà la couronne, faisons maintenant approcher le vainqueur. (*Il fait signe à un officier qui sort.*) Il en est un grand nombre parmi vous, Messieurs, qui ont droit d'y prétendre, et à qui il n'a manqué pour l'obtenir que de s'être trouvés au poste où il était le plus glorieux de vaincre. Mais je vois s'avancer celui à qui, sans injustice, on ne peut contester cet avantage.
(*Roulement de tambours.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ADHÉMAR, ET SAINT-FÉLIX.

PLUSIEURS VOIX.

ADHÉMAR :

HENRIETTE, avec joie.

Adhémar !

(Adhémar s'avance suivi de Saint-Félix. Tous les officiers s'écartent pour le laisser passer et témoignent leur étonnement.)

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Comment ! monsieur le Maréchal, c'est Adhémar ?...

LE MARÉCHAL.

Oui, Général; oui, Messieurs, c'est Adhémar que Sa Majesté a daigné distinguer elle-même. (Prenant sur la table un parchemin empreint du sceau royal.) Voici des lettres patentes par lesquelles notre glorieux monarque comble la distance qui nous séparait d'Adhémar et réhabilite la mémoire de son aïeul ; l'autorisant néanmoins à continuer de porter le nom de sa mère et de le transmettre à sa postérité, comme le nom propre et distinctif de sa nouvelle famille. Adhémar, reprenez votre épée.

(Il lui rend son épée.)

ADHÉMAR.

O mon généreux protecteur ! c'est à vous que je dois...

LE MARÉCHAL.

Ce n'est pas tout, Adhémar. Au nom du roi, je vous décore de la croix de l'ordre militaire, et j'y joins ce brevet. (*Il lui donne un brevet, puisse retournant vers la troupe.*) Et vous, grenadiers, reconnaissez dans le brave Adhémar votre nouveau colonel.

HENRIETTE, vivement.

Colonel !

LE MARÉCHAL, à la troupe.

Obéissez-lui comme vous m'obéiriez, il saura toujours vous conduire dans le chemin de la gloire. (*Roulement de tambours, pendant lequel il attache la croix à la boutonnière d'Adhémar, et l'on entend ces cris :*) Vive le maréchal de Saxe !

LE COLONEL, tendant la main à Adhémar.

Touchez là, Colonel.

LE MARÉCHAL, à Henriette.

Maintenant, Mademoiselle, c'est à vous d'ajouter un prix encore plus flatteur à tout ce que vient d'obtenir Adhémar. (*En souriant au Colonel.*) Mon cher d'Ormançay, mademoiselle ne donnera-t-elle que la couronne ?

LE COLONEL.

Je vois bien , monsieur le Maréchal , qu'il faut , comme vous le disiez hier , que le cœur et la main se donnent en même temps , et me voilà prêt à y joindre ma bénédiction.

ADHÉMAR, avec ivresse au Colonel.

Ah ! Monsieur !

LE MARÉCHAL.

Allons , Mademoiselle.

HENRIETTE.

Mon cœur et ma main seront à Adhémar , mais permettez-moi , monsieur le Maréchal ; d'offrir cette couronne à celui qui de toute l'armée me paraît le plus digne de la recevoir.

(Henriette s'approche du Maréchal , et élève la couronne sur sa tête. Les grenadiers , qui sont venus reprendre les drapeaux ; s'approchent en ce moment et viennent les agiter au dessus du Maréchal. On entend répéter les cris de : Vive le maréchal de Saxe ! Adhémar et Saint-Félix s'embrassent. Le Colonel et Laurence paraissent transportés de joie ; Le Maréchal attendri paraît vouloir se dérober aux hommages qu'on lui rend , et le rideau tombe sur ce tableau.)

FIN D'HENRIETTE ET D'ADHÉMAR.

TABLE

. DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LES ENFANS DU BUCHERON, mélodrame en trois actes, par MM. Caigniez et Le- maire.	1
JEAN-DE-CALAIS, idem en trois actes, par M. Caigniez.	127
HENRIETTE ET ADHÉMAR, idem en trois actes, de MM. Caigniez et Bernard.	259

FIN DE LA TABLE.





cards;

ance

No.

est-ce que tout le monde les voit.

Et c'est une surprise encore.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.

Il y a un couloir qui mène aux courts.



